

MONOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE

DE LA

Commune de Bulat-Pestivien

(Côtes-du-Nord)

Latitude Nord : 48° 26' (53^e 81')

Longitude Ouest : 5° 40' 12" (6^e 30)

*Cartes topographiques et géologiques : Morlaix n° 58 (1/4 S-E)
et Saint-Brieuc n° 59 (1/4 S-W) - 1/80000^e*

THESE POUR LE DOCTORAT ES-LETTRES

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Caen

par

Louis FOURNIER



LES PRESSES BRETONNES — SAINT-BRIEUC

—
1934



Digitized by the Internet Archive
in 2026

MONOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE

DE LA

Commune de Bulat-Pestivien

(Côtes-du-Nord)

MONOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE

DE LA

Commune de Bulat-Pestivien

(Côtes-du-Nord)

Latitude Nord : 48° 26' (53^e 81')

Longitude Ouest : 5° 40' 12" (6^e 30')

*Cartes topographiques et géologiques : Morlaix n° 58 (1/4 S-E)
et Saint-Brieuc n° 59 (1/4 S-W) - 1/80000^e*

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS-LETTRES

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Caen

par

Louis FOURNIER



LES PRESSES BRETONNES — SAINT-BRIEUC

—
1934



Aux miens.

A mon maître à l'Université de Rennes

Monsieur René MUSSET,

Professeur de Géographie à l'Université de Caen,

AVANT-PROPOS

Cette étude, cet essai plutôt, est une monographie communale strictement géographique. Pour lui garder son unité, nous avons écarté tout ce qui ne nous paraissait pas en étroit rapport avec le sujet choisi ou ne contribuait pas à l'explication des faits de géographie humaine. Le lecteur ne s'étonnera donc pas de ne rien trouver ni des curiosités qui font la renommée habituelle de BULAT-PESTIVIEN (*l'église remarquable de Bulat, la chapelle et le calvaire de Pestivien, le château de Bodeillo, les vestiges celtiques*), ni, quand ils ne nous seront d'aucun secours, des faits plus ou moins singuliers d'histoire seigneuriale, religieuse, politique et administrative qui pourraient prendre place dans une monographie générale.

Nous aurions voulu accorder une plus large part à la géographie historique. Maintes fois, nous avons senti combien il pourrait être utile et intéressant de suivre l'évolution des conditions humaines et d'expliquer parfois le présent en fonction du passé. Mais, si l'histoire des familles seigneuriales est riche en documents, à quel point sont rares, fragmentaires ou difficiles à trouver les titres indéniables de l'histoire de la civilisation ! C'est pourquoi notre étude se rapporte surtout aux conditions présentes ou d'un passé récent.

*
* *

Nous avons choisi la commune de BULAT-PESTIVIEN à dessein. En premier lieu, sa grande étendue, ses sols et ses aspects variés, les traits de son relief, son climat, l'unité de son économie en font une commune type, et par ses caractères propres, et par ses ressemblances avec les communes voisines. En second lieu, au territoire de la commune s'applique, à peu près, une expression géographique de pays. Le paysan ignore le PLATEAU DE PESTIVIEN, le PENTHIEVRE, le GOELLO, en tant que noms de pays ; mais, dans la contrée comme dans

les contrées d'alentour, il parle du PAYS DE BULAT, distingué par exemple du PAYS DE CALLAC, du PAYS DE CARHAIX, du PAYS DE GUINGAMP. En son esprit, naissent à la fois une idée d'opposition et une idée de rapprochement : une idée d'opposition entre BULAT où l'emportent les aspects, la production, l'économie d'un sol granitique, et CALLAC, pays schisteux, ou GUINGAMP au sol riche et profond ; une idée de rapprochement par suite de la proximité dans l'espace, des ressemblances fréquentes du relief et des paysages, surtout des phénomènes de transition entre pays granitiques et schisteux, pauvres et riches, phénomènes qui s'observent sur le territoire de Bulat. Certes, il faut voir, pour une part, dans l'emploi de la dénomination PAYS DE BULAT, un procédé généralement utilisé dans chaque localité et dans le cadre d'une même région pour distinguer les communes proches, qu'on veuille marquer les différences de coutumes, de vie ou les différences du sol, — un procédé de fragmentation qui se propose d'affirmer et d'opposer l'individualité de chaque groupement village ou groupe-commune et la solidarité de clocher. Mais il y a autre chose à BULAT. Les limites du PAYS ne sont pas les limites administratives strictes ; et, s'il n'est pas possible de tracer une courbe fermée de démarcation absolue, il n'en reste pas moins que dans ses frontières imprécises, avançant très légèrement sur les territoires voisins de l'ouest et du sud en particulier, territoires nettement granitiques ou nettement schisteux, le PAYS DE BULAT a son originalité, son individualité et son appellation consacrée.

* * *

Nous tenons à remercier les cultivateurs de BULAT-PESTIVIEN qui, pour la plupart, ont bien voulu répondre à nos questions et faciliter notre enquête. Nous sommes particulièrement reconnaissant à MM. LE MARQUIS O. DE KEROUARTZ, JULES CAPITAINÉ, ancien maire, dont la longue expérience nous a permis d'élucider bien des points, YVES COURTOIS, maire actuel, PIERRE PRIGENT, secrétaire de mairie, et JOSEPH CAPITAINÉ, toujours d'une serviabilité empressée : ils nous ont fourni une bonne part de nos informations. Nous sommes heureux d'exprimer toute

notre gratitude à M. MUSSET, professeur de géographie à l'Université de Rennes, qui nous a encouragé et guidé dans notre étude, mis sur la voie des recherches, évité bien des maladresses. Nous noterons enfin l'aide particulière que nous devons à l'ouvrage de O. LECLERC-THOUIN, qui fut professeur d'agriculture au Conservatoire royal des Arts et Métiers :

L'Agriculture de l'ouest de la France, étudiée plus spécialement dans le département de Maine-et-Loire (Paris, 1843, in-8) ; ce monument remarquable a été pour nous un modèle suggestif dont nous ne nous laissons pas d'admirer la méthode, la sincérité, l'effort, l'étude fouillée de toutes les questions.

* * *

C'est au cours des années 1930 et 1931 que nous avons procédé à l'enquête détaillée dont on retrouvera les divers résultats dans cette monographie. Quelques-unes des conclusions particulières que nous avons pu être amené à dégager résultent donc des conditions nettement favorables de cette période. A l'heure actuelle (1933), où la baisse des prix, la mévente, les facteurs économiques nouveaux viennent quelque peu troubler l'économie de ces dernières années, il ne nous serait pas toujours possible de porter les mêmes jugements. Mais, nous maintenons nos conclusions générales qu'une crise de quelques mois ne saurait modifier.

INDICATIONS GÉNÉRALES

La commune de BULAT-PESTIVIEN (1), en Cornouaille, est située dans la zone dite « *des collines* » (2) du département des Côtes-du-Nord.

Son territoire occupe l'extrémité nord-ouest du plateau tourmenté de PESTIVIEN (sorte de plateau faisant transition entre les montagnes du Menez et les Monts d'Arrée, bordé au nord par le plateau de Penthièvre, au sud par le bassin de Châteaulin), où se juxtaposent les terrains granitiques du massif de Quintin et les terrains schisteux de la région de Carhaix.

Bulat, commune de l'intérieur, de l'Arcoat, se trouve à 32 kilomètres de la mer, en ligne droite (point le plus proche : Toul-an-Héry, près de Saint-Michel-en-Grève). Vers le nord, un ensemble montagneux atteignant, en certains points, 300 mètres

(1) Sous l'ancien régime, la paroisse de Pestivien dépendait du Siège royal de Carhaix et de l'évêché de Cornouaille (Quimper). Depuis la Révolution française, la commune de Pestivien fut successivement rattachée aux cantons de Magoar, de Plougonver, de Pestivien (réduit d'ailleurs au seul territoire de la commune), de Callac, en 1797 (arrondissement de Guigamp). En 1876 (conséquence de l'importance prise par le village central de Bulat et de l'amoindrissement du bourg de Pestivien), elle prit la dénomination de commune de Bulat-Pestivien.

Communes limitrophes : Pont-Melvez au nord ; Saint-Servais au sud ; Maël-Pestivien à l'est ; Callac et La Chapelle-Neuve à l'ouest.

(2) Dénomination adoptée dans différentes enquêtes agricoles et monographiques et reprise par Sevegrand, directeur des Services agricoles du département des Côtes-du-Nord, dans sa « Monographie agricole du département des Côtes-du-Nord » (1923, inédit). Le département des Côtes-du-Nord est divisé en trois zones agricoles : littorale — centrale ou intermédiaire — des collines ou de la montagne. Une carte de « La petite propriété rurale en France. Enquêtes monographiques : 1908-1909 » (Ministère de l'Agriculture, Office de renseignements agricoles, Paris, Imprimerie Nationale, 1909) fait passer la limite nord de la zone « des collines » par Lohuec, Plougonver, le sud de Pont-Melvez, Magoar, Kerpert, etc... Le territoire de Bulat-Pestivien confine donc à la zone dite « centrale ».

d'altitude (Menez-Bré : 302 m.), une ligne presque continue de forêts (forêts de Beffou, de Belle-Isle, de Bourbriac et d'Avau-gour) la séparent de la Manche ; vers l'ouest (Brest à 80 kilomètres), les monts d'Huelgoat et d'Arrée, vers le sud (côte à 80 km.), les Montagnes Noires et la Cornouaille méridionale, la séparent de l'Océan Atlantique.

Elle est assez éloignée des centres agricoles régionaux de quelque importance : Guingamp est à 22 km. ; Carhaix, à 30. Pour atteindre ces deux villes, les habitants empruntent soit l'excellente route nationale de Saint-Quay-Portrieux à Carhaix (ancien chemin de grande communication n° 9), par Guingamp et Callac, soit le chemin de fer à voie de 1 mètre de Paimpol-Guingamp-Carhaix qui, l'un et l'autre, franchissent l'angle nord-ouest du territoire. Pour gagner la grande route ou la gare (stations de Pont-Melvez ou de Plougonver), pour communiquer avec les communes voisines, ils disposent de chemins étroits : chemins de grande communication n° 31 de Lannion à Plouray par Louargat, Bulat et Rostrenen, n° 50 de Bulat à Saint-Nicolas-du-Pélem, par Maël-Pestivien, et vicinaux ordinaires (carte des chemins et villages, fig. 15).

D'une superficie de 31 km² 23, le territoire de Bulat a la forme d'un pentagone irrégulier ; il mesure environ 37 km 200 de pourtour et atteint, dans ses plus grandes dimensions diagonales nord-sud et nord-est — sud-ouest, 12 km 400 et 12 km 800.

Il est peuplé de 1512 habitants (1605 au recensement de 1926). Dans le département des Côtes-du-Nord, la moyenne de la superficie (1) de chacune des 390 communes s'élève à 17 km² 68 ; la moyenne de la population (2) ressort à 1383 habitants, à 1217, compte non tenu de la population urbaine (en 1931). Bulat fait figure de commune importante.

La culture et l'élevage sont ses principales ressources. Son économie est essentiellement agricole.

(1) Superficie des Côtes-du-Nord : 6.876 km² 0324. 62 communes comptent plus de 30 km² (Bulat se classe 56°) ; Glomel, la plus grande, mesure 84 km² 01 ; Plessix-Balisson, la plus petite, 0 km² 08. Moyenne de la superficie des communes du canton de Callac : 26 km² 59.

(2) Population des Côtes-du-Nord : en 1926, 552.788 habitants. Population des villes (au chef-lieu) : Saint-Brieuc, Dinan, Guingamp, Lannion, Loudéac, Tréguier, Paimpol : 62.036 ; en 1931, 539.531 habitants. Population des villes (au chef-lieu) : 64.637.

CHAPITRE PREMIER

LES FACTEURS GÉOGRAPHIQUES

A. — LES CONDITIONS NATURELLES

I. — Le Sol.

1. LE SOUS-SOL

Dans la partie nord-ouest du territoire de Bulat-Pestivien (1), les granits du massif ellipsoïdal de Quintin s'enfoncent, suivant une courbe de convexité régulière tournée vers le nord, sous les schistes de Callac-Carhaix qui interrompent la continuité de l'aire anticlinale Quintin-Huelgoat. Une bande intercalaire de roches granito-schisteuses constitue un terrain de

(1) N'entre pas, dans cette monographie, l'étude de la région dite de Pestivien qu'il faudrait d'ailleurs limiter à la partie ouest d'un môle d'altitude relative s'étendant de l'ouest à l'est entre Callac et Plésidy, du nord-ouest au sud-est entre Locquenvel et Saint-Nicolas-du-Pélem (fig. 1). A première vue, ce qui frappe dans l'examen de la carte topographique au 1/200.000^e (feuilles 21 et 22), c'est, d'une part, la grande dissection du relief, dissection bien plus accusée à l'est du méridien 6 G 20' qu'à l'ouest d'où le terme: plateau de Pestivien) et, d'autre part, la direction SSE-NNW des principales vallées, en rapport très probablement avec un système de cassures parallèles de même orientation. En ce qui concerne les rapports d'altitude avec les contrées d'alentour, on les trouve nettement marqués au N.-E., à l'E. et au S. où les cotes sont inférieures ; au N.-W. on gagne, par des monadnocks, la montagne d'Arrée. Aux environs mêmes de Bulat-Pestivien existe un centre de dispersion hydrographique important : affluents du Léguer et du Trieux (versant de la Manche) ; affluents de l'Hière, tributaire de l'Aulne (versant de l'Atlantique à l'ouest) ; affluents du Blavet (versant de l'Atlantique au sud). La ligne de faite de cette partie de la Bretagne est grossièrement orientée ouest-est, passant par Quimerch, (7 G 12'-52 G 66'), la Montagne d'Arrée, Lanneanou (6 G 68' - 53 G 87'), Pestivien, Kerpert (6 G 8'-53 G 74), Saint-Gildas (5 G 94' - 53 G 80'), Moncontour (4 G 7'). Un coup d'œil sur la carte des cours d'eau (fig. 2) permet de corroborer la remarque faite sur les différences de dissection du relief. Au point de vue géologique, nous nous trouvons

transition. Aussi, trouve-t-on à Bulat les zones de sol suivantes (fig. 3, 4, 5).

a) *une zone de roches granitiques (granit de Plouaret γ_1)* (1) qui, au sud-est, couvre une surface d'environ 1960 hectares, un peu moins des 2/3 de la superficie totale. Les villages de Pennech, Kerdudal, Ar Holdu, Radenec, Kernech-Johan, Kerbouchasse, Coz-Caraës, Bodeillo en marquent approximativement la limite nord-est. On y trouve plusieurs types de roches granitoïdes : des granits bleus porphyroïdes à mica noir sur-tout et à gros grains, des granulites.

b) *une zone de micachistes (schistes de Saint-Lô micacés-ax- γ_1)* (2) *et gneiss granulitiques-ax γ_1* (3) : les premiers s'étendent, parallèlement aux granits, en bande convexe, d'une largeur variant entre 750 et 900 mètres ; les seconds occupent,

en présence de la partie ouest du massif granitique allant de Plaintel à Saint-Servais ou massif de Quintin ; au sud s'étendent les schistes de Châteaulin (h_v) séparés du granit par une bande étroite (1 km.) de schistes maclifères ($h_v \gamma_1$) ; à l'est, ce sont les schistes de Saint-Lô (ax) séparés des schistes de Châteaulin par une bande de microgranulites, à la hauteur de Duault, et pénétrés d'intrusions de granulites (γ_1), de microgranulites, de schistes amphiboliques, de phanites, de grès séricitiques ; entre les schistes de Saint-Lô et le granit s'allongent des schistes micacés ; au nord, se trouvent des gneiss granulitiques (ax γ_1) avec filons de diabase orientés perpendiculairement est-ouest et nord-sud. Le climat a sa particularité : comme nous le montrerons et l'expliquerons, le régime des pluies se rapproche du régime maritime d'Ouessant.

(1) Notice explicative de la carte géologique au 1/80.000^e (n° 58) : « Le granite de Plouaret forme une vaste ellipse de plusieurs centaines de kilomètres carrés de surface, qui se continue de Saint-Sauveur jusqu'au coin N.-E. de la feuille. Les autres massifs du Huelgoat et de Quintin s'allongent de l'est à l'ouest, reliés entre eux souterrainement par la boutonnière de Quimpléty : ils s'alignent suivant l'aire anticlinale du Huelgoat-Plourach, tandis que l'ellipse de Plouaret s'étend suivant celle du Relec. Ces deux alignements granitiques parallèles, superficiellement distincts, et localisés dans deux plis carbonifères différents de l'écorce, nous montrent des indices de leur connexion en profondeur, dans les résurgences intermédiaires de Lohuec, Moustéru et Péderneec, visibles dans le coude tectonique du Menez-Bré. Ces divers massifs, bien que dépendant d'un réservoir unique, présentent entre eux des différences de composition et de structure appréciables. »

(2) Id. : « Les schistes de Saint-Lô sont modifiés, micacés, fibrolitiques ; ils s'enrichissent en feldspath au voisinage du granite... »

(3) Id. : « Des gneiss granulitiques à deux micas et sillimanite constituent, de Plougonver à Bourbriac, le prolongement de la bande granulitique de Plésidy. »

tout au nord, une surface triangulaire à large base, 650 ha de la commune (1/5^e du territoire) sont de nature micaschisteuse. Les éléments rocheux, assez complexes, plus ou moins cristallins selon qu'ils avoisinent les granits ou les schistes, en font une zone hétérogène. Les gneiss dominent ; mais, de nombreux filons interstratifiés affleurent : quartzites blanches et roses, grès grauwackes, phthanites, schistes amphiboliques qui percent les micaschistes de leurs tranches allongées ; granulites qui, en surface, se présentent arrondis en ellipses.

c) *une zone de schistes (schistes de Saint-Lô-ax)*. En forme de pointe, cette zone s'évase vers l'ouest sur un espace de 515 ha, 1/7^e du territoire. Les strates verticales, homogènes dans l'ensemble, sont cependant pénétrées, près des villages de Kerna-vanen et de Rosneven, de schistes amphiboliques, de gneiss à structure grenue, de serpentines.

d) *des fonds de vallées* où se sont accumulées des alluvions modernes sableuses, argilo-sableuses et tourbeuses, peu profondes en général.

2. LE SOL ET LA COUCHE ARABLE

Le sol apparaît sur les sommets dénudés et les pentes ravinées, dans les tranchées des chemins creux, dans les carrières, dans les trous pratiqués le long des chemins, au bord des champs, pour l'extraction de la pierre, du sable et de l'argile.

a) *Zone granitique*. — Sur les hauts sommets arrondis, tantôt la roche s'étend en tables, à fleur de sol, tantôt elle se découpe en grosses boules, les « rochers de granit » (*men kalet*) (*men mineres*) (1), les « choux de pierre » (2) suivant la désignation locale. (Planche I. Fig. A, B, C.) On connaît l'origine de ces blocs arrondis, parfois énormes (25-40 m³). Qu'ils soient isolés, groupés en champs serres, amoncelés en amas

(1) En parler breton.

(2) Les expressions mises entre guillemets, sans références spécialement indiquées, sont (à l'exception de termes techniques ou géographiques), des expressions locales, traduites du breton.

fantastiques, ils résultent du travail de la désagrégation superficielle. L'eau a pénétré dans les fentes naturelles du granit, les a élargies, a découpé la masse en polyèdres plus ou moins réguliers. L'incessant travail de pénétration, de corrosion et de circulation des eaux les a peu à peu arrondis, dégagés des produits de désagrégation, laissés en équilibre sur les hauts des collines ou roulés sur les flancs et au fond des vallées. C'est pourquoi, s'ils abondent sur les sommets, on en trouve aussi un peu partout, à toutes les altitudes, enfouis même sous des sédiments modernes.

La couche arable, quand elle existe, cultivée ou cultivable, n'a jamais une grande épaisseur (8 à 15 cm) ; l'argile a été, en grande partie, entraînée vers les fonds et il ne reste qu'un sable siliceux ou silico-argileux de médiocre valeur. Trop légère, facile sans doute à labourer, les racines des plantes n'y trouvent ni soutien suffisant, ni aliment satisfaisant. C'est « la terre qui ne pèse guère » (*skan*), « trop sableuse » *zer-brannel*), qui, « comme de la cendre », « s'en va avec le vent », « plus légère que la balle d'avoine ». A peu près dépourvue de chaux, pauvre en phosphate (1), c'est la terre des céréales peu exigeantes, le seigle, le sarrasin, terre envahie par la végétation spontanée des sols acides.

Sur les versants les moins en pente, sur les plateaux de basse altitude, le sable atteint, par contre, plusieurs mètres d'épaisseur : roche pourrie qui s'effrite au toucher ou arène jaune clair, grise ou rose, abondante en grains de quartz, en paillettes de mica. La couche superficielle contient des éléments argileux. Les sols sont argilo-siliceux. S'ils possèdent, en gros, les caractères naturels des terrains siliceux, ils sont cependant moins légers et il est possible d'y retenir les amendements, les engrais apportés et d'obtenir une terre arable susceptible d'amélioration continue, plus riche, plus tenace.

b) *Zone micaschisteuse*. — La roche massive affleure rarement dans la zone des micaschistes. Elle a donné un sol roux, parfois caillouteux sur les croupes, qui n'a ni la légèreté des sables, ni la lourde compacité des schistes. Presque partout cultivé, meuble, mais n'offrant qu'une perméabilité relative, le

(1) Aucune analyse chimique de terre n'a été faite dans la commune. Il n'existe pas de carte agrolologique de la région.

sol est d'assez grande profondeur (20 à 30 cm.) ; l'argile en constitue le principal élément. Malgré sa faible teneur en chaux, il possède pourtant de réelles qualités. De bon rendement, les paysans le disent « aussi riche que celui de Guingamp ».

Les filons intrusifs donnent soit des sols infertiles couverts de maigres landes (et c'est le cas de la longue bande de quartzites qui va de Coz-Caraës à Rest-ar-Varec'h), soit, au contraire, des terres riches par suite de la présence de la chaux (et c'est le cas des schistes amphiboliques).

c) *Zone schisteuse.* — Un sol d'argile jaune (*pry mélen*) et froide, une terre arable sans grande épaisseur (15 à 20 cm.), lourde (*douar ponner*), boueuse (*douar fank*), noirâtre (*douar dû*) font de la zone schisteuse une région difficile. Mais, que l'on s'abstienne de labourer trop profondément, que les conditions atmosphériques s'y prêtent en n'accordant qu'une pluie modérée, et les champs se couvrent de robustes récoltes, les pâtures, d'une herbe drue et grasse.

Les parties laissées incultes y sont rares : roches intrusives à nu formant abrupt ; zones où la roche schisteuse blanche et jaune affleure toute bosselée, ravagée, ne se prêtant même pas à la lande, où il n'est possible de recueillir de l'ajonc à brûler que sur les rares talus (région à l'est de Goarem Baler et à l'ouest de Lanbihan), où « il faut 9 ans pour faire une récolte de bruyère », où « la végétation n'apparaît un peu qu'à la fin de l'été ».

d) *Alluvions des vallées.* — D'arènes sableuses vers l'amont, d'alluvions argileuses en aval, les sols des vallées sont, dès que la pente s'atténue, tourbeux et marécageux (Planche III, fig. B). Trop humides, très acides, les prairies plates n'ont que de médiocres graminées et le paysan, pour les conserver, est astreint à une lutte permanente contre l'invasion du marais. La tourbe, d'un brun noir qui atteste une décomposition avancée des matières végétales, a une épaisseur exploitable qui dépasse rarement un mètre. Une eau rougeâtre et grasse (*guer bi*) suinte des flancs des tourbières ouvertes (*toul-daouarc'h*) ; elle séjourne au fond ou s'écoule incomplètement par un canal grossièrement creusé.

En résumé, trois sols essentiels se trouvent à Bulat : un sol sableux, un sol argilo-siliceux, un sol schisteux, répartis en trois zones bien distinctes. Faciles ou pénibles à travailler, légers ou tenaces, perméables ou compacts, dépourvus de chaux et d'acide phosphorique, ils n'offrent pas à la culture un atelier idéal : ils nécessitent un labeur acharné et l'apport généreux d'amendements et d'engrais. Par contre, ils fournissent à profusion les matériaux de construction — de qualités très différentes, il est vrai — utiles à l'habitat.

3. LE RELIEF

De relief tourmenté, le pays de Bulat est un pays de collines. Le niveau du sol varie entre 200 et 309 mètres. L'ensemble des parties les plus hautes appartient à la zone des granits ; les zones schisteuse et gneissique, où débouchent les vallées maîtresses, ont les points les plus bas.

On distingue grossièrement (carte du relief en courbes : fig. 6) :

1° dans les deux-tiers sud-est de la commune, des formes montagneuses en chaîne, en dômes et en plateaux ;

2° Dans le tiers nord-ouest, des croupes aux ondulations régulières, larges et douces.

Le relief de la région du sud-est a une orientation générale SSE-NNW. Il comprend :

a) *Au sud-ouest, une chaîne continue d'assez fortes hauteurs* (Planche II) dont l'altitude va décroissant du S. E. au N-W : 309 m. au Signal de Stangué, 307 m. au S-E et au N-W de Porslunet, 300 m. au S. de Kernec'h Johan, 298 m. au Signal de Kerhouchasse, 280 m. au Lochou. Cette chaîne se prolonge en dôme dans la zone schisteuse.

Des contreforts sculptés par l'érosion latérale s'écartent, presque à angle droit, de chaque côté de cette ligne de faite. Au sud et sur le flanc sud-ouest, massifs et nombreux, ils donnent au pays une allure de plateau découpé par d'étroites vallées ; sur le flanc nord-est, atténués en longueur et en largeur, ils offrent l'aspect général d'une côte presque rectiligne et à pente rude.

b) *vers le nord-est de cette chaîne, une région de dômes très*

aplatis (240-280 m.) (Planche II) où se détachent, témoins d'un travail de dénudation déjà avancé, deux monadnocks : la cote 300 de Kerjulou-Kermare'h, et la cote 296 de Cree'h Alliou, séparés par un vallon transversal.

c) *Tout à fait au nord-est du territoire, se trouve la pointe d'un plateau aux pentes rapides*, sectionné vers le N-W et vers le S-W, à la limite même de la commune, par deux profondes vallées. Les sommets ont 292 m. et 293 m. d'altitude (292 m. au Menez-Bras), correspondant ainsi aux altitudes maxima de la région du sud-est (Planche IX, fig. A).

Deux cours d'eau principaux recueillent les eaux qui dévalent des pentes de la chaîne des 300 mètres et du plateau du nord-est. Leur orientation est aussi sud-est, nord-ouest : au sud, le ruisseau du Moulin-Neuf ; au centre, le ruisseau de Bodeillo prolongé par le Léguer. L'un et l'autre changent d'orientation en arrivant dans la dépression schisteuse et prennent des directions opposées : le ruisseau du Moulin-Neuf suit la direction NE-SW de l'Hière ; celui de Bodeillo s'écoule vers le nord-est.

Au pied des pentes nord de la chaîne des 300 m. et parallèlement à cette chaîne, une série de dépressions s'allonge dans le même sens. Les vallées en sont occupées par trois ruisseaux : l'un qui, vers le nord-ouest, gagne la dépression schisteuse ; les deux autres qui, venant et du nord-ouest et du sud-est, confluent près de Bulat et se dirigent à angle droit vers le cours d'eau de Bodeillo (Pl. III, fig. C).

La zone des collines centrales est la plus atteinte par les phénomènes d'érosion, facilités sans doute par la présence d'une cassure directrice, par une moins grande dureté des roches granitoïdes, et par l'attraction d'un niveau de base plus proche.

Le relief de la région du nord-ouest est moins complexe. Il comprend du nord au sud :

a) *Une croupe orientée WSW-ENE* qui s'élargit vers l'ouest, cependant qu'une bosse transversale, de Kerivoal à Kernavannen, en barre la régularité ;

b) *Un large vallonnement* aux pentes douces, creusé dans les schistes, interrompu par le même dos rocheux ;

c) *Le raccord avec le relief granitique* qui s'effectue par les pentes raides établies sur les micaschistes et sillonnées de petits vallons SE-NW.

Le relief étant ainsi décrit, expliquons-en les formes : tout d'abord, de leur confusion, il résulte évidemment que nous avons affaire à une région très disséquée ; mais, nous avons insisté sur l'existence d'une ligne de faite nette, séparant les deux domaines fluviaux du nord-est et du sud-ouest, et dont les points hauts ont sensiblement la même altitude (300-310 m.) ; cette ligne de faite n'est pas seulement une ligne de partage des eaux : la présence en avant, au nord-est, de buttes détachées atteignant presque le même niveau (immédiatement à l'est, 300 m. et 296 m., — plus à l'est, 292 m. et 293 m.) montre que cet ensemble de hauteurs appartient à une ancienne surface de pénéplanation, dernière phase d'un cycle d'érosion. Il est naturel que cette ancienne surface soit surtout représentée à la ligne de partage.

Les profits longitudinaux des cours d'eau qui ont fortement disséqué cette portion de pénéplaine indiquent une section de faible pente entre 240 et 250 mètres précédée et suivie de ruptures de pente en amont et en aval (coupes fig. 7 et 8) : c'est la trace d'un autre cycle d'érosion, plus développé ailleurs, ici représenté par des fonds de vallées (cours moyen des grands ruisseaux) en pente faible.

A l'altitude de 240-260 mètres, s'observe, le long des profils longitudinaux des ruisseaux du Château et de Stangué, une section en pente faible plus courte : elle est attribuable à un épicycle.

Quant aux collines dont les altitudes varient entre 240 et 280 mètres (tantôt 240 m., tantôt 260 ; tantôt 280), ce sont des hauteurs dues à la dissection.

En résumé, deux formes seules sont nettes : la surface disséquée de 300-310 mètres ; celle des fonds de vallées de 220-240 mètres.

Plus délicate est l'explication du tracé des cours d'eau. On est réduit aux hypothèses : on peut penser à une divergence générale autour des parties hautes à la suite d'un mouvement négatif ; on peut également marquer l'influence de collecteurs principaux S.E.-N.W. (Ruisseau de Bodeillo-Léguer ; Ruisseau du Moulin-Neuf) qui se seraient installés selon des génératrices correspondant à des cassures directrices de même orientation. D'autres cassures S.W.-N.E. expliqueraient la direction des ruisseaux de Poul Goas helou, de Goarem baler,

de Pestivien. Il ne semble pas qu'on puisse retenir l'hypothèse de la capture du ruisseau d'une vallée de Bulat orientée S.E.-N.W., par le ruisseau de Bodeillo, le ruisseau de Pestivien ayant servi d'intermédiaire : si le coude offre un aspect caractéristique, il manque la zone marécageuse et les altitudes observées rendent la capture peu probable.

Somme toute, le pays possède un relief adouci dans la zone schisteuse, un relief accentué et varié dans la zone granitique. L'un et l'autre s'ouvrent largement aux vents et aux pluies de l'ouest.

Ils ne sont pas sans conséquences sur la vie agricole.

Partout, les hauts sommets rocheux, les pentes raides — rocailleuses, par endroits, — des chaînes, des buttes et des gorges (le plus souvent couverts de lande rase, rarement boisés) ne se prêtent pas à la culture. L'orientation générale des hauteurs et des vallées détermine de véritables versants d'adret et d'ubac, aux caractères d'autant plus nets que les sols sont plus froids (plus argileux) et qui donnent à la végétation des aspects différents. Les landes et les pâtures l'emportent sur les versants exposés au nord ; sur les flancs qui reçoivent le soleil, les labours dominant, réservés de préférence aux cultures du blé, du trèfle, des plantes sarclées. L'exposition, à Bulat, joue un rôle plus important que les sols mêmes.

II. — Le Climat.

Bulat-Pestivien jouit, certes, d'un climat océanique ; mais déjà à l'altitude, la situation intérieure, le relief en modifient les caractères qu'ils rendent plus rudes et moins réguliers.

1. LA TEMPÉRATURE (1)

La moyenne annuelle est de 10° environ. La moyenne de juillet s'élève à 15° 1/2 ; celle de janvier s'abaisse à 4° 1/2. Faute d'observations météorologiques locales, il est impos-

(1) Pas de chiffres particuliers. Renseignements d'après les cartes de température avec réduction au niveau de la mer dressées par Angot, Trabert, Perlevitz (Moyenne : 11° ; juillet : 17° ; janvier : 6°).

sible de donner des précisions sur les plus hautes et les plus basses températures. Toutefois, l'hiver peut être rude : le gel n'est pas rare, la neige non plus et le froid, humide ou non, sévit pendant les « mois noirs ». C'est ce que montrent les dictons (1) en usage au pays ; certains, de toute évidence importés, mais transmis de génération en génération, ont cependant droit de cité :

le gel : *Quand il fait clair la nuit de Noël, les seigles seront clairs.*

la neige : *La neige des Avents a de longues dents.*

Quand la neige ne s'en va pas, qu'il en reste un peu dans les coins des talus, elle en attend d'autre encore.

le froid : *En décembre, quand la neige fond, gare les mauvais rhumes !*

En janvier, couvre-toi, crains tous les maux !

Février, mois le plus court, mois le plus mauvais !

L'hiver se prolonge et l'habitant craint les froids tardifs :

Mars, avec ses grands froids, tue le gros bœuf au coin de l'étable (tue la végétation et le bœuf maigril) ;

Quand il fait froid aux Quarante-Martyrs (vers la Mi-Carême), il fait froid quarante jours plus tard ;

Quand la reinette chante avant la mi-avril, il est temps de l'engager à se taire (elle annonce le froid prolongé) ;

En avril, mauvais temps, la femme est obligée de « faire » (le Breton emploie un terme plus réaliste) (2), dans la maison et la fille aussi ; en mai, tu peux sortir hardiment !

Un hiver doux est d'ailleurs mal venu, ne dit rien qui vaille :

A Noël, moucherons ? A Pâques, glaçons !

Noël au pignon, Pâques au coin du feu !

(1) Dictons exprimés en breton.

(2) Kac'het.

On attend patiemment la fin des « mois noirs », sans trop d'illusions :

A la Noël, les jours croissent du pas d'une bécassine ; au Jour de l'An, du pas d'un veau (ou d'une oie, d'un héron, d'un chevreuil) ; à la Chandeleur, de deux heures, dit-on, mais ce n'est pas vrai ; au 1^{er} mars, de deux heures, et c'est vrai !

Les récoltes, dont la croissance a pu être quelque peu retardée après la germination (froid, pluie trop abondante), se font cependant en temps normal, au début d'août pour le froment et l'avoine. L'été apporte d'assez fortes chaleurs qui permettent de regagner le temps perdu.

2. LES VENTS

Comme dans toute la Bretagne, les vents d'ouest, du nord-ouest, du sud-ouest dominent. Ils soufflent, l'hiver, fréquemment en rafales. Et ce n'est pas seulement la faible épaisseur de terre arable qui explique la nudité des sommets, mais aussi le vent violent, car les talus eux-mêmes n'ont pas d'arbres. Il est sans doute caractéristique aussi que le seul chêne isolé, plusieurs fois centenaire, que l'on voit à Bulat (ferme de Trojolu) soit tapi au fond d'un vallon (Planche X, fig. C).

D'ailleurs, les villages exposés au vent se terrent, se protègent. A Coat-Claie, toutes les bâtisses fragiles (les crèches, les hangars) sont adossées au talus d'ouest et leur toit dépasse à peine. Des fascines, des crèches, des soues en maçonnerie (Planche V, fig. A) abritent l'entrée de la maison. Les pignons font face à l'ouest ; les ouvertures sont étroites. On y préfère enfin les couvertures de chaume plus chaudes et plus résistantes à celles d'ardoises.

De rares dictons se rapportent au vent. Il est si commun sur ce pays de hauteurs qu'il accompagne presque tous les temps. Et c'est avec un maximum de chances pour ne pas se tromper que l'habitant peut dire :

— *L'orientation du vent à l'Evangile des Rameaux est l'orientation du vent les trois-quarts de l'année.*

cipitations s'élèvent à 984 mm. et qu'à Trégomar près de Lamballe, à 78 m. d'altitude, elles s'abaissent à 652 mm.

L'examen des courbes correspondant aux coefficients pluviométriques relatifs mensuels (1) montre bien le caractère maritime du régime des pluies.

COEFFICIENTS PLUVIOMÉTRIQUES RELATIFS MENSUELS												
	Décem.	Janvier	Février	Mars	Avril	Mai	Juin	Juillet	Août	Septem.	Octobre	Novem.
Callac.....	124	114	100	88	82	79	72	79	81	102	144	134
Corlay.....	121	114	108	89	90	81	77	73	77	101	139	130
Trégomar.....	114	103	87	81	86	85	103	90	89	106	137	120

Tableau 2.

A Callac (Kermédan-bihan), les précipitations sont fortes en octobre, novembre, décembre, janvier et février, c'est-à-dire en automne et en hiver, faibles en mars, avril, mai, juin, juillet et août (juin étant le mois le moins pluvieux) et la reprise des pluies s'effectue en septembre. La courbe de Corlay, un peu moins régulière, offre *grosso modo* le même tracé. A Trégomar, la saison sèche est interrompue par un mois pluvieux, juin : c'est en cette région de Lamballe que commence à se faire sentir la transition entre le climat maritime où juin est nettement sec et le climat à tendances demi-continentales où juin devient pluvieux (Climat-fig. 10).

Mais, ce qu'il importe de faire ressortir, c'est l'influence très nette du relief sur la répartition des pluies. Comparons les coefficients pluviométriques relatifs saisonniers des stations d'altitudes différentes : Lannion (9 m.) ; Kermédan-bihan en Callac (130 m.) ; Corlay (200 m.) ; Glomel (242 m.).

Avec les altitudes croissantes, l'hiver est de plus en plus pluvieux ; l'été, de plus en plus sec ; l'augmentation de la pluie en automne est également sensible, mais moins marquée ; au

(1) Les coefficients pluviométriques relatifs ont été calculés pour toute donnés concernant les Vosges, le Morvan, les collines de Normandie.

printemps, l'influence est à peu près nulle. Ainsi, selon la règle (1), l'altitude rapproche du climat maritime et c'est pourquoi, à Bulat comme à Glomel, nous trouvons un régime

COEFFICIENTS PLUVIOMÉTRIQUES RELATIFS SAISONNIERS					
ALTITUDES	STATIONS	HIVER	PRINTEMPS	ÉTÉ	AUTOMNE
9	Lannion	108	84	80	129
130	Callac	113	83	77	127
200	Corlay	114	87	76	124
242	Glomel	120	84	73	124
∅	Creac'h d'Ouessant (phare)	119	85	74	122

Tableau 3.

pluviométrique différent de celui de Lannion et comparable à celui d'Ouessant qui est le régime marin type. En somme, la pluie est relativement moindre pendant les six mois de saison chaude (avril-septembre) et relativement plus forte pendant les six mois de saison froide (octobre-mars). (Climat. Fig. 11, 12, 13, 14.)

Toutefois, la répartition des précipitations est telle qu'elle écarte, en principe, le souci de la sécheresse. On souhaite d'ailleurs que juin soit sec, pourvu que mai ait fourni aux plantes les provisions suffisantes :

- *S'il pleut en mai, le laboureur est satisfait.*
- *Mai pluvieux, juin sec donnent de bonnes moissons.*
- *Pluie de juin donne belles avoines, mais mauvais foin.*
- *S'il pleut à la Saint-Médard (8 juin), la récolte diminue d'un quart.*

Quelques dictons s'essaient à la prévision de la pluie. On y remarque un certain souci de corrélation entre le temps et les fêtes religieuses :

(1) Cf. Angot, *Etudes sur le climat de la France* (O. c., p. 18). Exemples donnés concernant les Vosges, le Morvan, les collines de Normandie.

-- *S'il pleut le jour des Rameaux, quand la procession sort de l'église, ce sera dur de ramasser la récolte (car pluie d'été).*

-- *Quand il pleut entre le jour du Saint Sacrement (Fête-Dieu) et le dimanche qui suit, il faudra se presser pour rentrer la récolte.*

L'observation de la lune permet aussi d'annoncer la pluie :

*Quand la lune naît sur le coin, le temps est sec comme un os ;
Quand la lune naît sur la bouche, jamais goutte ne mouillera ;
Quand la lune naît sur le dos, elle fera déborder tous les ruis-
[seaux.*

La pluie qui, comme partout, fait l'inquiétude ou la joie du cultivateur, est différemment souhaitée ou supportée : les sols de granit sont peu incommodés par l'abondance des précipitations ; au contraire, les sols schisteux préfèrent une sécheresse relative. Un été pluvieux aide la végétation des premiers, il risque de déterminer la verse, la pourriture des récoltes des seconds.

Le climat est, dans l'ensemble, malgré son humidité, favorable à la culture. Ni les froids trop vifs, ni les variations de température, ni les orages d'été ne troublent sérieusement la vie agricole.

III. — Les Eaux.

Le sol imperméable, le relief hardiment mouvementé, le climat humide font que l'eau ne manque jamais. Elle abonde la majeure partie de l'année. Qu'elle dévale au long des pentes, circule dans l'arène, ressorte en fontaines, imprègne les plats et les fonds, s'écoule dans les ruisseaux, elle est presque partout. Au plein cœur de l'été, les vallées s'assèchent partiellement à l'amont, les niveaux baissent dans les puits, les ruisseaux des talwegs rentrent dans leurs lits ; mais en hiver, au printemps, les eaux débordent, envahissent les vallées, courent à mi-pente parfois, « lèvent » dans les cours des fermes, s'installent dans les chemins creux, inondent même des portions de routes.

Les nombreux ruisselets, les rivières ne reçoivent pas toujours une désignation locale. (carte du relief, fig. 6.)

Sont nommés :

les collecteurs principaux (1), fleuves côtiers ou affluents : le Léguer, la rivière de Lannion qui se jette en Manche ; l'Hière, affluent de l'Aulne, et le Blavet qui vont à l'Océan Atlantique ;

les ruisseaux servant de limites au territoire de la commune : Dour Traou Breudeau au nord ; ruisseaux de Poul Goas helou, du Moulin-Neuf à l'ouest ; de Poul Gousures ; du Punchou et du Golot ; de Tinguershon à l'est ;

quelques cours d'eau de l'intérieur, auxquels on attribue le nom d'un village installé près de la source ou traversé : ruisseaux de Bodeillo, de Bulat, de Stangué, etc...

Plus communément, on dit : le ruisseau, la rivière (*goas* ou *raivière*), sans déterminer davantage.

LES SOURCES

Les sources sont de deux sortes : les entonnoirs de ruissellement et les fontaines ; les uns et les autres peuvent être prolongés en « *touls* » ou marécages spongieux, tourbeux, qui, dans des cuvettes ou bas-fonds, constituent des espèces de réservoirs.

La plupart des ruisseaux qui naissent au flanc des môles granitiques sont formés par la réunion des eaux de ruissellement qui coulent des bords de l'entonnoir évasé dont les pentes sont couvertes de prairies saines.

Dans la zone schisteuse ou au pied des collines de granit, des fontaines (*feunteun* ou *poul*) sont à l'origine des cours d'eau. L'eau sourd à la surface du sol ou au fond de trous parfois aménagés par l'homme, entourés de murs grossiers, divisés en bassins. La tradition attribue encore aux eaux des fontaines des qualités miraculeuses ; la religion a associé le culte des saints au culte des fontaines (2).

(1) Le Léguer seul a une partie de son cours sur la limite de la commune.

(2) Fontaine de la Vierge ou des Nourrices (près de l'église de Bulat) : guérit les maladies des yeux ; donne du lait aux nourrices.

Fontaine de Saint-Nicolas (près du Corong) : assurait aux conscrits un bon numéro (d'exemption).

Fontaine des Sept-Fontaines ou des Sept-Saints

Fontaine du Coq (ou Saint-Pierre)

Fontaine Sainte-Anne

} aux attributions
oubliées.

A plus ou moins de distance de la source, le talweg se creuse en V et ses parois sont assez escarpées. Le ruisseau a tracé son lit suivant la ligne de plus grande pente ; mais des ruisselets courent sur les versants, parallèlement au talweg : ils longent les talus qui les retiennent et où des trous, pratiqués de place en place, les libèrent ; ils suivent les chemins, s'il en existe ; ils circulent en haut des prés dans des rigoles artificielles (Planche IV, fig. A).

LES VALLÉES

Sauf étranglements rares, les vallées s'élargissent vers l'aval. Le profil transversal en V persiste ; mais le V s'évase, s'ébrèche largement aux confluent (confluent de Kerlu — Planche III, fig. B). Les alluvions tapissent le fond de la vallée ; les bords y sont tourbeux. Si une digue artificielle vient barrer et retenir les eaux (création d'un étang (1), d'un bief pour un moulin), toute une zone marécageuse se développe en amont (prairies (?) de Kerlu en amont de l'étang de Bodeillo — Planche III, fig. B, — marécages de Kernaleguen, du Château...) et la section transversale de la vallée a la forme d'un V tronqué. Sur le fond plat, la rivière divague, dessinant des méandres.

LES PUITs

Les puits alimentent les villages en eau potable. Il en est à toutes les altitudes. En saison très pluvieuse, le niveau de l'eau atteint la margelle, déborde ; en saison sèche, l'eau n'y manque pas : elle baisse davantage dans les sols granitiques.

L'eau, si active, dégrade les terres trop en pente, entraîne l'argile plus ou moins dissociée et les éléments fertilisants des champs, entretient ou accroît les marécages et la trop grande acidité des sols. Aide précieuse du cultivateur en ce qu'elle facilite la dispersion de l'habitat et active la végétation, elle

(1) *Etangs de Bulat*: étang à peu près entretenu : de Bodeillo (1 ha, 21. 90 sur le cadastre ; en réalité, plus grand (pl. IV, fig. C) ; *étangs négligés* : de Rosneven (56 a. 30) ; de la Garenne-le-Comte (8 a. 40) ; la mare de Kerantrevezan (20 a. 30) ; *étangs devenus marécages* : de Kernaleguen (46 a.) ; du Château (30 a.). L'étang de Bodeillo est à la fois une pièce d'eau, un bief et un vivier. L'étang de la Garenne était, originairement, un vivier.

devient parfois sa terreur l'hiver par suite de son abondance. Il faut vivre dans des maisons humides ; il faut supporter la fange des chemins et des cours. Les prés exigent de pénibles travaux de drainage. Des champs sont abandonnés à la friche parce que, chaque année, les semences noyées y pourrissent.

IV. — La végétation spontanée et messicole.

La végétation spontanée, messicole et rudérale est riche. D'une part, elle est favorisée par l'humidité du climat, par la présence des landes, des jachères, des marécages nombreux, par la culture prédominante des céréales salissantes ; d'autre part, elle est celle des sols acides.

Les principales plantes des landes et des pâtures sèches sont : l'ajonc d'Europe ou landier, légumineuse (en breton, *lann*) ; la bruyère commune, éricacée (*brûk*) ; les fougères ; le genêt à balai et le genêt d'Angleterre, légumineuses (*bêlen*) ; la luzule champêtre, joncacée ; la cardamine, crucifère ; la pédiculaire, scrofulariée ; le polygala, ou laitier, polygalée ; le mélampyre, scrofulariée ; le plantain corne-de-cerf ou oreille-de-lièvre, alismacée (*hedlédan*) ; l'épervière piloselle, composée ; la fétuque des brebis, graminée ; les mousses.

Dans les marécages et les prés, en dehors des graminées, on trouve surtout : les joncacées diverses ; les carex, cypéracées (*broënn*) ; la linaigrette à larges feuilles, cypéracées (*lin ar geün*) ; la petite douve, renonculacée ; la renoncule âcre (*paô-bran*) ; le ményanthe ou trèfle des marais, gentianée ; la cardamine des prés, crucifère.

En outre de cette végétation naturelle, des plantes nuisibles envahissent les terres cultivées, les cours, les placitres, étouffent ou « mangent » les récoltes.

Les céréales ont le plus à en souffrir. On peut citer, comme particulièrement redoutées :

la ravenelle ou radis ravenelle, crucifère (en breton : *elvézen*) ;

la vesce sauvage ou faux-pois, légumineuse (*piz-lôgôd*) ;

l'ervum ou petit-vesceron, légumineuse (*piz-lôgôd bihan* ou *gouëc*) ;

le rumex-patience, polygonée (*kaol-téal*) ;

le rumex-petite oseille, polygonée (*trinchin-lôgôd*) ;
les renouées sauvages, polygonées, et, entre autres, la persicaire et la renouée des oiseaux (*troâd-zur*) ;
l'avoine à chapelet, graminée.

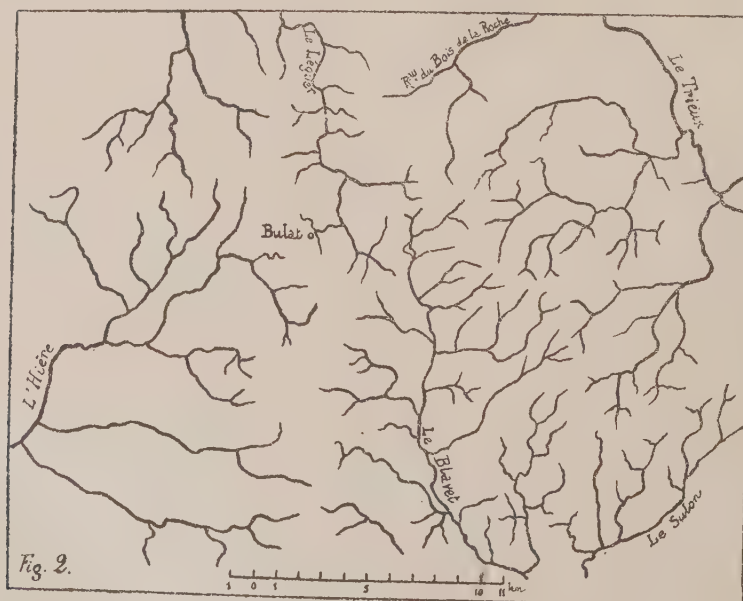
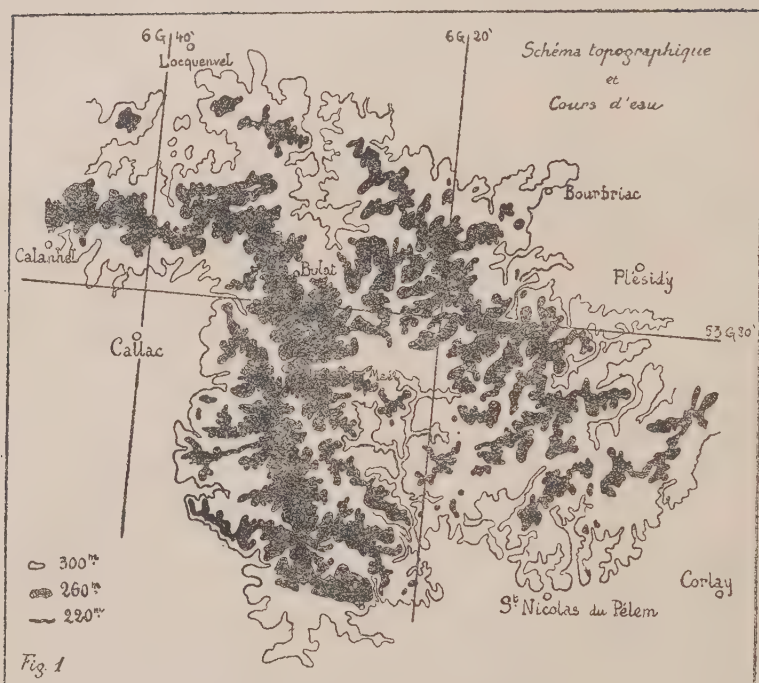
Le sarclage ne suffit pas à les détruire. On emploie un peu la sylvinite, très rarement l'acide sulfurique. La cuscute (*bléo diaoul* — blé du diable) se développe quelquefois dans les ajoncs ; les trèfles sont généralement épargnés. On compte surtout sur la mise en ajonc des sols pour détruire les mauvaises herbes.

CONCLUSION

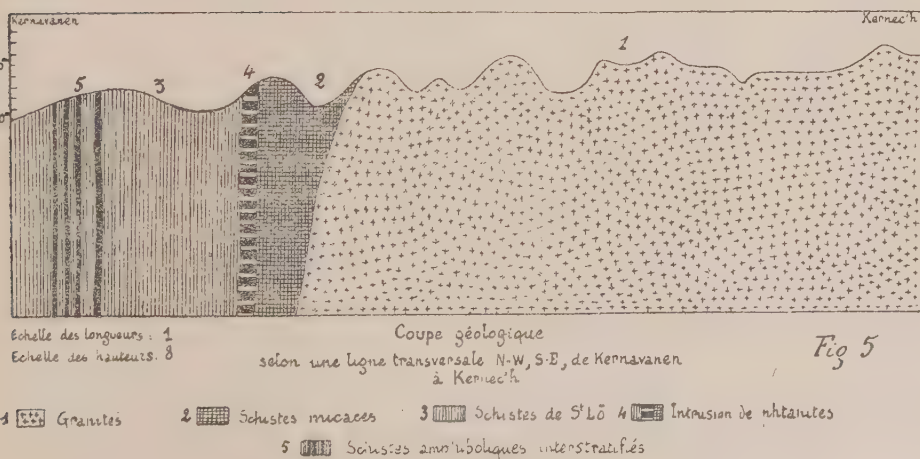
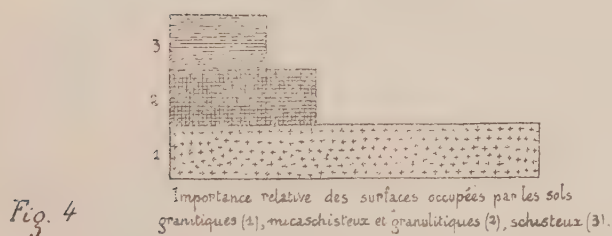
Des sols, en général sans épaisseur, aux caractères physiques opposés — les uns, trop légers ; les autres, trop lourds — et auxquels il manque deux des éléments essentiels à la nourriture de la plante : la chaux et l'acide phosphorique ; un relief qui restreint le territoire cultivable (hauts sommets — pentes rapides — abrupts — fonds plats), oblige à compter avec l'exposition, offre des obstacles aux déplacements et aux transports ; un climat maritime tempéré, légèrement altéré par l'altitude, le relief, l'éloignement de la mer, particularités qui lui confèrent une certaine rudesse ; des eaux terrestres partout présentes, surabondantes en saisons pluvieuses, — *telles sont les conditions naturelles de l'économie agricole à Bulat-Pestivien* —, conditions propres aux cultures pauvres, à la pratique de la longue jachère, nue ou semée d'ajonc, hostiles à l'élevage d'engraissement, fâcheuses tant pour la circulation locale que pour les communications avec l'extérieur.

L'homme, par une longue adaptation ou par un aménagement continu, en a-t-il atténué les caractères défavorables ? en a-t-il utilisé ou modifié en les renforçant ceux qui pouvaient lui être propices ? C'est ce que l'examen des conditions humaines et de l'économie actuelles pourra permettre d'établir.

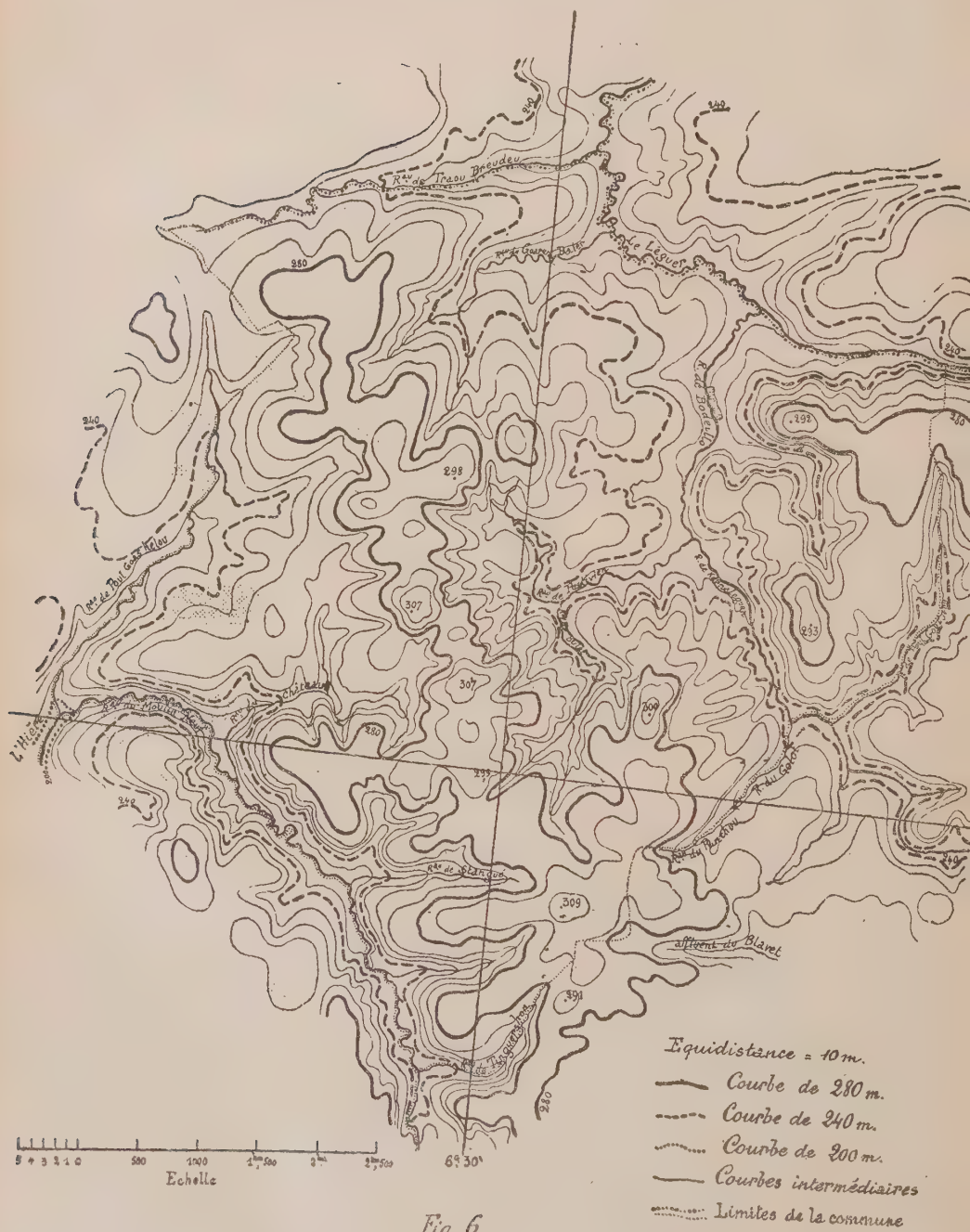
RÉGION DE PESTIVIEN



GÉOLOGIE



BULAT-PESTIVIEN (RELIEF)



RELIEF

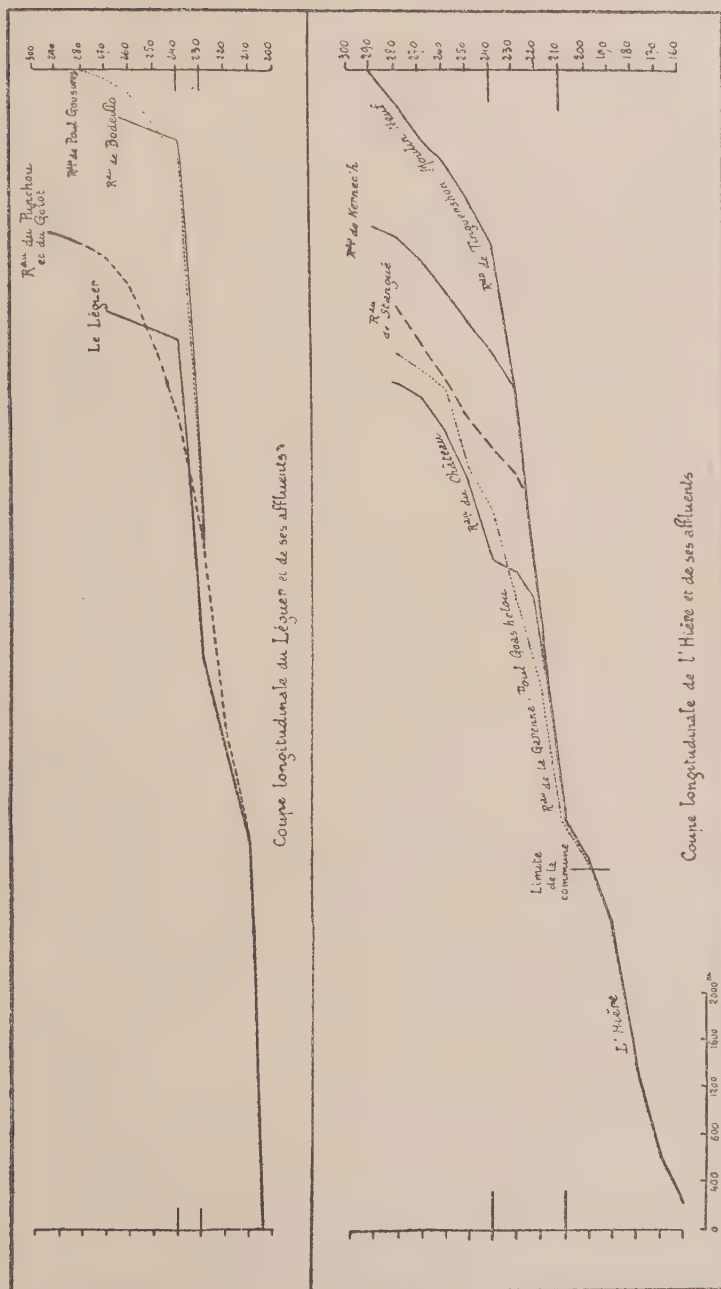


Fig 7 et 8

CLIMAT

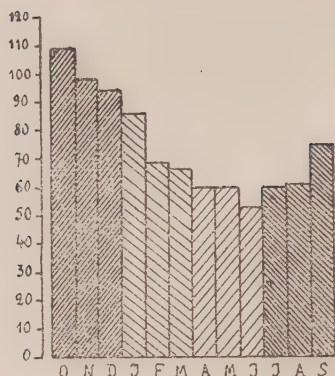


Fig. 9. — Répartition mensuelle des pluies à la station de Kermédan-bihan en Callac : Moyennes des observations.



Fig. 11. — Régime des pluies : courbes établies avec coefficients pluviométriques relatifs saisonniers des stations de Lannion, de Callac, de Corlay et de Glomel (Tableau des coefficients : t. 3). — Abréviations : H, hiver ; P, printemps ; E, été ; A, automne. L, Lannion ; C, Callac ; Cy, Corlay ; G, Glomel

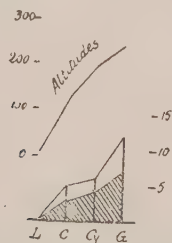


Fig. 14. — Rapports de l'altitude et des précipitations, Lannion servant de base. Courbe supérieure : altitude des stations — En blanc, augmentation des pluies en hiver avec les altitudes croissantes. — En hachures, diminution des pluies en été avec les altitudes croissantes.

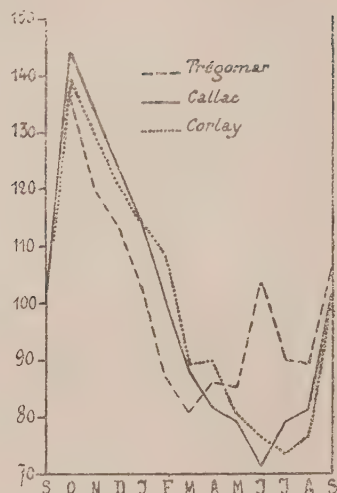


Fig. 10. — Régime des pluies : courbes établies avec les coefficients pluviométriques relatifs mensuels des stations de Callac, de Corlay et de Trégomar (Tableau des coefficients : t. 2).

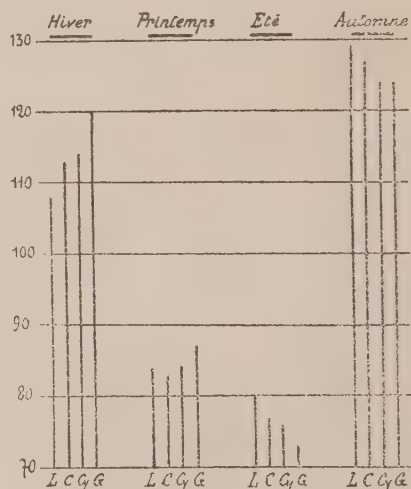


Fig. 12. — Régime des pluies : schéma établi avec les coefficients pluviométriques relatifs et montrant l'augmentation ou la diminution des précipitations aux stations indiquées, selon les saisons.



Fig. 13. — Schéma (coefficients pluviométriques relatifs), Lannion servant de terme de comparaison.

B. — LES CONDITIONS HUMAINES

I. — La population et l'habitat.

1. LA POPULATION

a) *Sa densité :*

La densité de la population communale (48,4 en 1931 ; 51,3 en 1926) est une des plus faibles des Côtes-du-Nord (densité moyenne des Côtes-du-Nord en 1926=80,4 ; — plus forte densité rurale=234 ; — plus faible=45, dans le canton de Corlay), inférieure même à la densité du canton de Callac (=58,6).

Elle varie, d'ailleurs, selon les sols, en relation avec leur fertilité. La zone des micaschistes a une densité de 77,7 (420 habitants) ; celle des granits, de 50,6 (967 habitants) ; celle des schistes, de 21,9 (125 habitants).

b) *Sa répartition :*

Les 1.512 habitants se répartissent en 350 ménages ou feux (1) dispersés en 78 agglomérations (2) plus ou moins peuplées.

— La moyenne par feu ressort seulement à 4 habitants.

ETAT COMPARATIF DE L'IMPORTANCE DES FEUX EN NOMBRE D'HABITANTS

NOMBRE DE PERSONNES PAR FEU	10 à 11	5 à 10	3 à 5	2	1
Nombre de feux correspondant à la population indiquée ci-dessus.	10	129	123	51	37

Tableau 4.

(1) Nous donnons à ménage la même signification qu'à feu ou famille dont les membres cohabitent sous le même toit.

(2) 78 agglomérations, plus 7 villages abandonnés (carte des chemins et villages, fig. 15) : Pen ar hoat (en ruines) ; — Les Garennes (2) (détruites) ; — Pen ar Voas (inhabité) ; — Laudenanbars (détruit) ; — Goarem Mignon (détruit) ; — Le Ranch (inhabité).

Les feux comptant de 3 à 10 personnes sont donc les plus nombreux. Il y a peu de grandes familles cohabitant sous le même toit. Par contre, les petits ménages représentent les $\frac{3}{5}$ ^e de la totalité des feux.

— La moyenne par agglomération est de 4 feux, 19 habitants environ.

TABLEAU DE LA RÉPARTITION DES FEUX PAR VILLAGE

NOMBRE DE FEUX	1	2	3	4	5	6	7	8	9	13	22	44
Nombre de villages corres- pondant aux feux.	20	14	6	9	8	7	3	6	2	1	1	1

Tableau 5.

34 villages sur 78 — proportion considérable (44 %) — ne comprennent qu'un ou deux feux. La population de chaque village est, certes, en concordance avec le nombre de feux. (Cartes de l'importance des agglomérations en nombre d'habitants et en nombre de feux — fig. 16 et 17.)

TABLEAU DE L'IMPORTANCE DES VILLAGES EN POPULATION

NOMBRE D'HABITANTS	moins de 5	5 à 10	10 à 20	20 à 30	30 à 40	40 à 50	50 à 100	plus de 100
Nombre de villages correspon- dant au nombre d'habitants.	40	20	18	17	8	2	2	1 (1)
0/0	13	26	23	22	10	2 1/2	2 1/2	1

(1) Le bourg (141 habitants).

Tableau 6

Les villages très peuplés sont donc relativement rares. Par contre, 65 villages (83 %) ont moins de 30 habitants chacun ; 30 (39 %) en ont moins de dix.

Tableau de la population à Bulat-Pestivien

RÉPARTITION PAR VILLAGES ET PAR FEUX (Recensement de 1931)

	NOMS DES VILLAGES	Population totale	Nombre de feux	Moyenne par feu		NOMS DES VILLAGES	Population totale	Nombre de feux	Moyenne par feu
1	Bulat	141	44	3,2	40	Ar Holdu	11	3	3,6
		31 enf. pens. à l'école							
2	Coz-Caraës	76	22	3,4	41	Lochou	10	3	3,3
3	Kermarc'h	59	13	4,5	42	Pestivien	13	3	4,3
4	Kerdudal	35	9	3,8	43	Ty Pry	4	3	1,3
5	Coatclaie	36	9	4	44	Derlac'h bihan ...	12	3	4
6	Kernars	28	8	3,5	45	Croas-an-Barzic ...	9	2	4,5
7	Kergus	25	8	3,1	46	Parc-an-ty	9	2	4,5
8	Lanouzec	42	8	5,2	47	Boutlan	6	2	3
9	Crec'heur	29	8	3,6	48	Carlouët	8	2	4
10	Kerautrevezan ...	39	8	4,8	49	Keravel	12	2	6
11	Kerjoulou	44	8	5,5	50	Porslunet	7	2	3,5
12	Kerjiquel	26	7	3,7	51	Penthou	4	2	2
13	Stangué	26	7	3,7	52	Goarem maout ...	8	2	4
14	Corong	26	7	3,7	53	Kerlu	8	2	4
15	Kernavanen	25	6	4,1	54	Pors-an-Goff	8	2	4
16	Kerdren	31	6	5,1	55	Bodeillo	14	2	7
17	Sainte-Anne	19	6	3,1	56	Quatre-Vents-Hir ..	8	2	4
18	Kerscolan	12	6	2	57	Derlac'h bras	11	2	5,5
19	Pennec'h	22	6	3,6	58	An Auguelou	10	2	5
20	Le Château	34	6	5,6	59	Rosneven	8	1	8
21	Goascaër	29	6	4,8	60	Garenne-le-Comte .	6	1	6
22	Kerivoal	31	5	6,2	61	An Izilliec	4	1	4
23	Le Cosquer	12	5	2,4	62	Kerbouchasse	3	1	3
24	Kernuzunet	22	5	4,4	63	Clos bihan	3	1	3
25	Crec'h-am-blaie ...	21	5	4,2	64	Kernec'h Johan ...	6	1	6
26	Goarem-Guélec ...	22	5	4,4	65	Moulin du Véot ..	9	1	9
27	Kerbidiry	36	5	7,2	66	Laudenderve	7	1	7
28	Parc Simon	31	5	6,2	67	Moulin neuf	5	1	5
29	Goarem Baler	19	5	3,8	68	Kernaleguen	10	1	10
30	Guérianter	14	4	3,5	69	Pradenfell	7	1	7
31	Restarvarech	16	4	4	70	Pen-ar-run	4	1	4
32	Ar Radenec	14	4	3,5	71	Pont-Meur	4	1	4
33	Guérizouarn	22	4	5,5	72	Moulin Bodeillo ...	3	1	3
34	Kernec'h	23	4	5,7	73	Kerlanjulou	3	1	3
35	La Villeneuve	24	4	6	74	Moulin Pont-bras .	4	1	4
36	Quinquiscren	27	4	6,7	75	Garenne-ar-cren ..	7	1	7
37	Le Flourden	25	4	6,2	76	Lanbihan	7	1	7
38	Penlan	17	4	4,2	77	Clos bras	5	1	
39	Crec'h Alliou	10	3	3,3	78	Trojolu	9	1	9

Tableau 7.

Ainsi, la population, très dispersée, se groupe en une majorité de petites agglomérations : c'est la loi des pays imperméables. De plus, les anciens cadres de l'exploitation et la division présente de la propriété expliquent aussi l'importance des groupements. Au temps de la tenue convenantière, les grandes propriétés comprenaient plusieurs convenants (la propriété De Cleux du Gage en comptait 40 en 1789). Chaque conveuant était formé d'une ou plusieurs exploitations. Le fonds seul appartenait au seigneur foncier ; la jouissance du fonds, la propriété des édifices et superédifices revenaient au propriétaire domanier qui exploitait lui-même ou faisait exploiter par un colon. Chaque exploitation avait son domanier, ses bâtiments, sa maison à « usage d'habitation ». Quand le conveuant comprenait plusieurs exploitations ou « fermes », les bâtiments se trouvaient groupés dans le même village (où, d'ailleurs, pouvaient se trouver les bâtiments des fermes d'autres convenants). Ces bâtiments, pour la plupart conservés, restent liés aux terres de l'ancien conveuant. Vendue à l'origine en bloc, acquise à nouveau par l'ancien propriétaire foncier ou transmise par héritage ou par cessions successives, la « ferme » apparaît comme une sorte de « cadre stable » assez rarement atteint par le démembrement (qui serait dû à des partages difficiles, à des échanges, à des acquisitions fragmentaires). En général, les fermiers qui se succèdent exploitent toujours les mêmes champs, s'installent toujours dans les mêmes maisons. L'examen de la composition de quelques anciens convenants et des fermes actuelles correspondantes nous permet d'affirmer que, dans la plupart des cas, les anciennes « fermes » se sont maintenues ou, à peu de chose près, telles qu'elles étaient (c'est le cas des fermes moyennes : conveuant de Coz-Caraës par exemple), ou groupées, plusieurs petites « fermes » d'autrefois ayant été réunies en une « ferme » actuelle plus importante (à Kernaleguen, à La Garenne-le-Cren, à Bulat, fermes des villages actuellement en ruines), ou, parfois, scindées en deux, trois petites fermes de moindre grandeur (à Bodeillo, à Carlouët, à Keravel, à Flourden). La scission des grandes « fermes » en exploitations plus petites peut avoir pour cause les partages entre héritiers du propriétaire ; mais, lorsqu'il s'agit de « fermes » faisant partie d'un vaste domaine que le démembre-

brement n'atteint pas (comme la propriété De Keroüartz), la cause est tout autre. Il y a là un fait social remarquable : autrefois, les jeunes ménages cohabitaient avec les parents d'un des époux et, tous, en commun, travaillaient à la même exploitation ; aujourd'hui, dès le mariage, les jeunes se séparent des vieux, veulent leur « ferme » à part. Ainsi, pour donner satisfaction à un jeune ménage, le propriétaire a consenti à diviser une grande ferme.

Quant aux forts groupements (les villages de Coz-Caraës, de Kermarc'h, du Château), à l'exclusion du bourg de Bulat, agglomération commerçante assez récente, ils occupent, à proximité de plusieurs grosses fermes, une place telle qu'on peut affirmer qu'ils constituaient — et constituent encore, pour une part — des résidences de petites gens, journaliers et artisans, main-d'œuvre indispensable aux importantes exploitations.

Les groupements moyens (les villages de Parc Simon — Goarem baler — Kerautrevezan — Pennec'h) sont liés, semble-t-il, à l'importance primitive du convenant ou à un démembrement de la propriété qui, morcelée, se prête plus volontiers à l'accroissement du nombre des exploitations.

Un certain nombre de hameaux à un feu (Pradenfell — Pen-ar-run — Kerlanjoulou) correspondent quelquefois à de tout petits établissements agricoles d'origine récente qui complètent ou que vient compléter un petit métier (débitant, artisan, commerçant).

c) *Les mouvements de la population : variation dans le temps, natalité, mortalité, émigration.*

Depuis 1800, la population de Bulat-Pestivien s'est accrue, à peu près régulièrement, jusqu'en 1881, année où elle atteignit son maximum, soit 1.921 habitants ; elle est en décroissance constante depuis 1911 (Tableau 8 et courbe de la population, fig. 18).

Les périodes de fléchissement de la population — les premières correspondant aux périodes de fléchissement en Bretagne constatées par J. Choleau (1) — sont celles de : 1836-

(1) J. Choleau, *L'expansion bretonne au xx^e siècle*, Paris, 1922.

1841 ; 1846-1861 (15 années) ; 1881-1891 (très forte) ; 1911 à nos jours (1).

Un accroissement brusque et momentané de la population (voir fig. 18) en 1881 est à remarquer. Il correspond, pour une part, à un afflux accidentel de population au bourg (augmentation de 56 habitants) dont nous n'avons pu déterminer la cause ; mais, le rapport entre la population totale et la population du bourg en 1881 (9,7) ne s'écarte pas beaucoup du rapport moyen calculé depuis 1876 (11,25). L'augmentation de 1881 intéresse donc également les villages qui comptent, en plus, 169 habitants.

TABLEAU DE LA POPULATION DE BULAT DE 1900 A 1931

RAPPORT A — B	
	11,9 9,7 11,3 13,7 10,9 12,2 12,5 10,8 10 10,1 10,7
POPULATION AGGLOMÉRÉE AU BOURG B	
	142 198 154 122 157 136 156 162 169 158 141
POPULATION TOTALE A	
	1213 1190 1193 1303 1356 1358 1343 1503 1602 1544 1478 1450 1592 1608 1696 1921 1747 1680 1719 1896 1901 1669 1711 1755 1697 1605 1512
ANNÉES	
An VIII 1806 1812 1820 1826 1831 1836 1841 1846 1851 1856 1861 1866 1872 1876 1881 1886 1891 1896 1901 1906 1911 1921 1926 1931	

Tableau 8.

De la comparaison des densités de la population des Côtes-du-Nord d'une part, de celle de Bulat, d'autre part, depuis 1886, il ressort que, proportionnellement, la population de Bulat décroît moins que celle des Côtes-du-Nord. Le rapport des deux densités qui était de 1/2 en 1866 est actuellement de 2/3. (Tableau 9).

De 1866 à 1911, le nombre des naissances l'emportait sur le nombre des décès (moyenne approximative : +18) ; naissances et décès s'équilibrent de 1916 à 1930. Là n'est pas la cause de la diminution de la population. Il faut en rendre res-

(1) Voir aussi l'étude détaillée de G. Callon : Le mouvement de la population dans le département des Côtes-du-Nord au cours de la période de 1831-1920 et depuis la fin de cette période, *Bulletin de la Société*

DENSITÉS COMPARÉES DE LA POPULATION DES CÔTES-DU-NORD
ET DE LA COMMUNE DE BULAT

ANNÉES	CÔTES-DU-NORD	BULAT	PROPORTION
pour mémoire : 1800	73,3	38,8	0,52
1866	94,2	50,9	0,53
1872	90,1	51,4	0,57
1876	91,7	54,3	0,59
1881	90	61,5	0,68
1896	89,4	55	0,61
1911	88,2	56,1	0,63
1926	80,4	51,3	0,63

Tableau 9

ponsable l'exode rural dû lui-même aux causes morales et économiques bien connues (1). (Voir le mouvement des fermiers : chapitre 2^e, page 83, et courbe re la vitalité : naissances et décès, fig. 19 et tableau 10).

TABLEAU DES NAISSANCES ET DES DÉCÈS

ANNÉES	Naissances	DÉCÈS
1804	36	26
1807	40	52
1810	48	30
1812	38	38
1820	37	37
1826	50	26
1831	61	29
1836	56	33
1841	50	40
1846	59	45
1851	48	35
1856	48	39
1861	48	31
1866	61	
1872	65	
1881	46	
1886	52	
1891	51	
1896	41	
1901	60	
1906	52	
1911	47	
1916	37	
1921	49	
1926	34	
1931	32	

Tableau 10.

d'Emulation des Côtes-du-Nord, LXIII, 1931, p. 97-135. Nos chiffres de densité pour les C.-du-N. (tableau 9) sont légèrement supérieurs (différence : 3 %) à ceux indiqués par G. Callon (p. 99). Cela provient de ce que nous avons pris une superficie des C.-du-N. obtenue en totalisant les superficies cadastrales de chaque commune, soit 6.876 kilomètres carrés, tandis que G. Callon s'est servi de la superficie déterminée par le Service Géographique de l'Armée, soit 7.217 kilom. carrés 64. Le rapport que nous voulons montrer reste le même.

(1) J. Choleau, *L'expansion bretonne*. o. c., chap. 2, p. 79.

Emigrent définitivement :

— des jeunes gens, hommes et filles : émigrations régionales dues au hasard des mariages ; émigrations dans les villes (Callac, Guingamp, Rennes, Paris) de servantes qui, presque toutes, commencent à se placer dans les grosses fermes et dans les bourgs voisins, puis gagnent Guingamp, puis Rennes ou toute autre grande ville et, enfin, attirées par l'appât de gains plus importants, partent pour Paris ; d'ouvriers sans spécialité au départ ; d'employés de chemin de fer et de bureau ;

— des cultivateurs qui louent des fermes dans d'autres communes.

Ainsi, des familles se vident, des maisons et des villages sont abandonnés, deux ou trois petites fermes se joignent, louées par un seul bailleur.

Emigrent temporairement :

— des journaliers (hommes, femmes et jeunes gens), pour l'arrachage des pommes de terre à Jersey (10 en 1930), pour les travaux agricoles, pour la moisson en particulier, en Beauce (12 en 1930) ;

— des manœuvres, pour les travaux régionaux d'entreprises publiques, dans l'arrondissement de Guingamp et surtout à Guingamp. Ces manœuvres rentrent passer le dimanche au village, en famille.

2. L'HABITAT : LES VILLAGES

a) *Situation*

Dispersés un peu partout sur le terrain, les villages ont cependant une distribution et une situation en rapport avec la nature du sol (carte du morcellement, fig. 47) et avec le relief (carte des chemins et villages, fig. 15, et carte du relief, fig. 6).

Plus nombreux dans la zone des micaschistes où l'on en compte 27, ils s'espacent sur les sols de granit (50 villages), se raréfient sur les schistes (11). Les petites agglomérations, qui

sont surtout les grosses fermes, se trouvent en particulier dans le quart nord de la commune (fig. 16) où les terres sont plus riches et le relief plus usé (21 fermes).

Les villages évitent les hauts sommets, les fonds de vallées, et sont disposés sur les versants, abrités dans le site favorable qu'est la naissance du talweg : les niveaux les plus fréquents d'habitat sont ceux de 250 mètres et 280 mètres.

Ils préfèrent enfin les versants exposés au sud et au sud-ouest.

b) *Disposition intérieure du village*

On accède au village par un chemin mal empierré, plus ou moins boueux — car, rares sont les agglomérations qui bordent une route —, et l'on arrive, le plus souvent, sur une sorte de terrain vague, bosselé, fangeux l'hiver. Dans le désordre qui a présidé ou qui paraît avoir présidé à la construction, on distingue pourtant deux dispositions types de groupements de maisons :

1° *Un ou plusieurs alignements* — très approximatifs — parallèles à la voie traversière (exemple Crec'h am blaie (planche IX, fig. A) — Kerdren) ;

2° *Une disposition en quinconce formant losange* (exemple : Goarem Miélec ou Guélec) (Planche V, fig. B).

c) *Le bourg*

Le bourg (Planche IV et Planche V, fig. C) occupe une étroite plate-forme de 270 mètres d'altitude. Il ne présente aucune particularité. Les maisons sont construites sur les côtés d'une place centrale triangulaire et aux bords des routes d'accès. Le noyau le plus important est à quelque 25 mètres au sud de l'église qui se trouve ainsi dégagée.

d) *Les noms de villages*

A l'exception du Cartulaire de Quimper (1), aucune pièce ne nous permet d'établir, avec une exactitude absolue, les étymologies et les origines des noms de villages. Tout au

(1) Renseignements communiqués par M. Pierre Leroux, professeur de celtique à l'Université de Rennes.

plus avons-nous pu relever, dans des documents d'âges différents, les graphies successives d'un même nom (documents féodaux et de l'ancien régime ; registre de la vente des biens nationaux de première et seconde origine, Archives des Côtes-du-Nord, série Q, Guingamp, carton n° 60 ; carte géologique dressée par E. de Fourcy, 1843 ; matrices cadastrales). Certes, quelques traductions ne font aucun doute, mais bien des étymologies dues à des auteurs, à des chercheurs locaux, à la tradition même, étymologies ou explications données après coup, nous paraissent sinon sans valeur, du moins très souvent hasardeuses. Que penser en effet de l'étymologie de Bulat qui viendrait de *bugelat*, enfant, don d'enfant, nom donné à une chapelle que la châtelaine de Pestivien, désireuse d'avoir un enfant, aurait fait construire en accomplissement d'un vœu à la Vierge, vœu enfin exaucé ? des étymologies de Kernaleguen, le village de l'allée blanche, mais qui pourrait tout aussi bien être le lieu de la saulaie (*haleguen*, *saulaie*) ou un nom d'homme ; de Trojolu, le domaine dont le tour est joli ; de Guérizouarn, les petits villages du fer ou des forges ; de Porlunet, la cour des lutins ? Aussi, nous avons moins cherché à expliquer la toponymie qu'à classer les noms de lieux.

Les villages tiennent leurs noms :

1. *D'une personne* (fondateur, convenantier, propriétaire, ancien habitant, saint, etc...) : c'est le cas de la plupart des « Ker », Ker signifiant lieu, village.

Exemples : Kerscolan, Kerjulou, Kergus, Kerivoal, Kerdudal, Kerjiquel.

Peuvent être encore classés dans cette catégorie des vocables qui désignent très probablement des personnes mais que celles-ci tiendraient d'un lieu-dit. Exemples : Kernavanen, Kerbouchasse, Kerbidiry, Kernuzunet, Kernec'h (?), Kernars (?).

Au nom de personne est joint parfois le nom de la terre : Kerlanjulou (le village de la lande de Julou) ; Kernec'h Johan ; La Garenne-le-Comte ; Parc Simon ; Goarem (Garenne) baler (?) ; Goarem Guélec (?) ; Goarem Mignon (?) ; Cree'h Alliou (le sommet d'Alliou) (?).

Enfin, il n'y a pas d'hésitation possible pour Yves Porpé et Sainte Anne.

2. De leur situation :

Quatre-Vents ; Pen-ar-hoat (le « chef » du bois = le bout du bois) ; Pennec'h (le bout de la hauteur) (?) ; Pont meur (le grand pont) ; Pont bras (le grand pont) ; Penlan (le bout de la lande) (?) ; Pen-ar-oas (la tête de l'étang ou du ruisseau) ; Kerdren (le village de derrière) ; Kernec'h (le village d'en haut) (?) .

3. De la nature du sol, des matériaux de construction, de la principale ressource :

Les Goarem (Garennnes) ; Corong (l'étang) ; Ty pry (la maison d'argile) ; Goarem Maout (du mouton) (?) ; Rosneven (*ros* = colline, tertre en général couvert de bruyère).

4. De la parcelle où l'on a bâti :

Pradenfell, Pen-ar-run, Parc-an-ty, Penthou : noms de parcelles.

5. De l'importance de la ferme, du terrain :

Lanbihan (petite lande) ; Clos bras (grand clos) ; Clos bihan (petit clos) ; Derlac'h bras et Derlac'h bihan ; An Auguellou ou Loguellou (de *Lôgel*, petite parcelle de terre — en latin, *locellus*) ; Lochou (de *lochik* : petite loge, cahute).

6. De particularités locales :

Bodeillo (*bòd iliò*, bouquet de lierre) ; Goascaër (*Gwaz kaër*, beau ruisseau) ; La Villeneuve appelée aussi Kernevez ; Crec'heur (de *crec'hen*, petite montagne) ; Stangué (peut-être de *stang*, l'étang) ; Carlouët (*Ker louët*, lieu moisi, humide — ou nom de personne) ; Kerauel (lieu du vent) ; Laudén an derv (*loden derv*, le lot du chêne) ; Moulin neuf ; Le Château ; Crec'h am blaie (la colline du loup) ; Cosker (le vieux village) ; Ar Radenec (de *raden*, fougère — la fougeraie) ; Ar Holdu (la forge noire) ; Ar Botlan (le bouquet de lande, d'ajonc) ; Pors-an-Goff (la cour du maréchal).

7. De provenances diverses :

Coz-Caraës (comparer Carhaix) ; Quinquiscren (*quiquis* = placis, maison de plaisance ; *cren* = petit ou rond) ; Le Flourden (?) Kerautrevézan ; Laudénanbars ; Kerlu ; Restarvarec'h ; Le Ranch ; Guérianterc ; Kernars ; Kermarc'h.

Nous mentionnons à part le nom de Pestivien. Sa forme

ancienne Pen styffyen est mentionnée, au xv^e siècle, dans le cartulaire de Quimper. *Pen* signifie tête, et *stiff* est un vieux mot qui veut dire : « source qui tombe d'un rocher » et dont le pluriel est *styffyen* ou *stivien*. Penstivien, Pestivien se traduit : la tête des sources (cf. en français : chef-fontaines). Or, là, il existe bien de nombreuses sources (cf. le plateau hydrographique de Pestivien, page 15) et le village voisin de la chapelle de Pestivien, *Pen ar voas* ou *oas* signifie la « tête du ruisseau ». Les deux noms se vérifient l'un l'autre. En outre, pour Maël-Pestivien, commune voisine, on ne trouve Pestivien accolé à Maël (ou Mesle, Mezle) qu'en 1687 (Archives des Côtes-du-Nord, Série L, Registre B M S) où il semble qu'on distingua, pour la première fois, Maël-Pestivien de Maël-Carhaix (Mel-Kerhaez en 1688).

Les noms de villages n'apportent pas de renseignements précis sur l'ancien état du pays. Les noms de *lan* (lande), *haleguen* (sauhaie), *radenec* (fougeraie) peuvent être significatifs ; ceux en *hoat* et, en mutation, *coat* (bois), en *blaie* (loup, prononcer bleï) laissent supposer l'existence de forêts, leur défrichement.

Les sept noms français ne permettent même pas de dire qu'on se trouve en présence des derniers habitats construits, car des hameaux récents ont reçu des appellations bretonnes.

LES MAISONS

a) *Les types :*

Le type général des maisons est le type élémentaire plus ou moins allongé, à rez-de-chaussée. Il existe une ou deux maisons du type en hauteur, se composant d'une écurie au rez-de-chaussée et d'une salle au 1^{er} étage où l'on accède par un escalier extérieur (village du château et bourg). Toutefois, il est possible de déterminer :

1° *Un type rudimentaire :*

ancien : *type de Coatclaie* (Planche VII, fig. A),

plus récent : *type de Botlan* (Planche VII, fig. B).

à une seule pièce de 5 à 7 mètres de longueur sur 4 à 5 mètres

de largeur et 5 mètres de hauteur (mesures les plus courantes : longueur, 5 m. 20, 6 m. 50, 7 m. 25 ; largeur, 4 m. 90, 5 m. 20 ; hauteur, 3 m. 20, 5 m. 90) avec ou sans appentis de branchages (1).

2° *Un type rudimentaire aux éléments accolés* où l'on trouve côte à côte, deux ou plusieurs maisons analogues à celles du type rudimentaire.

type de Pont-Meur (Planche VII, fig. C)

3° *Un type élémentaire allongé*

comprenant une seule construction pouvant atteindre de 15 à 25 m. de longueur, où se juxtaposent les pièces d'habitation communiquant intérieurement : la chambre commune, l'étable, l'écurie, la grange.

type de Kernavanen (Planche VIII, fig. B)

4° *Un type élémentaire double à deux constructions séparées*, l'une, servant d'habitat humain, l'autre, servant de logis aux bêtes.

Elles se font face : *type de La Garenne du Cren* ;

ou sont disposées en équerre : *type de Quinquiscren* (Planche VIII, fig. A).

Le plus souvent, ce type témoigne d'un agrandissement ultérieur de la ferme à type élémentaire allongé. Une seconde construction, tantôt réservée aux animaux, tantôt nouvel habitat humain, a été adjointe (accolée ou non) à la première.

5° *Un type manoir en ordre serré*, clos ou non de talus, avec ou sans porche à l'entrée principale (exemples : Bodeillo, Rosneven, Kernaleguen, Clos bras, La Garenne-le-Comte, Lanbihan, Pestivien) composé :

d'un habitat humain à un étage, le manoir ;

de dépendances disposées à droite, à gauche et en avant du manoir, soit parallèlement, leurs ouvertures lui faisant face : *type de Clos bras* (Planche VIII, fig. C), soit perpendiculairement : *type de Kernaleguen*.

Une des dépendances actuelles, écurie ou étable, a pu être

(1) Cf. : *Cahiers de doléances des Sénéchaussées de Quimper et de Concarneau pour les Etats Généraux de 1789*, publiés et annotés par Jean Savina et Daniel Bernard, Rennes, 1927.

T. I, p. XXXVI : « Les maisons n'ont pas 30 pieds de long sur 15 de profondeur... une seule fenêtre de 18 pouces de hauteur. »

l'ancienne ferme. Il existe un seul exemple où la ferme a conservé sa destination, cependant que le rez-de-chaussée du manoir était converti en écurie et étable (à Bodeillo).

Au bourg, la plupart des maisons ont un étage. Dans les villages, il s'en trouve quelques-unes à étages habitées par des paysans-proprétaires aisés ou retirés (à Lanouzec, à Penlan), ou résidences d'été du possesseur de la terre (à Guérizouarn).

b) Les matériaux de construction ; l'appareil.

On a utilisé, pour bâtir, la roche extraite sur place ou à proximité immédiate. Le mur, dans les bâtisses anciennes, fait connaître le sous-sol. C'est pourquoi l'on voit, dans ce pays où le granit abonde, des maisons de pierres schisteuses et friables. Evidemment, le souci de l'économie ou la pauvreté peuvent expliquer une telle manière de faire ; mais, autrefois, le bail à convenant imposait la prise des matériaux sur le domaine même.

Les pierres sont liées au mortier à la chaux ou à l'argile mêlée de menue paille et de fiente. Les joints, quand ils existent, sont faits à la chaux, très rarement au ciment.

On n'a pratiqué, dans les plus anciennes constructions, que des ouvertures étroites et insuffisantes. Le toit est couvert d'ardoise ou de chaume. Les couvertures de chaume, de préférence réservées aux crèches, sont encore nombreuses.

Les dépendances de second ordre (abris divers, crèches des plus pauvres fermes) sont construites en terre et en fascines (Planche IX, fig. C ; Planche X, fig. B). On emploie, pour les couvrir, le genêt, la paille de sarrasin, la tôle ondulée depuis quelques années. On ne trouve que de rares constructions en briques ou métalliques.

c) La disposition intérieure de l'habitat humain :

La maison d'habitation n'a pas de cave. Les combles servent de grenier ; s'il le faut, on y place un lit. Une pièce unique, souvent aménagée au niveau du sol, ou légèrement creusée (il y a une ou deux marches à descendre) sert à tout. Dans les fermes de type rudimentaire, une partie est quelquefois réservée aux bêtes : une cloison de planches, de mi-hauteur, peut séparer bêtes et gens (4 en Bulat) (fig. 20). On peut observer que dans les maisons où bêtes et gens ne cohabitent

pas — et c'est la généralité — la cloison reste. La partie correspondant au logis des animaux devient une sorte d'entrée-corridor : au fond se trouve soit une porte, soit un escalier permettant d'accéder aux combles ou à l'étage s'il en existe un ; la cloison conservée sert de protection contre l'air, le froid du dehors, la porte d'entrée restant le plus souvent ouverte.

La pièce unique, au sol de terre battue, tient lieu de cuisine (on y prépare la nourriture des hommes et des animaux), de salle à manger, de chambre à coucher, de cellier, de laiterie, de cave. On y pend au plafond les provisions, les vêtements, les harnais, les petits outils agricoles, les bicyclettes s'il y en a. C'est un logis universel.

Dans les fermes les plus grandes, dans les manoirs en particulier, une pièce a toujours ce caractère essentiel. A côté, on a aménagé : une salle à manger de parade, rehaussée ou non d'un plancher, une laiterie, une chambre à coucher. Les autres pièces servent de greniers.

d) *Les dépendances de la ferme :*

En plus des étables, écuries, poulaillers, granges et abris qu'elles peuvent posséder, les fermes ont les dépendances caractéristiques suivantes :

la soue appelée aussi retraite à pores, adoptant fréquemment une forme cylindrique, surmontée d'un toit de chaume conique (Planche VII, fig. A et pl. IX, fig. A) ;

le broyeur d'ajonc, son manège et son abri de branchages (Planche X, fig. B) ;

la galerie à voitures ;

le puits, à poulie ou à treuil (Planche IX, fig. B). Couvert, il prend la forme d'une demi-hutte arrondie (Planche VIII, fig. C) ;

le four (Planche X, fig. A). A vrai dire, il n'y a guère qu'un four par village (55 fours en Bulat), propriété de l'une des fermes, mais à l'usage de toutes. Rustique, il est revêtu d'argile et fermé par une dalle de pierre ou par une plaque de fer (on rend, pendant la cuisson, la fermeture hermétique en bouchant les joints avec de la bouse). On évite les dégradations de l'argile et on diminue la consommation des fagots (de 15 à 6 ou 7) en couvrant l'ensemble

d'un toit d'ardoise ou de tôle ondulée. Le four contient en moyenne 10 pains de 12 à 15 livres ou 12 pains de 10 livres.

Quelques fermiers ont acquis récemment des fours dits « universels » en tôle. Ils sont fort mécontents, car ils prétendent que le feu et la rouille les rongent rapidement.

On porte de plus en plus ses pains de pâte aux fourniers : au bourg ou au village de Kernuzunet. La cuisson d'un pain coûte de 0 fr. 75 à 1 fr. 25 (1 franc pour un pain de 10 livres) et le cultivateur préfère payer en argent, car le bois lui revient cher. Les paysans n'achètent du pain aux boulangers que dans des circonstances exceptionnelles (maladie, voyage à la ville d'où l'on rapporte un pain considéré comme une gourmandise). Dans la région, le boulanger tient de moins en moins à livrer du pain contre telle quantité de farine reçue.

Toutes ces dépendances sont dispersées dans la cour de la ferme, dans l'aire (Planche IX, fig. C) et dans le courtil rarement cultivé en jardin. Les fumiers s'entassent devant les portes des crèches. L'aire reçoit en outre les meules allongées ou barges (non coniques) de paille et de foin, les silos de racines, les tas de fagots.

Généralement, les éléments de la ferme-habitat sont groupés. Mais il arrive que les crèches, l'aire soient éloignées de l'habitation principale ; cela provient de la réunion de plusieurs petites fermes exploitées par le même cultivateur, ou, au contraire, de partages.

II. — Le personnel agricole.

Sur les 350 ménages de Bulat-Pestivien, 39 seulement ne cultivent pas (propriétaires non cultivateurs, commerçants, fonctionnaires),

251 sont exploitants,

60 participent aux travaux des champs à titre de journaliers (26), ou d'artisans agricoles, forgerons, charrons, etc... (34).

Au total, 311 s'occupent de culture. La population est agricole.

Les travaux de la ferme sont exécutés :

1° par l'exploitant et sa famille (les femmes participent aux travaux des champs ;

2° par d'autres exploitants qui accordent leur aide ;

3° par des journaliers (journaliers de métier et petits exploitants) ;

4° par des serviteurs-domestiques (21 valets de ferme et 20 servantes).

L'entr'aide mutuelle est fait courant. A l'occasion de certains travaux qui demandent beaucoup de main-d'œuvre ou un matériel supplémentaire, comme le défrichement, la récolte, le battage, les voisins, parents, amis se joignent au demandeur. Ils sont nourris, mais ne reçoivent aucun salaire en espèces, à charge pour l'employeur de prêter son concours à son tour.

Les journaliers ne trouvent qu'irrégulièrement du travail. Ils sont nourris et reçoivent un salaire. Les femmes sont payées actuellement (en 1931) sur le taux de 7 à 8 francs par jour, les hommes sur celui de 10 à 15 francs, selon la difficulté du labeur. Appelés surtout pour les durs travaux de la récolte, ils accomplissent aussi, l'hiver, le nettoyage des talus, l'émondage des arbres. Quelquefois, ils font les prestations aux lieux et places des imposés : il y a là, résultant d'une sorte d'engagement tacite qui s'est perpétué, une coutume charitable qui tend de plus en plus à disparaître. Le travail à la « tâche » est rare : il ne se fait guère que pour l'émondage et la coupe du bois ; le tâcheron est payé en nature et reçoit la moitié du bois coupé.

Les serviteurs logés, nourris et blanchis sont, en général, payés pour l'année. Les valets reçoivent de 3.500 à 4.000 francs, les servantes, de 1.200 à 2.400 (1). Les valets — et parfois le fils du fermier — couchent dans l'écurie.

Les salariés agricoles représentent environ les 7/100 de la population agricole.

(1) Cf. Jean Choleau : *Condition actuelle des serviteurs ruraux bretons* (domestiques à gages et journaliers agricoles), 1907, p. 42 et 68.

Salaires à Guingamp, Bourbriac... des domestiques de ferme : hommes, 18 ans et au-dessus, 200, 240 et 300 francs ; de 15 à 18 ans, 120 à 200 francs ; servantes, 50 à 150. Salaires à la journée des ouvriers agricoles : hommes, en hiver, 0 fr. 60 à 0 fr. 75 et, en moisson, 1 fr. 50 à 2 francs ; femmes, 0 fr. 40 en moyenne.

III. — Les chemins.

Routes et chemins forment un réseau serré, suffisant, mais difficilement praticable (Carte des villages et des chemins, fig. 15).

1. LES ROUTES

Tant en chemins de grande communication qu'en voies vicinales, la commune est parcourue par environ 45 kilomètres de routes qui, rayonnant du bourg, évitent autant que possible de suivre les vallées dans leurs parties basses, les accompagnent plutôt à mi-pente ou les franchissent transversalement. Vers le sud, elles utilisent les « cols » des hauteurs de 300 mètres (Planche III, fig. A).

Leur dessin est net : on les voit se détacher du bourg, en toile d'araignée, le reliant directement aux bourgs des communes voisines. C'est là un fait général. Sur une partie de leur parcours, quelques-unes sont suivies par les limites de la commune (route de La Chapelle-Neuve ; route de Maël-Pestivien). La grande route de Guingamp à Callac, seule, ne répond pas à ce tracé d'ensemble : elle coupe le territoire dans l'angle nord-ouest, empruntant la zone moins mouvementée des schistes, suivie à peu de distance par la voie ferrée du « tortillard ». Primitivement à peu près droite, elle a subi des rectifications qui permettent d'éviter les côtes les plus rudes. Ainsi, la grande route de Callac se révèle relativement récente ; les anciennes routes ont leur tracé déterminé par leur fonction ; leur dessin a été imposé non par les besoins intérieurs de la paroisse (les villages sont généralement à l'écart des routes) mais par les rapports de Bulat avec les paroisses environnantes.

Par suite du relief (fortes pentes, plats et bas-fonds humides), de l'aspect du sol (roches apparentes insuffisamment nivelées et formant escalier), de l'entretien (1) superficiel, inégal, mal compris (ornières et nids de poules comblés, à l'occasion, de terre, de gazon), du peu de rendement des presta-

(1) La commune consacre pourtant 24.000 francs à l'entretien des chemins vicinaux et des chemins de grande communication — pour un budget total d'une cinquantaine de mille francs (budget de 1931).

lions qui ne sont pas toujours « faites » consciencieusement, elles sont en mauvais état. Il faut dire aussi qu'il n'y a jamais eu de réfection totale : « de mémoire d'homme, les chemins n'ont pas changé, on n'a vu de route refaite, on n'a vu le rouleau », disent exagérément les habitants (1).

Etroites, sinueuses, à surface irrégulière (2), peu propices à la circulation rapide, aux lourds charrois, à l'automobile, elles ont malgré cela l'avantage d'être nombreuses (près de 1 km 500 de routes par km²) et de diviser le territoire en huit secteurs à peu près égaux. Si elles n'offrent qu'un confort relatif, elles sont pourtant appréciées, car comparées aux chemins qui conduisent aux fermes et aux champs, elles font figure de voies satisfaisantes.

2. LES CHEMINS

Chemins empierrés des villages

Les villages situés, comme nous l'avons déjà fait remarquer, pour la plupart à l'écart des routes, n'ont que de mauvais chemins mal empierrés, et pour les relier à la route, et pour les relier aux villages voisins. En réseau moins dense dans les zones granitique et schisteuse, les chemins des villages se multiplient dans la zone micaschisteuse où les agglomérations sont plus nombreuses (il n'y a pas toujours, pourtant, une voie d'accès directe d'un village à un autre (3)). Ils affectent des tracés divers qui contournent les obstacles du relief ou les

(1) Une partie du G. C. n° 50, de Kernuzunet à la route de Guingamp-Callac, a été rectifiée en 1879. Le G. C. n° 31 date de 1895-1896 et n'a pas été réparé depuis. On a vu le « rouleau » en 1927.

(2) Cf. *Cahiers de doléances des Sénéchaussées de Quimper, et de Concarneau*, tome I, p. XXXV : « Les chemins de traverse, les routes de bourg à bourg... étaient dans un état déplorable... partout étroits, encaissés entre des fossés qui retenaient les eaux... presque totalement négligés et impraticables l'hiver. »

(3) Les cultivateurs de cette zone demandent un chemin carrossable allant de Pont-Bras à Sainte-Anne-Radenec en passant par Derlach, le Clos-Bras, La Garenne-le-Comte, Kerivoal, Rest-ar-Varech, Le Cosquer. Ce serait, parallèlement à la route nationale — « la voie médiane des schistes » sur le territoire communal —, une « voie des micaschistes » excentrique, qui emprunterait évidemment, sauf rectifications partielles les tracés des chemins déjà existants. On en voit l'importance, dans cette zone où les chemins sont mauvais et où ils sont établis (comme ailleurs) en fonction de la charpente générale des routes du bourg.

franchissent, épousent la forme des champs qu'ils longent, se perdent parfois en des régions marécageuses. Les hauts talus qui les bordent y maintiennent une humidité permanente et, sauf exceptions assez rares, ils sont boueux, creusés d'ornières (Planche IV, fig. B), traversés d'eaux vives. Par endroits, certains chemins sont de véritables fondrières.

En principe, les fermiers d'une même agglomération doivent assurer l'entretien de leurs chemins. En fait, ou ils les délaissent ou ils ne font que des réparations hâtives, partielles, fragiles. Avec de la pierre prise sur les bords mêmes, des gravois, de l'argile, de la boue, ils comblent les plus gros trous ; ils entassent des fagots d'ajonc, des masses d'herbe dans les fondrières. Quoi qu'ils fassent, il n'est pas extraordinaire de voir des voitures embourbées jusqu'au moyeu pendant que le conducteur a de la boue jusqu'au ventre. Au cœur de l'été seulement, le sol plus ferme assure une circulation moins dangereuse. Il semble bien que l'entr'aide si volontiers accordée pour tous les travaux agricoles s'arrête à l'entretien des chemins. Le travail à faire est, certes, considérable et coûteux (une charretée de pierre, à peine suffisante pour un mètre de route, revient à 20 fr.), les outils dont on dispose (charrues, rouleaux de culture) ne conviennent guère ; il y a lieu de compter avec les ravages des eaux ; mais, malgré cela, un effort sérieux, d'un intérêt indiscutable et immédiat, pourrait être accompli. Les paysans rechignent à « s'atteler » à une besogne d'une telle envergure. Pourtant, les plaintes, les lamentations s'entendent partout ; on voudrait de beaux chemins ; on n'hésite pas à prédire une heureuse transformation de l'économie agricole consécutive à la réfection des routes ; « les désagréments d'un sol médiocre ne sont rien, dit-on, à côté d'un tel état des voies de communication ». On gémit, on veut bien en appeler au budget de la commune ou de l'Etat, et c'est à peu près tout.

Il y a là un gros problème à résoudre : si, d'une part, la difficulté d'une équitable répartition du travail et de la dépense n'a pu, jusqu'ici, être surmontée (jalousies locales, petits différends, mésententes), d'autre part, l'instabilité des fermiers, le grand nombre de petites et pauvres exploitations, la négligence des exploitants et des propriétaires, l'ampleur du travail à entreprendre, l'inertie séculaire des habitants en face

des chemins sont autant d'obstacles matériels et moraux auxquels il faudrait remédier d'abord. En tout cas, il semble que l'habitant attend tout de l'État — et cela depuis longtemps —, convaincu que les prestations doivent suffire à l'entretien des chemins, ou au moins constituer une participation importante.

Les chemins n'étant pas entretenus sérieusement, leur état dépend, pour une grande part, de la nature et du relief du sol. Moins mauvais sur les granits où un fond rocheux solide, en pente, limite le développement des ornières, l'accumulation de la boue, il est détestable sur les schistes. Le contraste est net. Les voituriers, quand cela est possible, évitent, à certains endroits, les voies normales mauvaises, et empruntent des chemins de terre tracés dans les champs qui bordent la route. Les piétons circulent sur le sommet des talus, suivent les pistes des champs, disposent d'un remblai (Planche IV, fig. B) aménagé sur le chemin.

Chemins de terre des champs

Pour atteindre les champs, il existe, en plus des routes ci-dessus indiquées et pouvant être utilisées, des « chemins de terre » qui pénètrent, comme de courtes antennes, à l'intérieur des terres. D'un tracé droit au départ, limités de talus, ils affectent, en se ramifiant et en longeant les « parcs », la forme de lignes grecques ; ils sont prolongés, dans les parcelles qu'ils traversent, par « un passage » permis pratiquement à tous. Quelques champs ont « une sortie », appendice en rectangle étroit et allongé, qui aboutit à la route commune. Dans certaines terres incultes, les roues des voitures ont dessiné de nombreux passages parallèles ; on n'a plus une voie, mais une zone de circulation.

Tels quels, les chemins exigent, pour les charrois, de forts attelages, des charrettes à voie étroite, et, néanmoins, des chargements réduits (1). Ainsi, ils rendent pénibles les transports, en augmentent le nombre, ralentissent et gênent les travaux agricoles. Les habitants hésitent à se déplacer, restent même,

(1) Cet état des voies de communication rappelle ce qui se passait autrefois dans tout l'Ouest. Leclerc-Thouin a montré le rapport de cet état des chemins avec la forme des voitures et les modes de transport.

aux mauvais jours d'hiver, plus ou moins bloqués dans leurs villages. Les courtiers, marchands et toutes personnes de l'extérieur ne s'y engagent que contraints. Le commerce se fait au bourg où viennent les fermiers. Le mauvais état des routes et des chemins est un obstacle au développement de l'agriculture et du commerce, à la vie sociale.

CONCLUSION

En résumé, la commune de Bulat a une population de faible densité. Il y a, en moyenne, une agglomération d'une vingtaine d'habitants (5 feux, 5 fermes) par 40 hectares de superficie. Les sols les plus riches et les mieux exposés sont les plus peuplés.

La population est répartie en de nombreux villages situés, à peu près, au centre des terres exploitées et dispersés sur tout le territoire dont aucune zone n'est abandonnée.

Les travaux d'exploitation sont exécutés, dans chaque ferme, par le fermier lui-même et les membres de sa famille, en somme par un petit nombre de personnes. Mais, la pratique de l'entr'aide, très en usage, remédie, occasionnellement, à l'insuffisance de bras. Le personnel agricole salarié est des plus réduits ; il ne trouve d'emploi que dans les grosses fermes.

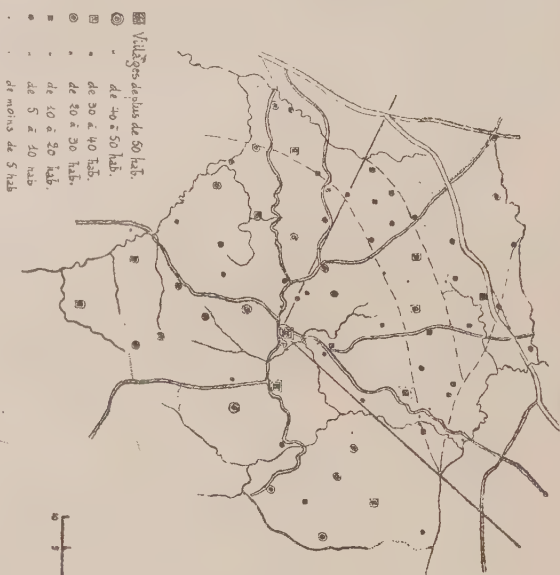
L'habitat humain et animal est ancien, inconfortable, médiocre : bêtes et gens y vivent à l'étroit, souvent dans de déplorables conditions d'hygiène. Il n'a reçu que peu de modifications. Tel qu'il est, le paysan s'en contente. Les agrandissements consistent surtout en constructions de dépendances fragiles (crèches et hangars) vite abattues, mais vite redressées : abris de branchages ou de terre, ces dépendances ne coûtent rien et n'entraînent ni expertises, ni différends au moment de la reddition du renable (1).

La viabilité ajoute sa médiocrité à celle de l'habitat. Elle crée, en outre, une situation paradoxale. Dans ce pays où les villages sont à peu de distance les uns des autres, où les voies de communications sont nombreuses, l'isolement est presque imposé. La circulation et les relations sont, sinon enrayées, du moins considérablement ralenties.

(1) Voir page 81.

VILLAGES

Importance en nombre d'habitants



Importance en nombre de feux

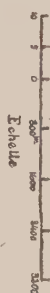
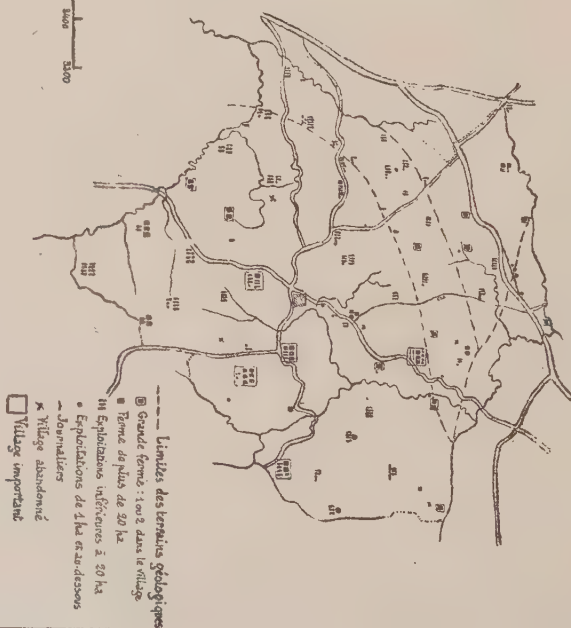
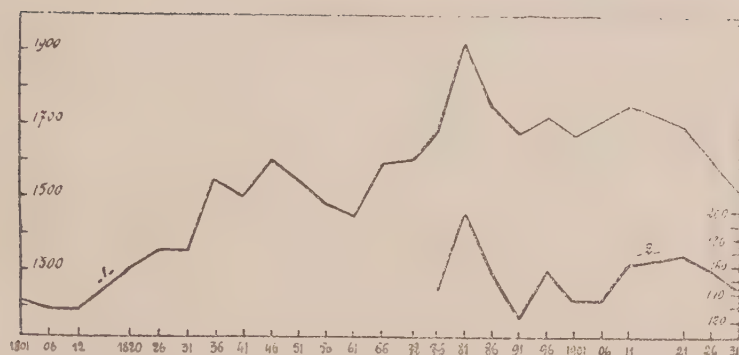


Fig. 16

Fig. 17

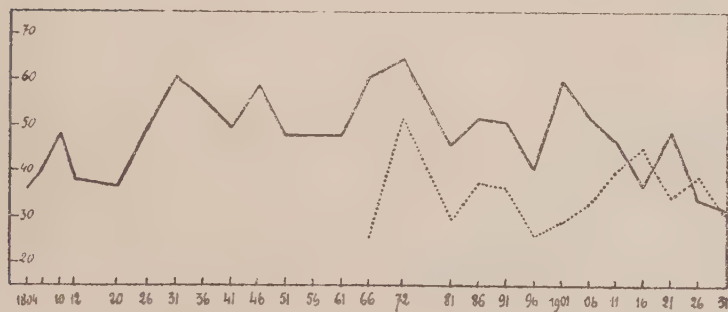
Remarque dans l'angle supérieur
la prédominance des petites exploitations
(moins de 10 hab. - 1/2 et 2 feux)

POPULATION



Courbe de la population de Bulat de 1801 à 1931
 1. la commune - 2. le bourg.

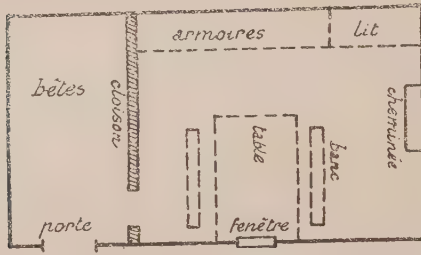
Fig. 18



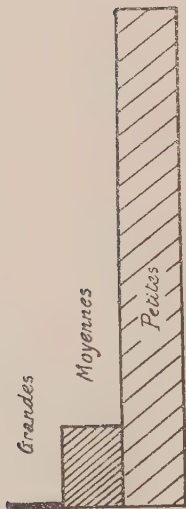
Vitalité : Courbe des naissances et des décès
 — naissances décès

Fig. 19

L'HABITAT — LA PROPRIÉTÉ

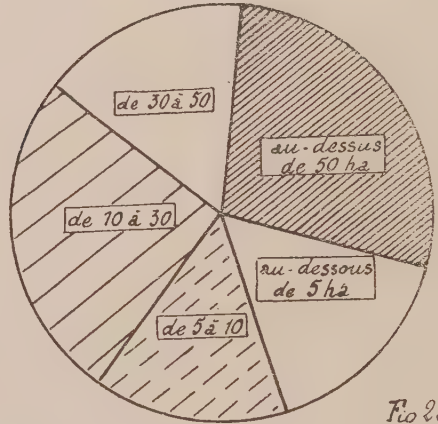


Disposition intérieure de la maison Fig 20



Proportion en nombre des propriétés

Fig 21



Proportion en surface des propriétés

Fig 22

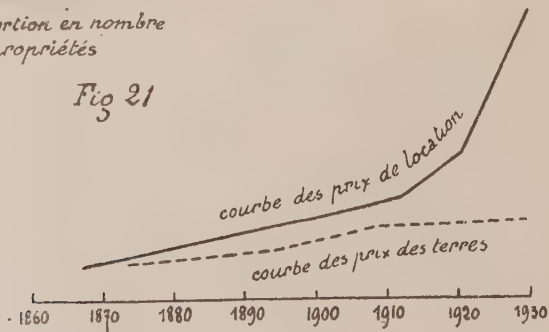


Fig 23

Prix de vente et de location des terres

CHAPITRE SECOND

L'ECONOMIE RURALE

1. — La propriété et l'exploitation.

1. LA PROPRIÉTÉ

a) Nombre et grandeur des propriétés

La superficie du sol imposable est estimée à 3.023 hectares. Compte non tenu de 16 hectares dont le détail de la matrice cadastrale ne fait pas mention, les 3.007 hectares réellement imposés sont partagés en 440 propriétés (1), ainsi réparties en nombre et en grandeur (Tableau 11, fig. 21) :

ETENDUE EN HECTES	GRANDES		MOYENNES			PETITES		
	718 h ^{es}	50 à 70	30 à 50	20 à 30	10 à 20	5 à 10	1 à 5	INFÉRIEURES A 1 h ^{re}
NOMBRE	1	2	13	12	35	63	167	147
TOTAL	3		60			377		
PROPORTION pour 100 Propriétés	0,2	0,4	3	2,8	8	14,5	38	33
TOTAL	0,6		13,8			85,5		

Tableau 11.

(1) Par propriété, nous entendons la totalité des biens-fonds, nus ou bâtis, pouvant appartenir à un même propriétaire — et non, comme on le comprend dans le pays, l'étendue d'une ferme. D'autre part, nous avons groupé plusieurs articles de la matrice cadastrale se rapportant

Parmi les 147 propriétés inférieures à 1 ha., 25 sont uniquement des propriétés bâties.

Si l'on tient compte de l'étendue de terrain occupé par l'ensemble des propriétés d'une même catégorie (Tableau 12 et fig. 22), on constate que la petite propriété l'emporte en nombre, mais qu'elle ne couvre qu'à peine le tiers du territoire, cependant que la moyenne propriété en couvre à peu près la moitié et la grande un peu plus du quart.

Bulat apparaît donc comme un pays de petite et de moyenne propriété, à l'exception d'un immense domaine de 718 ha. (1).

SUPERFICIE OCCUPÉE par les PROPRIÉTÉS DE MÊME CATÉGORIE

SUPERFICIE TOTALE en hectares	PROPRIÉTÉS				
	de 50 hec- tares et au-dessus	de 30 à 50 ha	de 10 à 30 ha	de 5 à 10 ha	inférieures à 5 hect.
Superficie occupée..	839	486	775	455	452
Proportion % (pour 100 ha occupés)...	28	16	26	15	15

Tableau 12.

Sur les 440 propriétaires, 130 résident dans la commune, exploitants et non-exploitants (et y compris la commune elle-même, propriétaire). Parmi les propriétaires possédant plus de 30 hectares, 6 résident, cultivateurs ou ex-cultivateurs ; les autres sont des nobles (4) ou des personnes exerçant des professions libérales et qui jouissent des revenus de leurs domaines.

La division de la propriété a pour une part son origine dans l'acquisition des biens des émigrés, mis en vente à partir de l'an II (5 biens de 1^{re} origine et 50 convenants ou métairies de 2^e origine).

à un même propriétaire. La tenue de la matrice est telle que nous n'avons pu écarter toutes les causes d'erreurs, mais les nombres ci-dessus indiqués se rapprochent, à très peu près, de la réalité.

(1) Voir à la fin de l'étude de « la propriété et l'exploitation » quelques données sur ce domaine.

b) Répartition des terres, prés, landes... entre les catégories de propriétés et d'après les indications cadastrales :

TABEAU DE LA RÉPARTITION GÉNÉRALE

(Superficie totale : 3.024 ha 01. 30)

PROPRIÉTÉS	prop. bâties et sols 9ha63.75	COURTILS 32ha39.75	PRÉS 387ha70.45	LABOURS 1990ha08.69	LANDES ET PÂTURES 539 ha 99.45	BOIS 58ha67.77	ÉTANGS 2ha82.90	TOTAUX PARTIELS
5 ha	2ha27.10	5ha37.92	52ha79.68	327ha92.55	62ha44.03	38ha17	20ha30	451ha39.75
10	1 43.16	5 66.35	51 44.14	313 51.89	81 69.09	1ha28.00		455 02.63
30	2 39.57	9 05 88	90 52.08	541 28.29	128 94.78	2 43.50		774 64.10
50	1 39.40	4 79.30	61 98.26	341 37.39	67 62.45	8 20.10	64 70	486 01.60
au-dessus	2 11.52	7 50.30	130ha96.29	465 98.57	199 29.10	46 38.00	1ha97.90	854 24.68
mémoire (chemin de fer, églises, cimetières...)								2 68.54

Tableau 13

PROPORTION POUR 100 HECTARES DE SOL POSSÉDÉ

	Bâties et sols	Courtills	Prés	Labours	Landes Pâtures	Bois	Etangs
Prop. % d'ensemble	0.32	1.09	12.82	65.80	17.85	1.95	0.10
0 à 5 ha	0.50	1.18	11.70	72.70	13.80	0.08	0.04
5 à 10	0.32	1.25	11.30	68.90	17.95	0.28	
10 à 30	0.32	1.17	11.69	69.85	16.65	0.32	
30 à 50	0.28	0.99	12.75	70.24	13.92	1.69	0.13
50 à 718	0.25	0.88	15.33	54.55	23.38	5.38	0.23

Tableau 14

La propriété inférieure à 5 ha. comporte une plus grande proportion de sols, de propriétés bâties et de courtills ; la proportion des prés et des labours est également très élevée (dans les propriétés inférieures à 1 ha., la proportion des sols (%) ressort à 1 ha. 49 et celle des prés à 27 ha. 15).

La grande propriété a plus du quart de ses terres en landes et pâtures, la moitié seulement en labours.

Les grandes et moyennes propriétés (Carte du morcellement et de la grande propriété, fig. 47 et fig. 24) d'une étendue supérieure à 30 ha. sont particulièrement nombreuses dans la région nord et nord-est. Il semble que la très grande propriété ait trouvé plus facilement à s'installer dans les régions les moins fertiles (granits et schistes), mais ce n'est pas une loi

absolue. On remarquera enfin la corrélation déjà signalée qui existe entre la grande propriété et la petite agglomération.

c) Prix de la propriété

Les grandes propriétés se présentent nettement constituées par un ou plusieurs groupements de terre, une ou plusieurs « fermes », juxtaposées ou éloignées les unes des autres : les possesseurs ont acquis le sol par exploitations tout entières, bâtiments compris ; exceptionnellement, ils ont constitué ou agrandi leur domaine par l'achat progressif de petites parcelles.

Le prix actuel du sol est difficile à établir. La propriété reste stable et on trouve fort peu souvent des occasions d'acheter. Les dernières ventes relevées, une ferme de 12 ha., des terres de 120 ares, 64 ares, 2 ha. 75 ont atteint respectivement les sommes de 60.000 francs, 4.000 francs, 1.800 francs et 1.000 francs de rente viagère correspondant à un capital estimé 10.000 francs.

D'après des indications d'experts, le prix moyen de l'hectare varie entre 2.000 et 3.000 francs (fig. 23).

TABLEAU COMPARATIF des PRIX MOYENS de l'ha, de 1867 à 1930.

	Prix moyen des terres dans la « zone des collines » (en francs)			A BULAT
	1867 (1)	1892 (2)	1908 (3)	1930-31
Prairies	1.200 à 2.000	1.100 à 2.700	2.000 à 3.000	2.000 à 4.000
Terres arables	600 à 1.200	900 à 2.300	1.500 à 3.000	2.000 à 3.000
Landes	150 à 250	?	?	300 à 500
Taillis	300 à 1.200	?	?	?

Tableau 15

La hausse d'après-guerre n'est pas en rapport avec la dépréciation du franc. Le fait est, du reste, général en France, comme l'a indiqué M. Pierre Caziot (4). Mais, à en croire les

(1) Enquête agricole de 1867 (Ministère de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics), Paris, Imprimerie Nationale.

(2) Enquête agricole de 1892 (Id.).

(3) La petite propriété rurale en France. Enquêtes monographiques (1908-1909) (Ministère de l'Agriculture), Paris, Imp. Nationale, 1909.

(4) La valeur de la terre en France (*Revue d'Economie rurale*, I, 1929, sept.-oct., p. 241-147) ; même titre (*Le Temps*, 8 juin 1932, p. 5).

absolue. On remarquera enfin la corrélation déjà signalée qui existe entre la grande propriété et la petite agglomération.

c) Prix de la propriété

Les grandes propriétés se présentent nettement constituées par un ou plusieurs groupements de terre, une ou plusieurs « fermes », juxtaposées ou éloignées les unes des autres : les possesseurs ont acquis le sol par exploitations tout entières, bâtiments compris ; exceptionnellement, ils ont constitué ou agrandi leur domaine par l'achat progressif de petites parcelles.

Le prix actuel du sol est difficile à établir. La propriété reste stable et on trouve fort peu souvent des occasions d'acheter. Les dernières ventes relevées, une ferme de 12 ha., des terres de 120 ares, 64 ares, 2 ha. 75 ont atteint respectivement les sommes de 60.000 francs, 4.000 francs, 1.800 francs et 1.000 francs de rente viagère correspondant à un capital estimé 10.000 francs.

D'après des indications d'experts, le prix moyen de l'hectare varie entre 2.000 et 3.000 francs (fig. 23).

TABLEAU COMPARATIF des PRIX MOYENS de l'ha, de 1867 à 1930.

	Prix moyen des terres dans la « zone des collines » (en francs)			A BULAT
	1867 (1)	1892 (2)	1908 (3)	1930-31
Prairies	1.200 à 2.000	1.400 à 2.700	2.000 à 3.000	2.000 à 4.000
Terres arables	600 à 1.200	900 à 2.300	1.500 à 3.000	2.000 à 3.000
Landes	150 à 250	?	?	300 à 500
Taillis	300 à 1.200	?	?	?

Tableau 15

La hausse d'après-guerre n'est pas en rapport avec la dépréciation du franc. Le fait est, du reste, général en France, comme l'a indiqué M. Pierre Caziot (4). Mais, à en croire les

(1) Enquête agricole de 1867 (Ministère de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics), Paris, Imprimerie Nationale.

(2) Enquête agricole de 1892 (Id.).

(3) La petite propriété rurale en France. Enquêtes monographiques (1908-1909) (Ministère de l'Agriculture), Paris, Imp. Nationale, 1909.

(4) La valeur de la terre en France (*Revue d'Economie rurale*, I, 1929, sept.-oct., p. 241-147) ; même titre (*Le Temps*, 8 juin 1932, p. 5).

MORCELLEMENT





indications de cet auteur, spécialement compétent, sur l'ensemble de la France et sur la Bretagne en particulier, la hausse a été beaucoup moins marquée à Bulat-Pestivien que dans le reste de la France (la valeur des biens ruraux serait en moyenne trois fois plus forte qu'avant la guerre, deux fois pour les régions les plus dépréciées), beaucoup moins marquée surtout qu'en Bretagne (où il faudrait multiplier par plus de 4 la valeur d'avant-guerre). M. Caziot écrit, il est vrai : « On va au delà du coefficient 4 dans les régions très peuplées comme la Bretagne » et Bulat-Pestivien n'est pas dans la partie « très peuplée » de la Bretagne. (*Le Temps*, art. cité.)

2. LE MORCELLEMENT PARCELLAIRE

a) *Le morcellement*

6.514 numéros de parcelles figurent au cadastre. En tenant compte des parcelles partagées (numéros *bis*) et subdivisées en 1, 2, 3 parties (numéros *parties*) et c'est en particulier le cas des sols, courtils et prés, le nombre des pièces de terre s'élève à 6.800 environ, ainsi distribuées :

TABLEAU INDIQUANT LE NOMBRE DE PARCELLES POUR CHAQUE CATÉGORIE DE TERRAINS ET LA MOYENNE DE LA SUPERFICIE DE CHAQUE PARCELLE

	PROPRIÉTÉS BATIES & SOLS (1)	COURTILS JARDINS AIRES (1)	LANDES TERRES (1) PRÉS	PRÉS SEULS
Surface totale	9 h ^a 76 ^a 55 ca	32 h ^a 89 ^a 75 ca	2948 h ^a 81 ^a 03 ^{ca} (2)	3 h ^a 87 ^a 70 ca
Nombre de parcelles	643 (dont 51 n ^{os} parties)	725 (dont 30 n ^{os} parties)	5.164 (non compris les n ^{os} parties)	1.308 (y com- pris les n ^{os} parties)
Moyenne de la superficie de chaque parcelle	1 are 52	4 ares 54	0 h ^a 57 ^a	0 h ^a 29 ^a

Tableau 16.

(1) Le sol est l'aire sur laquelle est bâtie la maison et ce qui en reste servant de cour proprement dite ; l'aire est la parcelle attenante à la maison destinée à recevoir la paille, les récoltes et où l'on bat ; les terres sont les labours et les jachères.

(2) Déduction faite des bois, étangs (31 ha. 50 a. 67 ca.) et de 1 ha. 03 a. 30 ca. porté « pour mémoire » au cadastre.

5.779 parcelles ont une superficie inférieure à 1 ha. ;

630	—	—	—	comprise entre 1 et 2 ha.;
82	—	—	—	comprise entre 2 et 3 ha.;
13	—	—	—	comprise entre 3 et 4 ha.;
10	—	—	—	supérieure à 4 ha.; la plus

grande mesure 9 ha. 68 (un bois de la propriété De Keroüartz).

Très nombreuses sont les parcelles ayant une superficie approximative de 24 ares, 48 ares et 96 ares, c'est-à-dire de 1/2 journal, 1 journal et 2 journaux. Mais, dans l'ensemble, le sol est partagé en « cases » de moyenne superficie, d'un demi-hectare environ, d'un « devez-arat » (1).

Communément, on désigne la parcelle par son nom, car chaque parcelle a son nom propre (exemples : Parc Gourden; Prat bihan) ; on ajoute parfois le nom de l'exploitant. Dans les actes légaux, plus rarement dans les baux, la désignation et la délimitation sont indiquées par le numéro cadastral de la parcelle, par son nom, par sa contenance, par l'indication complète de ses tenants et aboutissants (ex. : donnant du midi sur propriété X..., du levant sur propriété Z..., du couchant sur le chemin conduisant de A... à B...), par l'indication de la nature de la terre (terre chaude, froide, médiocre..., pré, bois...), enfin par des renseignements sur la possession des talus (ex. : ayant (ou compris) ses fossés au couchant et au nord et la moitié du fossé du midi, ou, quand tous les fossés font partie de la parcelle : ayant ses fossés au cerne).

(1) Le « devez-arat », littéralement ce que la charrue peut retourner en un jour de travail (Cf. le journal, la journée de terre) est l'unité des mesures de superficie. Il mesure 48 ares 62392. Autrefois, il se subdivisait en 20 sillons (un sillon=2 ares 4312), 80 cordes ou carrés de 4 toises de côté (0 are 607799) et 120 raies (0 are 4056). On compte encore, à Bulat, par devez-arat et par cordes pour les mesures agraires; par toises (6 pieds), pieds (0 m. 324) et pouces (0 m.027) pour les longueurs ; par cordes pour les mesures de volume de bois (la grande corde a 5 pieds de haut, 8 de large et 2 d'épaisseur, soit 2 stères 719 ; la petite corde a 5 pieds sur 7 et sur 2, soit 2 st. 386 ; la 3^e corde a 5 sur 5 sur 2, soit 1 st. 700). — Pour les anciennes mesures : Marée, Campion, Blanchard : « *Anciennes mesures des Côtes-du-Nord comparées aux mesures métriques et rapport des prix* », Saint-Brieuc, Guyon aîné, 1840. Imprimé par ordre de l'Administration (aux Archives départementales des Côtes-du-Nord). Cf. : Gaston Roupnel, *Histoire de la campagne française*, Paris, 1932, p. 171 à 184.

b) *Régions de plus grand et de plus petit morcellement*

(voir, pour l'ensemble, la fig. 47 et pour l'exemple particulier de Coz-Caraës, la fig. 25) :

Les régions les plus morcelées se situent : à l'entour des fortes agglomérations où les aires, les courtils, les petits prés sont nombreux (exemple : à Bulat, à Coz-Caraës, à Kermarc'h, à Kerbidiry, à Kerautrevezan, à Goascaër, à Parc Simon), le long des ruisseaux et des talwegs. Les régions les moins morcelées correspondent à celles de grande propriété et de hauteurs où les landes des sommets et des pentes (à Goarem baler, à Kerbouchasse, à Crec'h Alliou, à Laudenbars...) ont de fortes étendues.

Les parcelles affectent grossièrement la forme de quadrilatères se rapprochant du carré ou du rectangle peu allongé. Observons d'ailleurs qu'on passe progressivement de la forme allongée normale aux alentours des villages (comparer la forme des parcelles dans la plaine d'Alsace) à la forme carrée des pays à talus.

c) *Les clôtures*

Les parcelles de terre sont closes de talus, dits « fossés ». Les subdivisions d'une même parcelle ont parfois — rarement — des clôtures en fil de fer. Les limites entre les prés sont marquées par d'étroites zones de broussailles, d'arbustes, avec ou sans solutions de continuité, ou par des monticules de terre séparés et également broussailleux, ou par des rigoles.

Les *talus*, modérément boisés en général (hêtres; chênes émondés; arbustes), nus ou couverts d'ajoncs à brûler sur les hauteurs, ont des dimensions variables. Près des chemins, ils atteignent jusqu'à 5 mètres d'épaisseur (maxima) et 4 à 5 mètres de hauteur (prise du chemin). Sur les sommets, leurs dimensions sont plus réduites (0 m. 60 à 1 mètre de hauteur sur 0 m. 75 de largeur). Les talus les plus récemment élevés sont bas et étroits.

Des fossés, au sens français du mot, dits « douves », les bordent de chaque côté, entretenus dans les champs les plus humides, envahis ailleurs d'herbes et de fougères, comblés quelquefois.

Le talus indique grossièrement la limite de la parcelle. La mitoyenneté est fait commun : mitoyenneté longitudinale ou même mitoyenneté transversale. Pourtant, le talus peut appartenir en entier au propriétaire d'un des champs contigus ; la limite du champ est alors fixée légalement à 10 centimètres au-delà du talus, pratiquement à 50 centimètres. Il arrive que le talus élevé au sud fait partie du champ : combinaison telle que le propriétaire supporte l'ombrage de ses arbres. Le plan cadastral n'indique ni à qui appartient le talus, ni comment est comprise la mitoyenneté. Il faut s'en rapporter aux actes de vente et aux baux.

A côté des ouvertures principales pratiquées pour le passage des charrettes, voitures, etc... (*hent karr* ou *toull karr* : chemin ou trou de la charrette), il existe aussi, dans les talus, des passages plus étroits (les brèches ou frégates) permanents ou temporaires. On escalade les « fossés », de préférence près des angles où des marches creusées dans le sol sont aménagées.

Les barrières, de la perche torte à l'échalier (*kloued-drif, gleût*) en passant par les claies de branchages (*pelc-hen*), les fagots d'ajoncs, les amas de ronces formant barricades, existent partout. Elles reposent par leurs extrémités sur la partie supérieure du talus même (cas le plus fréquent), calées de quelques gros cailloux, ou bien on a dressé deux bornes de pierres creusées d'encoches qui reçoivent les barres transversales de l'échalier. Les barrières sont mal entretenues. Il faut en rendre responsable le laisser-aller du fermier non propriétaire, négligent pour tout ce qui n'est pas de rapport immédiat.

Note sur les talus :

On a beaucoup discuté sur l'origine et l'utilité des talus en Bretagne. Certains y ont vu une clôture spécialement élevée pour le pacage des bestiaux ou la pâture sans surveillance ; d'autres, une protection indispensable contre le vent ; d'autres encore, un lieu de plantation d'arbres, d'arbustes, d'ajoncs où le paysan s'approvisionne. Il semble bien que l'on parte de l'utilité actuelle des talus pour en inférer qu'il sont été construits pour tel de ces services particuliers, prévu dès l'origine.

Or, le pacage ne se fait que dans des parcelles entièrement en pâture ; dans les parcelles cultivées, tant que les récoltes ne sont pas enlevées, la zone herbeuse qui, sur une largeur d'environ deux mètres, borde intérieurement les talus, peut seule servir de lieu de pâture : encore faut-il surveiller les bêtes ou les tenir à l'attache (à la main ou au piquet). La protection contre le vent est en partie illusoire ; au bord de la mer,

là où le vent est le plus violent, les talus s'abaissent, se dénudent et même disparaissent. Si les arbres de certains talus fournissent les émondes, combien y a-t-il de talus découverts ou simplement envahis de mauvaises broussailles? Aux services ci-dessus indiqués, il est possible d'en ajouter d'autres qu'on pourrait tout aussi bien considérer comme des fins : *marque d'appropriation du sol qu'on a tendance à clore dès l'occupation* ; lieu accessoire de circulation pour piétons dans les contrées humides ; besoin provoqué par l'amour de la solitude, le caractère renfermé du paysan, etc...

Autant qu'il nous a été possible de nous faire une opinion et sans avoir la prétention de résoudre le problème de l'origine des talus en Bretagne, nous croyons toutefois qu'il vaut mieux chercher l'explication dans les grandes régions de landes, comme celles de Grandchamp dans le Morbihan où, pour la première fois, et à mesure du défrichement, on construit ces sortes de clôtures. Les défricheurs enlèvent de la partie superficielle du champ destiné à la culture des monceaux de roches et de pierrailles ; au lieu d'en faire des tas plus ou moins volumineux comparables aux « meurgers » du Berri et des pays de vignes en coteaux calcaires, ils s'en servent pour élever les talus en bordure, comparables à certains « murets » de pierres sèches, aux épaulements artificiels des sols caillouteux à pente assez forte. Est-ce là l'origine ? Ou construit-on aujourd'hui des talus parce qu'il en existe partout en Bretagne ? Il se peut que le talus ait servi d'abord à se débarrasser des roches, qu'il se soit ensuite révélé utile ou plutôt, puisqu'il existait, qu'on l'ait utilisé pour tous les services qu'il pouvait rendre ; qu'enfin, par imitation, on en ait étendu l'usage à la Bretagne presque tout entière.

(Cf. : Gaston Roupnel, *Histoire de la campagne française*, op. cit. p. 319 à 325 ; A. Demangeon, *La géographie de l'habitat rural*, Ann. de Géogr., XXXVI, 1927, p. 13 ; R. Musset, *Le Bas-Maine*, Paris, 1917, p. 244, 392.)

d) Toponymie

Les noms propres des parcelles (1) sont en langue bretonne et indiquent, en premier terme, sans que cela constitue une règle impérieuse, la nature du champ. Les labours sont appelés *Park* (champ labourable), *Douar* (terre) et *Havrek* (guéret) ; les prés, *Prat* (prés), *Pradik*, *Pradiquen*, *Pradigou* (petit-petits prés), *Prajou* (prés) ; les bois, *Coat* (futaie ou taillis), *Broust*, *Brownis*, *Fruscoat* (hallier, buisson, bosquet) ; *Roudou*, *Roudouvern*, *Lodenpoul* signifient pâtures humides ; *Lan*, *Lannek*, *Lannick*, la lande, la petite lande. Le courtil s'appelle *Liors* ; l'aire, *Leur* ; la cour, le sol de la ferme, *Pors*. On utilise en outre, pour toutes natures de terres, les mots : *Meez* (*champ* — cf.

(1) Les exemples ont été pris sur la matrice cadastrale ; les noms ont subi toutes sortes d'altérations au point qu'il est souvent impossible de retrouver la signification exacte.

magos, vieux gaulois) ; *Klôz* (enclos), *Tam* (moreceau), *Loguel*, *Loden* (parcelle). Ce terme spécial est suivi d'une expression déterminative — employée seule parfois — qui marque :

1° *La forme, la grandeur* : *Prat moan* (pré mince) ; *Lan bihan* (petite lande) ; *Liors bras* (grand courtil) ; *Prat ledan* (pré large) ;

2° *L'aspect* : *Roz zon* (colline raide) ; *Losten* (queue) ;

3° *La situation* :

— par rapport au relief : *Menez hir* (montagne longue) ; *Crec'h traou* (la colline du bas) ; *Menehiou* (des coteaux — cf. : *Minihy*) ; *Tâl* (fond) ;

— par rapport à l'exposition : *Goas Néol* (le champ du soleil) ;

— par rapport au village ou aux autres parcelles : pré qui est au milieu (*Prat creis*) ; champ de derrière, de devant, près d'ici, en haut, en bas ;

— par rapport aux bois, étangs, cours d'eau, fontaines, etc. : *Pempoul* (déformation de *Penpoul*, qui est au bout de la mare — cf. : *Paimpol*) ;

4° *L'ancienneté de culture* : *Hencoz* (deux mots de même sens, *hen* et *coz* qui signifient vieux) ; *Névez* (neuf, récent) ; *Gwerck* (vierge) ;

5° *Un caractère physique du sol* (nature de la roche, humidité, perméabilité, couleur, fertilité, etc.) ; *Park sech* (sec) ; *Park treût* (maigre) ; *Douar rû* (terre rouge) ; *Crec'h houarn* (colline du fer) ; *Park diez* (difficile) ; *Prat touac'h* (tourbeux) ; *Gourden* (constamment mouillé) ; *Coatgourden*, *Liors gwer* (vert) ;

6° *La végétation naturelle*, la culture à un moment donné : *Brugou* (bruyère) ; *Goas inen* (du lin) ; *irvin* (du navet) ; *spenn* (de l'aubépine) ; *Crec'h Honeck* (colline du frêne) ; *Kanabek* (chenevière) ; *Douar navalen* (terre du pommier) ;

7° *Un nom de personne*, non du possesseur, de l'exploitant ou surnom : *Goaresmestre* (le champ du maître) ; *Liors Maharite* (le courtil de Marguerite) ; *Liors criminal* ; *Liors forçat*.

8° *La destination* : *Leur plous* (aire de la paille) ; *foenn* (du

foin ; *kôlô* (de la paille) ; *Liors forn* (du four) ; *kraou* (de la crèche) ; *laouérik* (de l'auget) ;

9° Une affectation religieuse : *Park zant* (saint) ; *Roz itrôn varia* (colline de la Vierge Marie) ; *Prat dour diaoul* (pré de l'eau du diable) ;

10° Une particularité comme :

— la fréquentation par certains animaux : *Poul bran* (la mare du corbeau) ; *Park ar gad* (du lièvre) ; *Park buzuguén* (du ver de terre) ;

— le partage ;

— une particularité grossière et amusante.

Il est à remarquer que des parcelles nommées *Lan* et même *Prat* sont aujourd'hui des labours ou des bois. Il serait possible d'établir les progrès du défrichement si les données étaient moins fragmentaires.

Quelques désignations rappellent des cultures disparues : du lin, du chanvre. Mais il est fort probable que quelques-unes de ces cultures, inaccoutumées, ont servi à nommer par suite de leur caractère singulier.

La toponymie ne permet pas de discerner s'il y a eu exploitation ou travail du fer ou si le terme *houarn*, assez fréquemment employé, n'indique que la présence de traces ferrugineuses.

3. L'EXPLOITATION

a) Nombre et nature des exploitations

Il y a, en Bulat, 251 exploitations (sur 350 feux) dont une majorité de petites (tableaux ci-dessous), près des 3/5 d'une superficie inférieure à 10 hectares, près des 9/10^e inférieures à 20 hectares.

NOMBRE DES EXPLOITATIONS COMPTE TENU DE LEUR IMPORTANCE EN ÉTENDUE

ÉTENDUE	de 0 h. 50 à 1 h. inclus	de 1 h. à 3 h. inclus	3 à 5	5 à 10	10 à 20	20 à 30	30 à 40	40 à 55
NOMBRE	20	28	29	67	69	24	8	6

Tableau 17.

PROPORTION POUR 100 EXPLOITATIONS

	DANS LES COTES-DU-NORD 1892	A BULAT (STATISTIQUE COMMUNALE) 1929	A BULAT 1931 (Avril)
		(données douteuses)	
0 à 5 h	63	30	30
5 à 10	20	13	27
10 à 20	11	26	28
20 à 30	4	20	10
40 à 50	2	11	5

Tableau 18.

115 propriétaires sont cultivateurs, mais 51 seulement exploitent exclusivement leurs terres (en partie ou en totalité). 200 cultivateurs (propriétaires ou non) afferment des terres.

TABLEAU DE LA NATURE DES EXPLOITATIONS A BULAT

PROPRIÉTAIRES cultivant exclusivement leurs terres	toute leur propriété	25	51
	partie de leur propriété (louant à d'autres)	15	
	et journaliers agricoles	1	
	et artisans agricoles	10	
Cultivateurs - propriétaires travaillant comme fermiers et journaliers	cultivant partie ou totalité de leur propriété et affermant des terres	43	64
	louant toute leur propriété et affermant des terres	17	
	fermiers et journaliers	1	
	fermiers et artisans	3	
CULTIVATEURS fermiers non propriétaires	fermiers louant de un ou plusieurs propriétaires	115	136
	et journaliers	7	
	et artisans	14	
<i>Pour mémoire :</i>			
Propriétaires non exploitants		10	99
Propriétaires non exploitants et artisans		4	
Journaliers agricoles		26	
Artisans agricoles		30	
Ni propriétaires, ni fermiers, ni journal., ni artisans		29	
			350

Tabelau 19.

PROPORTION POUR 100 EXPLOITATIONS

	(Côtes-du-Nord) 1892	Bulat 1929	Bulat 1931
Propriétaires cultivant exclusivement leurs terres	28	14	16
Cultivateurs - propriétaires travaillant comme fermiers et journaliers.....	19	86	30
Cultivateurs - fermiers non proprié- taires	53		54

Tableau 20.

Le fermage (total et partiel) est le mode d'exploitation qui domine : près des 9/10^e des exploitants sont fermiers ; plus de la moitié des fermiers ne sont pas propriétaires.

Les grands propriétaires n'exploitent pas ; ils n'ont pas d'intendants ou régisseurs qui dirigent l'exploitation ou exploitent à leur place ; ils louent leurs domaines partagés en « fermes » de moyenne étendue. La grande propriété de 718 hectares est, par exemple, ainsi divisée : 4 fermes de 40 à 55 ha. ; 5 de 30 à 40 ; 4 de 20 à 30 ; 8 de 10 à 20 ; 7 ou 8 au-dessous de 10 ha. (tableau 23). Les bois, les étangs et certaines landes ne sont pas cédés à bail.

Les moyens et petits propriétaires cultivateurs travaillent leurs terres ; ils louent parfois leur domaine pour en affermer un plus grand.

Les fermes, quand elles ne sont pas d'un seul tenant, ont leurs champs groupés autour du même village, peu éloignés les uns des autres (exemples : à Carlouët et à Crec'h am blaie — fig. 26). Les prés peuvent être à l'écart.

Les exploitations sont constituées :

d'une seule « ferme » (immeubles fonciers et bâtis) ;

d'une demi-grande ferme ;

de 2 ou plusieurs petites fermes (groupements plus fréquents depuis la diminution d'habitants) ;

de la réunion de parcelles provenant de plusieurs petites propriétés.

Le sous-affermage est des plus rares (un seul cas connu ou vertement).

b) *La jouissance du sol*

Actes publics ou sous-seings privés, les baux sont à durée fixe de 9 ans (exceptionnellement 7 ou 8 ans) ou à périodes de 3-6-9 ans. Depuis quelques années, les actes sous-seings privés se font plus nombreux et le nombre des baux à périodes l'emporte sur le nombre des baux à durée fixe.

La jouissance part de la Saint-Michel (29 septembre). Le paiement du fermage s'effectue en argent et en un seul terme, chaque année, après jouissance. Payer les impôts fonciers, entretenir les chemins et les barrières, nourrir les ouvriers chargés des réparations aux bâtiments et charroyer les matériaux nécessaires, faire les réparations locatives, remplir les conditions imposées par le renable sont les principales charges prescrites et inscrites dans le bail (1).

La moyenne du prix de location (terres et bâtiments) ressort à 250 francs l'hectare de ferme (prix le plus faible : 84 fr. ; le plus fort : 800 fr.). Selon les régions, la moyenne varie de 200 francs (région granitique du sud) à 450 francs (région à l'ouest du bourg et zone micacchisteuse). Toutes proportions gardées, les petites fermes se payent 2 à 4 fois plus cher que les grandes, à qualité égale. Une exploitation de 25 hectares se loue environ 4.500-5.000 francs ; une de 10 ha. 2.500-3.600 francs (tableau 21 et fig. 23) (1).

PRIX DE LOCATION MOYEN DE L'HECTARE

	COTES-DU-NORD 1867 (A)	COTES-DU-NORD 1912 (B)	BULAT 1920 (C)	BULAT 1930 (C)
Prairies	30 à 70	125 à 150		prix moyen général 250 à 300 300 à 400
Labours	20 à 30	75 à 100	120 à 150	300
Landes	6 à 12			40 à 100

Tableau 21.

(A) Enquête agricole (citée).

(B) Enquête sur les salaires agricoles. Ministère de l'Agriculture, 1912.

(C) Renseignements fournis par la Recette de l'Enregistrement de Callac.

(1) Voir exemples de baux, page suivante.

(2) J. Choleau, dans l'« Expansion bretonne », op. cit., formule la loi : « Le taux du fermage de la terre est en raison inverse de l'importance de la culture », page 33 — évidemment fausse dans sa rigueur mathématique.

Exemple du bail du 1^{er} lot de Bodilliau en 1789

(Vente des biens nationaux. Procès-verbaux)

Conditions : 1.000 livres, plus :

1° Entretenir tous logements et les rendre en état ; faire tous les ans deux curages de fossés dans les endroits les plus nécessaires ;

2° Conserver tous les bois, tant rabines et haute futaie que bois taillis, sans pouvoir mettre aucuns bestiaux pâturer dans les bois taillis dits le bois de Coz-Caraës et de Kerlu ;

3° Laisser à leur sortie : 7 journaux de terre sous (glèbe) de seigle ; toutes les pailles de seigle, avoine et bled noir qui auront provenu de la récolte lors dernière, quand même (Kerlu) aurait une plus forte trempe que celle spécifiée ; le nombre de 140 charretées de fumier ramassé dans la cour ;

4° Faire sécher et loger en grenier tous les foins que produiront Prat an (illisible), Prat (illisible) et Prat bouillen ;

5° Le foin du grand pré sera fauché, séché et charroïé par les vassaux ;

6° Laisseront les fermiers sur les lieux à leur sortie tous les ajoncs, genêts, landes, bruyères, litières, (illisible) de chauffage sans pouvoir en disposer ni transporter... Le nombre de charretées de fumier leur sera payé à 15 sols par charretée jusqu'à la concurrence de 24 excédents ;

7° Les fermiers auront leur bois de chauffage tous les ans qu'ils pourront prendre, émonder, et couper desur les fossés sans pouvoir toucher aux bois de rabines et de taillis ny abattre aucun arbre par pied ;

8° Ne pourront faire pâturer les bestiaux ni chevaux dans les ditz taillis dont le propriétaire a fait réserver... la libre et entière disposition ;

9° Ne pourront les fermiers transporter la dernière année le fumier des brebis seulement et entretiendront les claies et râtaux des brèches charretières en bon état.

Exemple du bail de la métairie de Bodellio en 1931

Conditions pécuniaires, plus :

1° Exploiter la ferme et entretenir les logements, couvertures, clôtures selon les prescriptions d'un bon père de famille ; s'assurer à la Compagnie d'assurances spécifiée par le propriétaire ; réparer les fossés et fournir 12 journées de travail pour leur entretien ; entretenir le chemin de la ferme à la route de Bulat ;

2° Prendre une seule coupe des bois courants et émondables par neuvièmes ; conserver les jeunes arbres des talus ou en enlever ; ne pas couper des bois de futaie sous peine de résiliation de bail ;

3° Laisser à la sortie : 2 ha. 50 de terre chaude sous trempe et manœuvre de chacune des espèces de blé, seigle, avoine et blé noir avec les pailles qui en seront parvenues (en parfait état et ameulonnées séparément) ; tous les foins de la dernière récolte ; 110 m³ de fumier en tas

« bien mûr et rassis » ; laisser au renable 140 charretées de fumier et 10 ha. de terre sous ajonc de 3 ans ; rendre le renable directement au successeur ;

4° Mettre 10 charretées de sable de mer ou de chaux par an — ou une quantité correspondante d'engrais (en principe sous le contrôle du propriétaire) ;

5° Défricher toutes terres susceptibles de l'être (exceptionnellement le défrichement est imposé) ;

6° Devoir 6 journées de charrois par an sur réquisition du propriétaire et sans indemnité ; faire les charrois nécessaires en cas de travaux, de réparations, de construction entrepris par le propriétaire ;

7° Livrer quelques fournitures en nature (de peu d'importance) ;

8° Prendre de la tourbe dans les endroits indiqués seulement et à condition de combler les trous creusés de terre et de semer le sol rétabli de graines de foin ;

9° En cas de gros travaux (constructions, réparations, plantations...) nourrir et loger les ouvriers moyennant indemnité ; le fermier devra une indemnité au propriétaire (6 % du prix dépensé pour certains travaux) en cas d'améliorations aux bâtiments, aux prairies ; le propriétaire se réserve le droit de reprendre une partie de son terrain pour construire ou planter, moyennant une réduction proportionnelle du prix de location ;

10° Droit de chasse exclusif du propriétaire ;

11° Réserves : 2 chambres, la Montagne (bois de futaie), les bois plantés d'arbres verts, les bosquets et avenues ; la pâture d'une vache par durée de bail ; quelques terres en cas de besoin (pour plantation) ;

12° Prestations et taxe vicinale à la charge du fermier (pas l'impôt foncier) ; défense de sous-louer ou diviser sans autorisation ;

13° Bail résiliable tous les trois ans.

Les prix de location des terres représentent le revenu du capital — prix moyen de la propriété aux taux successifs de 3,35 % (1867) (1), 6,80 % (1908-1912), 12 % (1930). La hausse des fermages s'affirme particulièrement forte depuis 1920 ; jusqu'à cette date, les prix étaient à peu près ceux de 1912. La période actuelle, d'indécision et d'irrégularité, marque un écart choquant entre les prix de location et les prix de vente d'une part, entre les prix de location des différentes fermes, à qualité et à quantité égales, d'autre part.

(1) L'enquête agricole de 1867 note que les ventes se font :
au denier 20 (5 %) pour les grandes et moyennes fermes, bâtiments compris ;
au denier 25 (4 %) pour les terres achetées séparément ;
au denier 51 (1,96 %) pour les landes.

c) *Le renable*

Dans la plupart des baux, il est stipulé qu'il y a un renable. Au changement de fermier, un ou plusieurs experts (un expert commun aux deux parties — ou un expert pour chaque partie — ou, en cas de désaccord, trois experts dont un nommé par le tribunal) établissent un « procès-verbal » de renable, sorte d'état comparatif des lieux. On dit que le fermier sortant « rend son renable ». Les experts déterminent : l'état qualitatif des terres « rendues », c'est-à-dire en estiment la « *trempe* » ou valeur en principes fertilisants; l'état qualitatif et quantitatif des ensouchements et des récoltes laissés sur les lieux ; les réparations effectuées aux bâtiments, « fossés » et barrières et les constructions faites. Ils estiment (1) la plus-value (ou la moins-value) acquise par la ferme et fixent l'indemnité que doit recevoir (ou verser) le fermier sortant.

Pour l'appréciation de la valeur des terres, les experts tiennent compte :

1° De la fumure (indemnités (2) maxima dues par le preneur : 0 fr. 80 pour les terres phosphatées ; 2 francs pour les terres fumées (3) ;

2° De la nature de la dernière récolte ; indemnités ;
après froment ou seigle : 1 fr. 50 ;
après trèfle, choux, pommes de terre : 1 fr. à 1 fr. 50 ;
après avoine ou orge : néant ;

3° De la récolte en place :
terres sous choux : 8 fr. (choux de printemps) à
12 fr. (choux de juin) ;
terres sous betteraves : 25 fr. ;

(1) Les prix de base qui servent aux estimations sont fixes « au maximum » par le Comité des experts de l'arrondissement de Guingamp. Le travail des experts consiste particulièrement à faire « les réductions nécessitées par l'insuffisance de fumure, le mauvais état des terres » et autres causes. (D'après un carton des « Bases du renable pour 1930 » publié par les experts de l'arrondissement de Guingamp.)

(2) Toutes les indemnités indiquées sont les indemnités maxima. Pour la comparaison, des coefficients sont prévus en cas d'estimations en argent faites à des époques antérieures à 1920 (coefficient 5), à 1870 (coefficient 6), à 1850 (coefficient 8), à 1820 (coefficient 10).

(3) Les indemnités indiquées sont entendues pour 1 are.

terres sous rutabagas, carottes ou navets : 6 francs (navets) à 20 fr. (rutabagas, carottes) ;
terres sous trèfle violet : 0 fr. 60 à 10 fr. (selon le nombre des récoltes déjà faites et sous condition que la superficie de ces terres ne dépasse pas $1/10^e$ de la superficie totale de la ferme) ;
terres sous ajoncs : 10 fr. (ajoncs d'un an) à 20 fr. (de 2 ans) ;
prairies sous regain : 3 fr. ;

4° De la jachère : indemnité de 0 fr. 25 par année après 3 ans.

Si des défrichements ont été opérés, les indemnités versées varient de 6 à 12 fr. (au cas où les terres incultes auraient été transformées en prairies) ; si des pommiers ont été plantés, le fermier reçoit 25 francs, au maximum, par plant. En outre, le fermier sortant doit une certaine quantité d'ensouchements en racines, ajoncs, etc... fixée par le renable antérieur, de fourrages (tous les foins de la dernière récolte sauf un quart : c'est l'usage dit Aulanier), de paille, de balle, d'engrais, de terreau, de litière — ou les indemnités en tenant lieu. Les récoltes non dues doivent être enlevées dans un délai de deux mois ; les choux sont obligatoirement coupés (mesure spéciale au canton de Callac), non arrachés, afin de laisser toute la « trempe » à la terre.

Au cas où le fermier ne rend pas les terres au moins dans l'état où il les a prises, il lui faut verser un dédommagement.

En général, les indemnités dues par le fermier preneur sont supérieures à celles dues par le fermier sortant. Un bon cultivateur « reçoit toujours un renable » — et c'est un principe admis. Les sommes qu'il acquiert sont rarement fortes et varient, en moyenne, entre 200 francs et 1.000 francs (1). Seules les fermes tenues par le même exploitant depuis très longtemps (ou par la même famille dont les membres se succè-

(1) Dans certains baux, la somme maxima à recevoir est fixée à la moitié du prix de location : on prétend que le fermier sortant a profité des améliorations qu'il a faites (ainsi l'indemnité est tempérée par une notion d'amortissement) et qu'il ne faut pas surcharger le fermier rentrant.

dent de génération en génération) bénéficient de renables importants (6.000 fr. à 8.000 fr.).

Ainsi, l'usage du renable apparaît comme une prime à la bonne culture. Tel qu'est le renable, surtout une estimation de la valeur superficielle du sol, faut-il y voir une survivance de la tenue convenantière ? une compensation à la perte de la propriété de la superficie, propriété réduite à la seule possession de la « trempe » de la terre ? En tout cas, il garantit, en principe, au cultivateur, la récompense de ses efforts et il empêche l'appauvrissement du sol au cours des dernières années de la tenure. Mais, par suite de négligence dans l'estimation (couramment, à la location, on s'entend pour porter le renable « comme précédemment ») le renable n'a pas tous les avantages qu'on veut lui accorder. « Un mauvais fermier ne dédommage pas, un bon est mal récompensé » disent les paysans. Il peut même favoriser le maintien du *statu quo* des cultures, quand il est mal compris de fermiers routiniers et bornés qui, pour éviter expertises, ennuis, marchandages, différends peut-être, remettent les terres telles qu'ils les ont prises il y a quelque quarante ans, rendent au sarrasin et au seigle, par exemple, la place acquise par la culture du froment.

d) *Du mouvement des fermiers*

Est-il même possible à la plupart des exploitants de modifier — en mieux — l'état des terres louées ? L'habitude de traiter négligemment le renable ne tient-elle pas, pour une part, aux changements fréquents des fermiers ? car, on peut estimer que, dans la période actuelle, la moitié environ des fermiers du pays — petits et moyens fermiers — ne restent pas plus de neuf ans dans la même ferme. Ils s'étonnent de louer cher une petite ferme, se rebellent devant les augmentations d'après-guerre, jalousent les grands fermiers qui profitent de tarifs moins élevés, envient les sols plus riches et plus faciles de certaines régions voisines. L'entêtement, l'amour-propre s'en mêlant, ils cherchent ailleurs ; souvent, ils ne trouvent pas mieux. Quelques-uns abandonnent la commune et gagnent le pays de Guingamp où, non seulement la terre, sans se louer à des prix supérieurs, est de meilleur ren-

dement, mais où l'on travaille moins, où l'on se nourrit mieux, où l'on boit plus de cidre et... dépense davantage ».

Conclusion :

D'une manière générale, les cultivateurs indigènes ne possèdent pas les terres qu'ils exploitent. La proportion des propriétaires exploitants est faible : 1 cultivateur sur 6 est propriétaire de toute sa « ferme ». Le prix actuel des terres, les réserves même de numéraire qui paraissent exister pourraient inciter à l'achat ; mais ce n'est qu'exceptionnellement qu'on trouve une terre à vendre. La propriété reste stable.

Le mode ordinaire d'exploitation est, par conséquent, le fermage (il n'y a pas du tout de métayage). Quant à l'étendue des exploitations, elle varie, en moyenne, entre 3 et 10 hectares, dépasse rarement 15 hectares : Bulat est une commune de petite exploitation.

La disposition des terres plus ou moins groupées autour de l'habitation est un avantage ; mais, la petite exploitation, le morcellement en parcelles closes de talus, les prix assez élevés de la location, la bénignité des sanctions du renable, les changements fréquents de locataires sont autant de gênes ou de freins à l'amélioration des profits par une meilleure mise en valeur.

Enfin, l'équilibre des différentes catégories de sols (labours, prés, bois...) nécessaires à l'agriculture et à l'élevage n'est pas assuré. Les terres labourables occupent les 3/5^e du territoire ; les landes et pâtures, le 1/6^e ; les prés naturels, le 1/8^e seulement ; et les bois, insuffisamment complétés par la végétation arborescente des talus, le 1/50^e.

APPENDICE

LA PROPRIÉTÉ DE M. DE KEROUARTZ

Par suite de son étendue, de sa disposition, des formes et des conditions de son exploitation, de l'influence exercée par le propriétaire, ce domaine de 718 hectares pourrait faire l'objet d'une monographie particulière. Nous ne l'avons pas étudié spécialement et les renseignements qui le concernent sont le plus souvent englobés dans les détails fournis sur la grande propriété (50 ha. et au-dessus). Nous croyons toutefois utile de grouper, en appendice, les indications dispersées ça et là, au fur et à mesure des chapitres, au besoin d'ajouter quelques compléments, afin d'avoir au moins une vue d'ensemble sur cette propriété.

Le domaine appartient à M. le marquis Oswen de Keroüartz, domicilié à Guingamp, au château des Salles. Il provient : en partie et indirectement, des biens de Jacques-Claude de Cleux du Gage (1) qui, vendus comme biens nationaux (de 2^e origine) au début de la Révolution de 1789, purent, autant que faire se put, être regroupés peu à peu, la Révolution terminée ; dans une assez forte proportions, d'acquisitions nouvelles. Il ne comprend, en effet, que 120-130 hectares de la propriété de Cleux du Gage auxquels s'ajoutent 590-600 hectares de terres d'autres provenances (tableau comparatif 23, p. 87). L'ancienne propriété avait une étendue approximative de 600 ha, soit 20 % de la superficie de la commune actuelle ; la propriété de Keroüartz représente aujourd'hui 23,75 % du sol imposable : elle n'est pas d'un seul tenant (carte du morcellement et de la grande propriété, fig. 47), mais elle est composée des plus fortes « fermes » de Bulat (Porlunet, 55 ha environ ; Kernaleguen, 55 ha ; Bodeillo (en deux exploitations, mais il n'y a qu'un bail), 55 ha ; Keravel (en deux exploitations), 50 ha ; Carlouët (en deux exploitations avant 1932), 46 ha) (cf. tableau 23).

D'une manière générale, ces « fermes », dont quelques-unes sont exploitées de père en fils, offrent toutes les ressources nécessaires à l'économie agricole : les labours, prés, pâtures, landes, bois... y sont représentés selon les proportions jugées convenables pour toute bonne exploitation locale. Les prix de location (200francs en moyenne l'hectare) sont relativement moindres que les prix moyens en usage dans la commune. Cela tient, entre autres raisons, à l'immutabilité des fermiers ou au fait qu'elles sont

(1) En 1875, Jacques-Louis-François-Marie Toussaint, marquis de Keroüartz, âgé de 24 ans, avait épousé Marie-Josèphe-Reine de Cleux du Gage, seule héritière de Jacques-Claude de Cleux du Gage.

louées à des familles nombreuses susceptibles de fournir un meilleur travail d'entretien. Les conditions des baux ne diffèrent pas essentiellement des conditions habituelles du pays. Toutefois, le droit de chasse est réservé au moins sur les fermes les plus importantes et les fermiers exécutent (sans y être obligés dans le bail) certains travaux collectifs, comme le faucardage, le nettoyage et la pêche de l'étang de Bodeillo, au moment de Pâques (Exemples de baux, p. 79).

L'influence du propriétaire ne peut manquer de se faire sentir : comment ne s'exercerait-elle pas ? Le prestige du nom et de la richesse, l'autorité que confère la situation, les actes de bienfaisance, la qualité, le prix et la grandeur des fermes auxquelles tiennent les fermiers qui savent bien que leur situation est convoitée à la ronde, les sentiments que peut inspirer la gratitude ou la subordination, l'éducation reçue par l'habitant, les idées politiques, religieuses et sociales de la majorité : tout contribue à l'assurer. Dans l'ensemble, le fermier estime le propriétaire et autant qu'il nous a été possible de nous faire une opinion, l'influence du propriétaire serait plutôt diffuse, tacite et s'exercerait d'autant plus facilement qu'elle trouve des esprits tout préparés.

M. O. de Keroüartz est le député de la 2^e circonscription de Guingamp dont Callac est le centre. Son père, Frédéric de Keroüartz fut député (1898), sénateur (1910), conseiller général du canton de Callac (1886). Les résultats des élections pour la commune de Bulat-Pestivien, donnés ci-après, pourront permettre de se faire une idée sur la popularité du propriétaire et sur l'esprit politique des habitants.

RÉSULTATS DES ÉLECTIONS A BULAT-PESTIVIEN

ELECTIONS	INSCRITS	VOTANTS	VOIX OBTENUES par F. de Kerouartz	AUTRES VOIX
Législatives (1898)	480	391	316	76
Cantoniales (1886)	468	370	370	—
Cantoniales (1889)	481	374	370	4
Cantoniales (1895)	464	348	339	6
Cantoniales (1901)	501	362	333	16
Cantoniales (1907)	495	330	327	3
			Voix obtenues par O. de Keroüartz	
Législatives (1930)		373	2 ^e tour : 240	133
Législatives (1932)		402	2 ^e tour : 276	126

Tableau 22

COMPARAISON DES PROPRIÉTÉS DE CLEUX DU GAGE ET DE KEROUARTZ

PROPRIÉTÉ DE CLEUX DU GAGE		PROPRIÉTÉ DE KEROUARTZ	
DÉSIGNATION DU CONVENANT OU DU BIEN (en italiques les conventions en partie ou entièrement regroupées).	CONTENANCE APPROXIMATIVE	DÉSIGNATION DE LA FERME	CONTENANCE APPROXIMATIVE
1. <i>La métairie de Bodilliau.</i>	78.80	1. Métairie de Bodeillo.	55 h ^a
2. <i>Le Moulin-neuf et dépendances.</i>	0.25	1 ^{re} exploitation : 40 ha environ.	55 h ^a } 5 fermes 55 » } 8 exploit. 50 »
3. <i>Le Moulin du Château.</i>	0.25	2 ^e exploitation : 15 ha.	
4. <i>Convenant de la Garenne-le-Cren.</i>	10. »	2. Ferme de Porslunet.	
5. <i>Convenant de Kernaleguen.</i>	10. »	3. Ferme de Kernaleguen.	46 »
6. <i>Convenant Cotton à Kerscolan.</i>	10.25	4. Ferme de Kerafel.	39 » } 5 fermes 37 » } 35 »
7. <i>Convenant Le Guyader à Kerscolan.</i>	15.25	1 ^{re} exploitation : 25 ha.	
8. <i>Convenant de Coz-Carahez.</i>	12. »	2 ^e exploitation : 25 ha.	
9. <i>Convenant Le Goff à Pestivien.</i>	13.25	5. Ferme de Carlouët.	30 » } 9 fermes 28 » } 28 »
10. <i>Convenant de Jobic à Crec'heur.</i>	6. »	en 1931 : 1 ^{re} exploitation : 23 ha.	
11. <i>Convenant de Poupon à Crec'heur.</i>	4.25	— 2 ^e exploitation : 23 ha.	
12. <i>Convenant de Jaffréat à Crec'heur.</i>	6.50	6. Ferme de Kerivoal.	19 »
13. <i>Convenant Le Duigou à Crec'heur.</i>	16. »	7. Ferme de Kernec'h.	18 »
14. <i>Convenant de la Lostie du Forty à Keravel.</i>	2. »	8. Ferme de An Izilliec.	12 »
15. <i>Convenant Ropars à Kerdudal.</i>	28.25	9. Ferme de Pestivien (1 ^{re}).	11 »
16. <i>Convenant Gaillardon à Kerdudal.</i>	17.25	10. Ferme de Trojolu.	10 »
17. <i>Convenant Le Poupon à Bulat.</i>	10.50	11. Ferme de Kerlu.	6 »
18. <i>Convenant Le Mignon à Bulat.</i>	1. »	12. Ferme de Kerjulou.	5 »
19. <i>Convenant Faignou à Crech an bleiz</i>	9. »	13. Ferme de Coz-Caraës (1 ^{re}).	3 »
20. <i>Convenant Marzin à Crech an bleiz</i>	6. »	14. Ferme de Bulat.	3 »
21. <i>Convenant de Kerbridry.</i>	40.50	15. Ferme de Kermach.	1 »
22. <i>Convenant de Guiben à Kerbridry.</i>	5.50	16. Ferme de Quinquiscren.	45 »
23. <i>Convenant de Guiben à Kerbridry.</i>	7. »	17. Ferme du Château.	60 »
24. <i>Convenant du Château.</i>	32.25	18. Ferme de Coz-Caraës (2 ^e).	718 h ^a
25. <i>Convenant Chicat à Penanech.</i>	13. »	19. Ferme de Coat-Claie.	
26. <i>Convenant Quenechdu à Penanech.</i>	18.50	20. Ferme du Moulin de Bodeillo.	
27. <i>Convenant Daniel à Penanech.</i>	33.50	21. Terres à Laudenderve-Crecheur.	1 » } 7 fermes 45 » } 60 » }
28. <i>Le Moulin de Bodilliau.</i>	26.70	22. Ferme de Kerbidry.	
29. <i>Convenant Poëdras à Kergus.</i>	10. »	23. Ferme de Flourden.	
30. <i>Convenant Gardéhaut à Guérizouarn.</i>	13. »	24. Ferme du garde à Kerlu.	1 » } 7 fermes 45 » } 60 » }
31. <i>Convenant Ollivieret à Guérizouarn.</i>	18. »	25. Terres à Kerscolan.	
32. <i>Convenant La Garenne Le Guellec.</i>	30.25	26. Moulin de Pont bras.	
33. <i>Convenant Le Poupon à Stanguéau.</i>	11. »	Bois non loués.	1 »
34. <i>Convenant Le Bras à Stanguéau.</i>	10. »	Réserves et mémoire (2).	45 »
35. <i>Convenant de Crech Alliou.</i>	26. »		60 »
36. <i>Convenant Lucas à Botlan.</i>	11.25		
37. <i>Convenant Cojan à Kerguz.</i>	7. »		
38. <i>Convenant de Kernuzennec.</i>	12.25		
39. <i>Convenant de Kerdicquel.</i>	6. »		
40. <i>Convenant Daniellët à Crech an bleiz</i>	10. »		
(s'ajoute : la superficie occupée par les bâtimens).	598.50		

RÉPARTITION DES TERRES, PRÉS, LANDES
DANS LA PROPRIÉTÉ DE KEROUARTZ

PROP. BATIES & SOLS	COURTILS	PRÉS	LABOURS	LANDES PATURES	BOIS	ÉTANGS
1 h ^a 88	6 h ^a 45	107 h ^a 60	390 h ^a	165 h ^a 60	45 h ^a	1 h ^a 97
Proportion 0/0						
0,26	0,89	14,9	54,3	23,2	6,2	0,27

Tableau 24 (Cf. Tableau 13)

CONDITION DES FERMIERS DE M. DE KEROUARTZ

FERMIERS - PROPRIÉTAIRES		FERMIERS NON-PROPRIÉTAIRES	
A	B	C	D
15	1	8	5

Tableau 25 (Cf. Tableau 19).

A : Cultivant les terres de M. de Keroüartz et louant les leurs

B : Cultivant les terres louées, ainsi que leurs propres terres et en louant à d'autres propriétaires.

C : Cultivant exclusivement les terres de M. de Keroüartz.

D : Louant des terres à d'autres propriétaires.

II. — La mise en production du sol. — L'outillage. Les procédés de culture.

1. L'OUTILLAGE

a) Les moyens de traction.

LES CHEVAUX

Les chevaux sont employés pour les travaux de préparation et d'entretien du sol, de coupe ou d'arrachage des récoltes, pour les transports.

A Bulat, on compte 460 chevaux de travail (5 étalons, 4 chevaux hongres, 451 juments) (hiver 1930-31). Il n'y a ni mulets, ni ânes, ni bœufs qui servent à la traction.

Le nombre des chevaux de trait est, par ferme, en proportion directe de l'étendue :

ETENDUE DES FERMES	2 à 6 ha	15 à 7ha	15 à 20 ha	20 à 30 ha	30 à 50 ha
Nombre moyen des chevaux.	1	2	3-4	5	6-7

Tableau 26.

Les tout petits fermiers n'ont pas de chevaux ; ils en louent ou en empruntent. Les défrichements qui nécessitent des attelages de 6 à 8 chevaux (Planche XI) et jusqu'à 4 attelages à la fois — qu'aucune exploitation, si importante soit-elle, ne peut équiper — s'effectue avec l'aide de chevaux appartenant aux fermiers du voisinage.

LES TRACTEURS AUTOMOBILES

L'usage des tracteurs automobiles, pour les gros labours, n'est pas encore répandu. On loue cependant le tracteur d'un fermier-entrepreneur d'une commune voisine (Plougenver) : 4 à 6 locations par an.

b) L'outillage.

Instruments servant aux façons culturales.

La *houe* ou *tranche à main* est la pioche essentielle, d'usage courant. Œuvre du forgeron, lourde et grossière, au fer large

(12 à 15 cm.) et épais, au manche mal dégrossi et d'un fort diamètre (4 cm.), elle est restée l'outil primitif dont la forme ne varie pas (fig. 37 — *hoyau*, fig. 28).

Elargie et courbée, elle devient l'*étrépe* ou *écobue* et sert à enlever en mottes la croûte du sol des landes qui, mise à sécher, est employée comme combustible (fig. 29).

La *charrue*. Il est trois sortes de charrues :

L'*araire* à un soc avec ou sans avant-train (mobile ou fixe) en bois ; la *charrue brabant-double* ; la *grande charrue* (*arar-bras*).

L'*araire* à un soc tend à disparaître : il en existe 82 dans la commune et on ne le trouve guère que dans les petites fermes à titre de charrue d'appoint. La *brabant-double* le remplace (210 à Bulat) ; presque chaque ferme en possède une ; les grandes exploitations en ont deux, parfois trois. La *grande charrue* ou *défricheuse* (Planche XI) sans avant-train sert au défrichage des landes, ajoncs, jachères et à la réfection des chemins (22 en tout dans la commune). Massive, elle pèse plus de 100 kilogs ; son soc, vite émoussé, se change maintes fois au cours du labour.

Le *scarificateur*, habituellement appelé le diable (*diaoul*), à la fois extirpateur, cultivateur et déchaumeuse est très répandu (104) ainsi que la *binette* ou *butteur à cheval* (68) et la *herse* à bâti rigide en bois ou en fer, munie de dents en fer. Pour les semis de petites graines (trèfle par exemple), on embarrasse les dents de brins d'épine : ainsi, pour la culture associée, la semence est à peine enterrée. 181 fermes possèdent une ou plusieurs herSES.

On trouve le *rouleau en pierre* (3), *en bois* (96), *en fer*, le *rouleau plombeur* (47). Le rouleau en bois, fabriqué par les charrons locaux qui lui donnent une largeur (1 m. 25) correspondant à celles des chemins creux et des ouvertures des talus, est le rouleau préféré.

Le *semoir* a, depuis quelques années, pris place dans l'outillage de la ferme. On compte 100 semoirs en ligne, à distributeurs divers.

La *faucille à prairie* (*varprat*) enfin, en forme de pelle au fer court (7 cm.) et coupant, permet de tracer et de rectifier les rigoles de drainage ou d'irrigation (fig. 30).

Instruments servant à la récolte.

La *faucille*. Serpes à talus (ou croissants d'élagueur), faucilles à ajonc et surtout faucilles à céréales ou sapes, les faucilles sont d'un usage fréquent. On les acquiert dans les quincailleries. Autrefois, les forgerons les fabriquaient ; aujourd'hui, ils les réparent, les modifient quand elles sont hors de service et les transforment en faucilles à prairie, en coupe-foin et coupe-paille (fig. 35), en couperets légers semblables aux grands couteaux à pain de boulanger et avec lesquels on sectionne les racines fourragères.

La *faux*. Utilisée pour la coupe de l'herbe dans les prés, pour la coupe du trèfle et exceptionnellement des céréales (dispositif particulier, fig. 33 et 34), la faux, de grande dimension (longueur de la lame 80 cm. et 90 cm.), est lourde à manier. Le manche, pourvu de deux poignées latérales, présente, à l'extrémité opposée à celle où se fixe la faux, un piton double (fig. 38) ou simple qui sert à ficher l'outil en terre, soit pour l'aiguisage, soit pendant l'arrêt du travail.

Les autres instruments employés à la récolte sont :

Les *faucheuses-mécaniques* transformées en javeleuses (57) : il n'en existe que dans les fermes les plus importantes ;

les *râteaux*, grossiers et lourds ;

les *fourches*, surtout les fourches à foin, en bois, à 2 dents (fig. 31) et les fourches et crochets à fumier ;

les *râteleuses* (2) et faneuses à cheval (1) incommodes car trop larges ;

les *arracheuses de pommes de terre* (2).

Instruments servant au transport des récoltes

Les cultivateurs utilisent, presque uniquement, la *voiture ordinaire*, à 2 roues larges (8 cm.), à la voie étroite (1 m. 25). Le pancher est haut, les échelles basses et fort inclinées, les ridelles, très longues, toutes conditions indispensables pour la circulation dans les chemins creux, étroits, ravagés d'ornières, couverts parfois par les végétations non taillées des talus et formant dôme. Des panneaux de bois démontables fixés à la place des échelles et contre les ridelles transforment

la voiture en une sorte de tombereau où l'on transporte, comme dans une caisse, les pierres, les racines, les grains et même le petit bétail. Ainsi, le même véhicule est à tous usages (Planche X, fig. B).

Instrumenta de Ferme

INSTRUMENTS DE PRÉPARATION DES SEMENCES

Les *batteuses* (appelées batteries) à moteur appartiennent à des cultivateurs-entrepreneurs de battage habitant la commune (4) ; à des fermiers importants (6). L'usage du fléau est exceptionnel.

Quelques *vans* à main et *tarares* parfont le nettoyage des semences. Il y a, dans la commune, un seul *trieur à alvéoles*.

INSTRUMENTS SERVANT A PRÉPARER

LA NOURRITURE DU BÉTAIL

Pour couper la paille et le foin en meules, le paysan dispose de faucilles spéciales.

La *faucille* représentée par la figure 35 est la plus répandue. Le *coupe-foin* représenté par la figure 36 n'est utilisé que dans quelques fermes. On ne trouve pas le couteau à foin dit américain vendu dans les quincailleries des villes voisines et jugé moins commode (fig. 37).

Il y a quelques *coupe-racines* (5), quelques *concasseurs* ou broyeurs de grain (10) et quelques *hache-paille*. Par contre, dans presque toutes les fermes où se trouve au moins un cheval, le *broyeur d'ajonc* (1) est l'outil principal, indispensable (Planche X, fig. B). Sur un total de 188 broyeurs, 53 sont mus à la main, 95 par des chevaux, 37 par des moteurs, 3 par une installation hydraulique. Le moulin-broyeur est abrité sous un toit de chaume, enfermé même dans une construction de branchages, cependant que le manège n'est que très rarement protégé des intempéries et qu'un sol boueux à la moindre pluie, piétiné des chevaux, en rend la piste malpropre.

(1) Il subsiste encore d'anciens réservoirs en pierre, en forme d'auge, qui servaient autrefois à broyer les ajoncs au pilon. Ils ne sont plus employés maintenant.

INSTRUMENTS DE LAITERIE

Ce sont :

les *seaux à traire* en fer-blanc (seilles) ou en bois (sapines) ;

les *couloirs à lait* à grille de crin, de laiton ou d'étoffe ;

les *bassines de grès* ou de *fer émaillé* pour la production de la crème dans les fermes de peu d'importance ;

les *écrémeuses à type centrifuge* et à bol (125) ;

les *barattes* ou *ribots* : 2 ribots en terre (*ribot-pry*) (fig. 40) ; 17 ribots en grès (fig. 39) ; 162 barattes en bois (type ordinaire à batteur vertical actionné à la main) ; 16 barattes en bois fixes, à mécanisme d'entraînement par manivelle ; 28 barattes tournantes, type culbuteur, dites « barattes de Normandie » ; 15 barattes « hollandaises » en tôle ; soit 240 au total pour 251 fermes.

Les ribots en grès et en terre, presque abandonnés, ont cependant gardé une bonne renommée. Petits et fragiles, tous anciens, on les voit encore dans les petites fermes ou chez quelques jeunes cultivateurs (1) nouvellement installés et à peu près dépourvus de matériel agricole. Leur nettoyage se fait mieux, plus rapidement et il est facile de les assécher près du feu. Aussi le beurre qu'on y bat (en procédant exactement de la même façon que dans les barattes en bois à batteur vertical) y est, dit-on, meilleur, exempt de mauvais goût. En plus, le *ribot-pry* est parfois utilisé pour préparer les barbotages des animaux.

Notons : 1 *malaxeur à beurre*.

Conclusion : L'outillage des fermes est, dans l'ensemble, réduit au matériel agricole de première nécessité : charrues, herse, rouleaux, broyeurs d'ajoncs et barattes. Les exploita-

(1) Le fermier qui s'installe pour la première fois n'a presque pas d'outillage. Il achète progressivement le matériel de culture. En attendant, il emprunte ce qu'il lui faut à des voisins, à des parents.

L'emprunt est, d'ailleurs coutume courante. Certains outils même, et en particulier le rouleau, propriété d'un fermier, sont utilisés par tous les exploitants d'un même village. L'achat en commun ne paraît pas exister ; en tout cas, il se ferait rarement.

TABLEAU RÉCAPITULATIF DE L'OUTILLAGE AGRICOLE

INSTRUMENTS SERVANTS

Nombre total de fermes : 251	aux façons culturales										à la récolte		à la prép. des semen- ces		à la préparation de la nourriture du bétail				à la lait					
	charrues			Scarificateurs	Binettes	Herses	Rouleaux			Semoirs	Faucheuses méc.	Rateleuses	Faneuses	Arracheuses	Battages	Trieurs	Coupe-racines	Concasseurs	Broy. d'ajonc				Ecrémeuses	Ribots-py
	Araires	Brabants	Défricheuses				Pierre	Bois	Fer										à main	à cheval	à moteur	hydrauliques		
	82	210	19 +3 (forg)	104	68	181 (fer- mes pour- vues)	3	96	47	100	57	2	1	2	10	1	5	10	53	95	37	3	125	19
	314						146							188										

IMPOR- TANCE	POUR		Tableau récapitulatif de l'outillage, selon l'importance des fermes																					
0 à 1 ha (incl.)	20	1																						
1 à 3 (exclus)	28	3	4																					
3 à 5	29	2	19																					
5 à 10	67	18	55																					
10 à 20	69	29	69	5	37	27	65	2	42	14	40	19	1											
20 à 30	24	17	32	5	25	23	24		6	17	22	20		1										
30 à 40	9	7	18	4	13	9	9		5	4	9	9												
40 à 50	5	5	13	5	9	5	5		1	4	7	7	1	1	1									

	POUR		Proportion, pour 100 fermes de même catégorie																					
0 à 1 ha	100	5																						
1 à 3	10	14																						
3 à 5	7	65																						
5 à 10	27	82																						
10 à 20	42	100	7	54	39	94	3	61	20	58	27	1												
20 à 30	71	133	21	104	92	100	25	71	92	83														
30 à 40	77	200	44	144	100	100	55	45	100	100														
40 à 50	100	260	100	180	100	100	20	80	140	140	20	20	20											

tions dont l'étendue est supérieure à 10 ha ont, pour la plupart, des scarificateurs, des binettes et des semoirs ; puis, viennent les faucheuses mécaniques, les moteurs. Seules les grandes fermes (et pas toutes) possèdent des râtaux et faucheuses mécaniques, des tarares, des concasseurs. Chaque ferme ne possède même pas, en propre, les outils indispensables. Le matériel des exploitations dont l'étendue est inférieure à 5 ha ou de celles nouvellement louées par des fermiers débutants est insuffisant.

Quelques outils acquis pour des fermes de toute grandeur ont pris une importance particulière : la charrue brabant double, le broyeur d'ajonc à manège ou à moteur, l'écrémeuse.

Tendent de plus en plus à prendre place, partout où la culture est suffisamment rémunératrice : le semoir, la faucheuse à cheval et la baratte mécanique.

2. LA MISE EN PRODUCTION DU SOL ; LES PROCÉDÉS DE CULTURE

a) *Les assolements*

Les types d'assolements pratiqués sont :

I. — LES ASSOLEMENTS TRIENNAUX SUIVANTS :

	A	B	C	D
1 ^{re} année	Sarrasin	Sarrasin	plantes sarclées	Blé
2 ^e année	Seigle ou méteil	Froment	Froment	trèfle rouge ou choux
3 ^e année	Avoine	Avoine	Avoine ou orge	Avoine

II. — LES ASSOLEMENTS DE 6 OU 7 ANS DÉRIVÉS DE L'ASSOLEMENT TRIENNAL :

	E (Assolement de 6 ans)	F (Assolement de 7 ans)
1 ^{re} année	Plantes sarclées ou sarrasin	Plantes sarclées ou sarrasin
2 ^e »	Froment	Froment
3 ^e »	Avoine ou orge	Avoine ou orge
4 ^e »	Trèfle violet (après orge)	Trèfle violet de 1 ^{re} année
5 ^e »	Blé	Trèfle violet de 2 ^e année
6 ^e »	Avoine	Froment
7 ^e »		Avoine

Les assolements C, D, E, F sont les plus communs. La progression n'en est pas toujours rigoureusement suivie.

Après deux assolements de trois ans ou un assolement de six ou sept ans, les terres les plus pauvres sont laissées en jachère : jachère nue, jachère verte (prairie temporaire) ou ajonc. La durée de la jachère nue ou verte varie de trois à neuf ans. L'ajonc, considéré comme une culture reposante, reste de neuf à quinze ans et même davantage. La jachère vient après les cultures pour lesquelles on ne met ni fumier, ni engrais : l'avoine ou le blé noir. En 1930-1931, $1/4$ des terres labourables sont en jachère : $1/10$ en jachère nue ou verte, $1/7$ environ en ajonc, soit au total 178 et 250 hectares. Le cycle de l'assolement (triennal ou sexennal) reprend ensuite en commençant soit par le sarrasin, soit par le seigle ou le méteil, soit par le froment rouge barbu, céréales peu exigeantes qui se contentent d'un sol mi-préparé.

La seule culture dérobée est celle des choux (piqués en juin) après la récolte du trèfle rouge (semé en mars, après le blé) ; la seule culture associée est celle des pommes de terre et des choux (ou betteraves et rutabagas).

Trèfles et ajonc se sèment en couverture du froment, de l'orge ou de l'avoine.

b) *Les façons culturales*

En plus des façons culturales ordinaires (labours, hersages, roulages, etc...) nous noterons spécialement les travaux de déchemement et de drainage.

Labours ordinaires. — Les labours s'effectuent à plat et en planches, tantôt en adossant, tantôt en pendant. Les labours en billon avec dérayures sont abandonnés ; on ne les voit plus que dans quelques vieilles terres sous ajonc de 10, 12 ans au moins.

Les labours ordinaires, en général peu profonds, se font de 10 à 18 cm. Dans les sols schisteux, le cultivateur se garde bien de ramener à la surface l'argile jaune et froide du dessous ; dans les meilleures terres des sols micaschisteux, les labours peuvent atteindre 20 à 25 cm. ; les sols gratiniques enfin, rocheux ou sableux, ne se prêtent qu'à un labour superficiel.

Le défrichement (Planche XI. — Pl. XIV, fig. A). — Précédés d'un méticuleux nettoyage du champ, les labours de défrichement des landes, des jachères, des champs d'ajonc se font à la « grande charrue », au tracteur automobile quelquefois. On défriche en février-début de mars ou en mai-début de juin. Les labours n'ont que 10 à 15 cm. de profondeur : il ne s'agit pas de défoncement.

Les fermiers louent « la grande charrue » au forgeron (nous avons vu que des fermiers importants la possèdent), de 15 à 25 francs par jour, sans responsabilité du fermier en cas de détériorations. Elle est attelée, nous l'avons dit, de 6 à 8 chevaux ; elle est servie par 6 hommes au moins : 1 aux mancherons, 1 ou 2 armés de harpons pour débarrasser le soc des herbes et des racines, 2 pour la conduite des chevaux, 2 ou 3 pour préparer (extraction des roches avec des pics et des pioches, enlèvement d'obstacles) et parfaire le travail (enlèvement des racines, achèvement des sillons, bris des trop grosses mottes). Plusieurs équipes peuvent participer au défrichement (*Planche XIV, fig. A*), chaque équipe ayant une charrue. Le tracteur (1) (20-25 chevaux-vapeur) est loué 50 fr. par heure, soit 400 à 500 fr. par jour. Il tire une charrue spéciale de 150 kgs, guidée par un homme installé aux mancherons et servie comme « *l'arar-bras* ». A la houe, au « diable », à la herse, le sol défriché est ensuite préparé pour recevoir la semence.

En moyenne, une grande ferme rend, chaque année, à la culture, 2 à 3 hectares de jachère.

Le véritable défrichement ou mise en culture de terres jusqu'alors incultivées ou très anciennement mises en ajonc, des landes, est assez rare. Depuis 1854, 200 hectares environ ont été acquis au labour (tableau 34, page 110), ce qui ne fait guère en moyenne que 2-3 hectares par an. La transformation des vieilles friches marécageuses en prairies est peu réalisable, au moins avec les moyens dont les cultivateurs disposent actuellement. Une expérience de ce genre a été tentée il y a 25 ans. Elle a demandé de gros efforts, une forte dépense ;

(1) L'emploi du tracteur ordinairement considéré comme la marque d'une agriculture très perfectionnée tient ici à l'état relativement arriéré de la culture et à l'ampleur de la jachère.

« elle a coûté deux fois plus cher que l'achat d'une bonne terre de même superficie », et, au bout de 8 ou 10 ans, la prairie est « retournée » à la lande marécageuse.

Le drainage. — Les prés des versants et des fonds de vallées exigent des soins continus et, en particulier, un drainage sérieux pour éviter les ravages de l'érosion ou l'invasion du marécage.

Drainer consiste surtout à diriger l'écoulement des eaux. Sur les pentes, dans les talwegs, on aménage, à flanc de coteau, des canalisations parallèles au cours du ruisseau principal (Planche IV, fig. A). Dans les prairies presque plates, on creuse des rigoles d'égouttement et d'évacuation qui, non seulement, recueillent les eaux stagnantes, mais aussi celles qui viennent des chemins, des fossés, des talus : canaux étroits (de la largeur d'un fer de houe), nombreux, barrés de vannes rustiques qui, au cours de l'été, permettent l'irrigation, d'un tracé d'ensemble simple, mais assurant une conjonction bien comprise. Le drainage est facilité par les coupes d'herbe d'hiver (nettoyage à ras du sol) ; par contre, les buissons qui bordent les ruisseaux, les embryons de talus, de « rideaux », qui limitent les parcelles entravent l'écoulement.

c) Amendements et engrais

Amendements. — Le principal amendement employé, la chaux, paraît être plutôt considéré comme un engrais que comme un amendement proprement dit. Chacun se rend compte de la nécessité et des bienfaits de la chaux : « Si l'on veut avoir des récoltes, il faut aller à la gare » (chercher la chaux et les engrais). Mais, elle reste insuffisamment employée, malgré la proximité de la gare, d'une part, la pratique des achats en commun, d'autre part. Son acquisition est une dépense trop onéreuse pour les petits fermiers. On n'achète qu'un wagon à la fois (10 tonnes, 20 charretées). On épand la chaux à la dose de 2 tonnes par ha, en moyenne.

Autrefois (il y a 20-25 ans au moins), les cultivateurs allaient la chercher, avec leurs voitures, à Cartravers (près de La Har-moye) et à Carnoët (Côtes-du-Nord). Aujourd'hui, ils l'ac-

quièrent dans la Mayenne (1) et son transport se fait par la voie ferrée.

De préférence réservée aux cultures de la pomme de terre, de l'avoine, on l'utilise aussi dans les vieilles terres d'ajonc, nouvellement défrichées, susceptibles d'être ensemencées en sarrasin. Elle remplace, en somme, le fumier. On renouvelle le chaulage — en principe — au bout de 9 ans.

Le maërl est à peu près abandonné. La dernière acquisition (4 wagons achetés par 2 fermiers) remonte à 1928. Son emploi était plus fréquent, il y a quelque vingt ans ; les paysans le transportaient de Plestin-les-Grèves (le maërl y contient 62,8 % de $\text{CO}_3 \text{Ca}$), de Saint-Michel-en-Grève (50,8 %), de Portrieux (68,4 %). Pour ne pas perdre de temps en voyages, pour ne pas fatiguer les juments poulinières qui sont les chevaux de trait, on en a abandonné les charrois. La chaux, moins onéreuse d'achat et de transport, plus facile à manier, moins encombrante en volume, a éliminé le maërl. On l'utilisait à raison de 20 tonnes (60 charretées-50 mètres cubes) à l'hectare et on comptait sur 14-15 ans d'efficacité.

La pratique de l'écobuage est, en fait, délaissée.

Fumiers et engrais. — Le fumier se compose de litières de paille (de blé principalement), de fougères, de feuilles. Les cultivateurs apportent peu de soin à sa préparation et à sa conservation : ils renouvellent les litières trop peu souvent ; ils les entassent devant les crèches, les mélangent ; le purin s'écoule dans la cour et dans les chemins. Il n'y a pas, dans la commune, une seule fosse, un seul tonneau à purin.

Le fumier est employé à doses faibles : 10 à 15.000 Kgr. à l'hectare (soit 200 à 300 fumerons de 50 à 75 Kgr.). Il est réservé à certaines cultures, celles des plantes sarclées et du froment. En gros, le paysan met du fumier tous les 3 ans.

Les composts de fougères, d'ajoncs, de genêts, de paille de sarrasin, de feuilles, répandus sur le sol de la cour et enlevés, toutes les six semaines en hiver, tous les 2-3 mois en été, permettent de recueillir une partie des purins et un peu de la chaux qui se condense dans la végétation des landes. On y

(1) Voir R. Musset, *Le Bas-Maine*, étude géographique, Paris, 1917, p. 403 ; la Bretagne est actuellement la principale cliente des chauffourniers de la Mayenne.

joint les boues des chemins, les cendres, les marcs de pommes, On les utilise dans les prés et dans les champs.

Les engrais minéraux, fort prisés, mais achetés avec une précaution parcimonieuse, viennent autant du Syndicat agricole que des marchands installés à Bulat, à Pont-Melvez-gare, à Callac.

Les engrais azotés sont peu employés, et c'est assez normal. On sème, sur le blé, un peu de nitrate de soude ou de sulfate d'ammoniaque. Les cultivateurs recherchent surtout les engrais phosphatés et, tout particulièrement, les superphosphates, bon marché, et stimulants actifs de l'assimilation de la potasse. Ils les répandent sur le blé noir, sur le froment au moment des semailles (4 sacs de 50 Kgr. par hectare), sur le froment, au début de l'été (1 sac par ha). « Si l'on n'en met pas, on n'a pas de ce froment qu'il faut, dans ce pays, acheter deux et trois fois » (il faut acheter la semence et beaucoup d'engrais pour obtenir quelque rendement). Sur le blé noir et sur les prés, s'épandent aussi les scories de déphosphoration. Quant aux engrais potassiques, kaïnite, sylvinite, guano dit complet mais surtout riche en potasse, on ne les achète guère. La sylvinite sert à la destruction des mauvaises herbes.

Un progrès sérieux a été réalisé dans l'assolement : si l'assolement triennal — plus ou moins lié à la pratique de la jachère — a été conservé, les cultures de céréales riches (froment), des plantes sarclées, du trèfle rouge et violet y ont pris place. Les terres en jachère restent importantes en étendue, mais l'ajonc — jachère toute spéciale — est indispensable ; toutefois, son maintien exagérément prolongé sur le même sol rend, parfois, à la lande, les terres que la culture avait conquises.

Le perfectionnement des façons culturales est lié au perfectionnement de l'outillage : on prépare mieux le sol, et plus vite.

L'apport de la chaux (l'abandon du maërl est regrettable) et des engrais minéraux phosphatés fournit au sol les éléments chimiques dont il est naturellement privé. Mais, les doses employées d'amendements et d'engrais, insuffisantes en général, ne laissent espérer ni les forts rendements, ni la culture fréquente, répétée des plantes riches et appauvrissantes du sol, ni la mise en production de landes et de friches cultivables qu'il serait possible d'ensemencer. Quoi qu'il en soit, le sol est exi-

geant et le paysan ne peut ou ne veut satisfaire totalement à ses besoins : il faut en rendre responsables — en dehors d'une pauvreté relative — l'esprit routinier et aussi cette mentalité généralement répandue de produire sans dépenser, sans engager de capitaux, « de ne pas dépenser un sou pour en avoir deux ».

Cf. ; *Cahiers de doléances des Sénéchaussées de Quimper et Concarneau* : Note sur l'exploitation du sol, Introduction, p. XXI : « (Le paysan) se gardait des innovations qui avaient le double inconvénient d'exiger des avances qu'il n'était jamais sûr de récupérer et d'amener, presque infailliblement à chaque renouvellement du bail, une augmentation de la rente foncière. Il en résultait un conservatisme étroit des vieilles et insuffisantes pratiques culturelles. Les méthodes empiriques, fournies par la tradition et transmises de génération en génération étaient les seules employées. D'instinct routinier, le « Kernevod » semblait avoir adopté la vieille maxime d'Ollivier de Serre : « Ne change point de soc, ayant pour suspecte toute nouveauté. »

TERRES, PRÉS, LANDES, BOIS

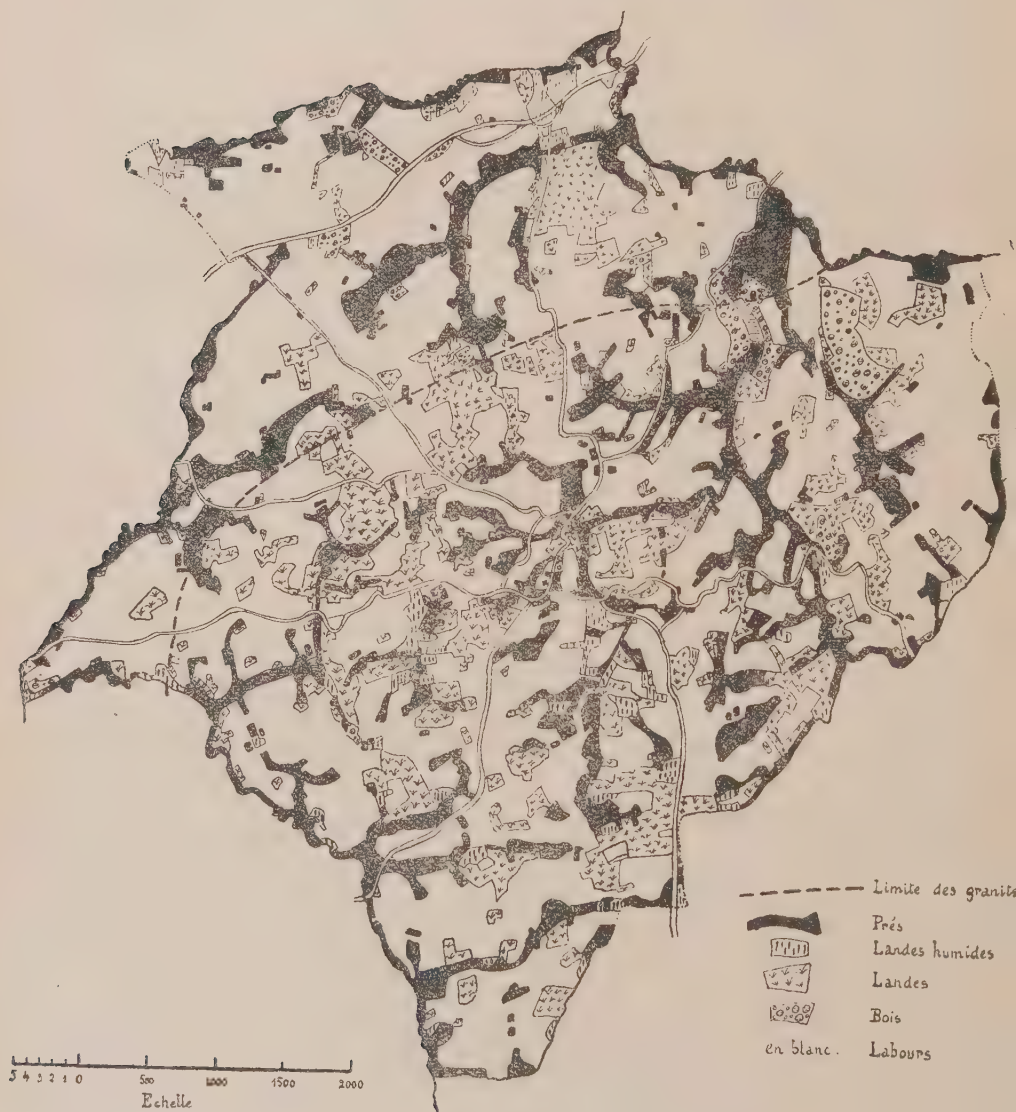
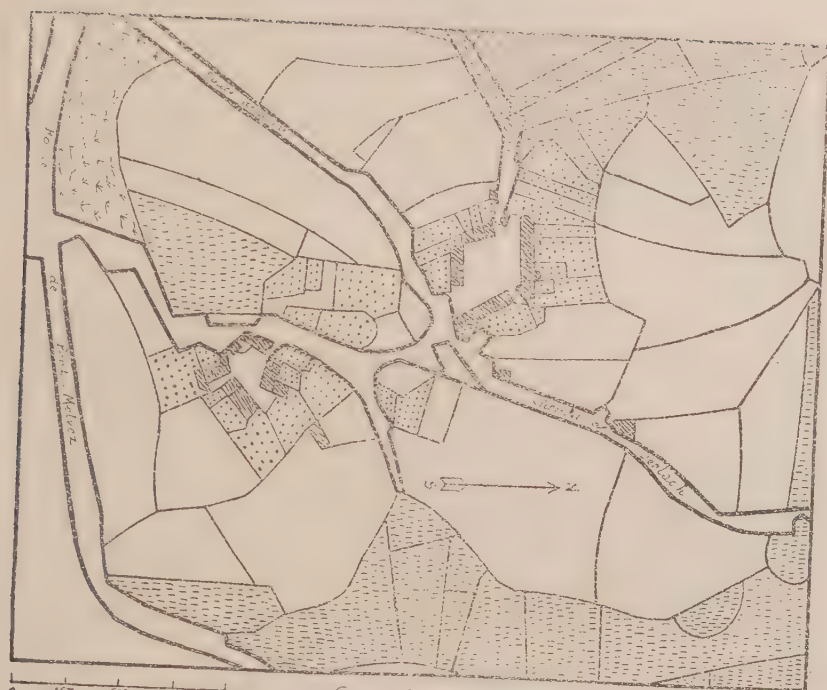


Fig. 24

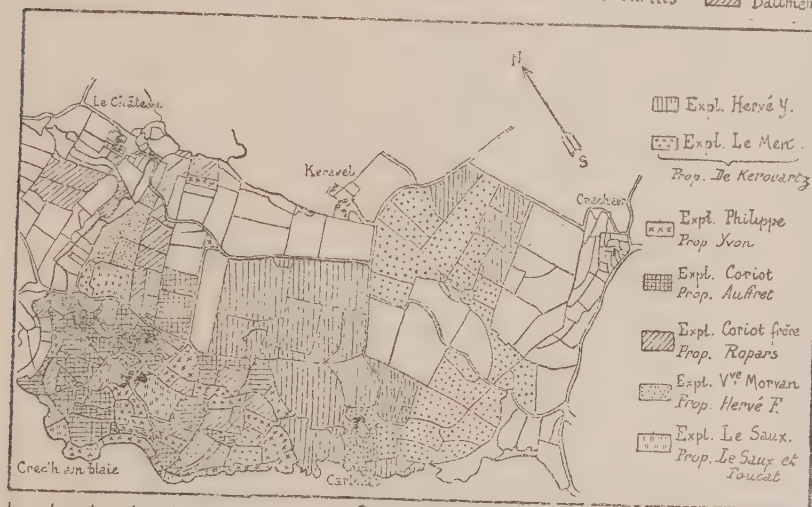
MORCELLEMENT



Coz. Capais

Fig. 25

Labours
 Prés
 Landes
 Aires. Courtils
 Bâtiments



Exploitations

à Carlouet et à Cresch am blait

Fig. 26

Expl. Hervé Y.
 Expl. Le Merc.
 Prop. De Kerouartz
 Expl. Philippe
 Prop. Ivon
 Expl. Coriot
 Prop. Auffret
 Expl. Coriot frère
 Prop. Ropars
 Expl. V^e Morvan
 Prop. Hervé F.
 Expl. Le Saux.
 Prop. Le Saux et
 Loucat

OUTILS



CHAPITRE TROISIÈME

LA PRODUCTION (naturelle et agricole) ; L'INDUSTRIE ; LE COMMERCE

I. — La production naturelle.

1. LES PRODUITS DU SOUS-SOL

a) *La pierre*

La seule exploitation réelle est, jusqu'à nos jours, celle des « rochers volants » (Planche I, fig. C). Il existe trois petites entreprises familiales occupant, chacune, un ou deux carriers-tailleurs de pierre. Les rochers, éclatés à la poudre, débités, taillés, sont livrés à des entrepreneurs — en particulier à un entrepreneur de Guingamp dont le camion-automobile vient sur les lieux d'exploitation — sous forme de pierres de taille pour linteaux et bordures. La vente se fait à la pièce (10 à 13 fr.) et au mètre de pierre (20 à 24 fr.).

Par ailleurs, chacun prend dans des carrières temporaires (trous au bord des chemins, dans les chemins mêmes, dans les champs, que l'on comble ensuite avec de la terre, des résidus de démolition, de la pierraille) la pierre pour la réparation des sols ou cours et des routes.

Quelques carrières à ciel ouvert (4 à Bulat), quelques « rochers volants » fournissent le moëllon de construction qui s'acquiert à la charretée (20 à 30 fr.).

b) *Le sable et l'argile*

Une exploitation de sable (à Quatre-Vents), pour le service des Ponts-et-Chaussées, est abandonnée. On puise le sable et l'argile nécessaires aux constructions, aux couvertures, dans

quelques sablières (à l'est de Stangué) et dans des excavations peu profondes.

c) *La tourbe*

La tourbe sert, à l'occasion, de combustible. On l'extrait des prairies basses où l'on creuse par places, en forme de demi-lunes, des tranchées de 80 cm. environ de profondeur.

Après les foins, fin juillet, on détache les mottes semblables à des briquettes, on les répand sur le pré, on les dispose ensuite en tas réguliers ; elles sèchent et on les rentre 15 à 20 jours après.

Certains propriétaires interdisent l'extraction de la tourbe. En tout cas, il ne s'agit que d'une exploitation rudimentaire, intermittente : « on va en chercher un peu. »

Les habitants d'une vingtaine de villages seulement recueillent de la tourbe.

2. LES PRODUITS DU SOL NON CULTIVÉ

a) *Le bois*

Les bois, grands bois ou futaies de chênes, de hêtres, de châtaigniers (le plus grand mesure 9 ha 1/2), bois de pins (1), nombreux taillis et bosquets de peu d'étendue, couvrent une superficie de 60 hectares environ.

Ni la coupe des arbres (2) (tous les 50 ans), ni celle des taillis et des « broust » (tous les 9 ans) ne fournissent totalement aux habitants le combustible et les matériaux dont ils ont besoin. Les talus plantés d'arbres pourvoient partiellement à la consommation ; les fermiers émondent les arbres et coupent les rejets tous les 9 ans ; les propriétaires vendent parfois de 50 à 60 fr. pièce, les arbres sur pied. Les fagots de branches de chêne ou de hêtre sont vendus, actuellement, 100 fr. le cent ; les bois en bûches, 180 fr. la corde de 2 stères 1/2 (2 stères 380) (1931).

(1) Les plantations les plus récentes sont des plantations de pins.

(2) L'exploitation d'un bois de 10 ha. à Rosneven occupa de 1895 à 1902, 80 sabotiers et une scierie. Le déboisement de la région de Rosneven a été presque total.

On peut noter, qu'à Bulat, il y a deux scieurs de long n'ayant qu'irrégulièrement du travail.

b) *La lande, la pâture : leurs produits*

Les produits des landes (ajoncs, genêts, fougères, bruyères, herbes) servent à faire des fagots, des litières, des composts. Le vieil ajonc, dit ajonc à fagots, et l'ajonc à litière se vendent 20 fr. la charretée.

Les pâturages donnent, dans l'ensemble, une herbe de qualité très médiocre, à l'exception de ceux qui, dans les régions schisteuse et micaschisteuse, occupent les sols les moins humides.

c) *La prairie naturelle*

Les produits en sont pauvres ; on y trouve, en abondance, des graminées inférieures, des carex, laïches et juncs.

Un sol trop « gras » (où les conditions d'humidité et de richesse en principes nutritifs de la plante activent la végétation) donne une herbe trop drue, trop abondante et oblige à faire, soit 3 et 4 coupes dans l'année sans récolte de foin sec, soit 2 coupes en hiver et une récolte de foin. En général, dans un pré ordinaire, on effectue une récolte de foin en juin et une récolte de regain en herbe ou en foin, selon les conditions atmosphériques, en octobre.

RENDEMENT DES PRÉS A L'HECTARE

	1930	MOYENNE DES CÔTES-DU-NORD 1923 (1)
Maximum	4.000 kgr.	
Moyen	2.000 kgr.	3.000 à 3.500 kgr.
Minimum (mauvais prés)	100 à 300 kgr.	

Tableau 30.

(1) Sevegrand, *Monographie agricole*, o. c. Inédit.

II. — Les cultures.

1. RÉPARTITION DES SOLS ET DES CULTURES (1)

a) Répartition des sols

TABLEAU DE LA RÉPARTITION DES SOLS

SOLS NON CULTIVÉS				SOLS CULTIVÉS			
TERRAINS NON EXPLOITÉS		Bois	Landes et Pâtures	Prés naturels	Labours en cultures	Jachères	Ajoncs Fourragers
Marécages, Terrains rocheux Routes, Chemins Voie ferrée, Cours d'eau, Etangs	Propriétés bâties, Sols Aires et Courtils						
327 h ^a	43 h ^a						
370 h ^a		60 h ^a	490 h ^a	375 h ^a	1400 h ^a	178 h ^a	250 h ^a
1.295 h ^a				1.828 h ^a			

Tableau 31.

PORPORTION POUR 100 H^a DE SUPERFICIE TOTALE

SOLS NON CULTIVÉS				SOLS CULTIVÉS		
Terrains non exploités	Bois	Landes et Pâtures	Prés naturels	Labours	Jachères	Ajoncs
12	1,9	15,6	12	45	5,5	8
41,5				58,5 (2)		

Tableau 32. (Cf. fig. 41).

(1) Enquête personnelle : printemps 1931.

(2) Moyenne Sevegrand, 1923, o. c., pour les Côtes-du-Nord.

Superficie totale des Côtes-du-Nord : 687.603 ha. Terres labourables : 447.650, soit 65 % de terres labourables.

b) Répartition des cultures

TABLEAU DE LA RÉPARTITION DES CULTURES
(EN HECTARES)

CÉRÉALES						PLANTES SARCLÉES	PRAIRIES temporaires	Vergers	Jachères	Ajoncs Fourragers
Froment	Avoine	Orge	Seigle	Méteil	Sarrasin	Betteraves Rutabagas Carottes Choux Pommes de Terre	Fourrages verts			
385	375	8	40	35	85	295	170	7	178	250
928										
PROPORTION POUR 100 H ^a DE SOL CULTIVÉ										
21,06	20,52	0,44	2,19	1,91	4,64	16,15	9,29	0,38	9,74	13,68
50,76										

Tableau 33, (Cf. fig. 42).

TABLEAU DE LA RÉPARTITION { DES CÉRÉALES / POUR 100 ha.
DU FROMENT

de terrain total, de terrain agricole, de terrain labourable en 1892 et en 1930-1931
(les chiffres de 1892 concernent les Côtes-du-Nord dans leur ensemble)

	TOUTES CÉRÉALES		FROMENT SEUL	
	1892 (Enquête pour pour les (Côtes du-Nord)	1930 (à Bulat)	1892 (Côtes-du-Nord)	1930 (Bulat)
Pour 100 ha de terrain total.....	44	30	13	12 1/3
Pour 100 ha de terrain agricole....	46	33	15	14
Pour 100 ha de terrain labourable..	66	51	21	21

Tableau 35

TABEAU COMPARATIF DE LA RÉPARTITION DES SOLS ET DES CULTURES (EN
EN 1854 — 1914 — 1919 — 1928 (STATISTIQUES COMMUNALES) ET 1930-1931

		1854	1914	1919	1928	1930
SOLS NON CULTIVÉS	Terrains non exploités....	341	370	370	370	370
	Bois.....	30	30	30	30	40
	Landes et Pâtures.....	731	570	660	600	510
	Prés naturels.....	380	387	390	375	375
	Totaux partiels des sols non cultivés.....	1482	1357	1450	1375	1385
SOLS CULTIVÉS	CÉRÉALES		50	60	140	385
			360	235	320	375
			15	4	12	8
			190	100	40	40
			65	70	60	35
			160	55	80	85
	Totaux des céréales....		840	524	652	
	PLANTES SARCLÉES		35	20	80	
			15	42	160	
			—	—	10	
			160	60	60	
			100	95	90	
	Totaux des pl. sarclées.		310	227	400	
	Chanvre.....		2	1	1	
	FOURRAGES VERTS				90	
					80	
					10	
					20	
	Totaux des fourr. verts.		70	75	200	
	Vergers et Jardins.....		6	6	6	7
	Jachères.....		538	840	330	178
	Ajoncs fourragers.....				160	250
	Totaux des sols cultivés	1641	1766	1673	1748	
				3123		

Les $\frac{3}{5}$ du territoire total sont, présentement, en sol cultivé : labours, jachères, ajones ; près de la $\frac{1}{2}$ du sol cultivé est en labours ensemencés.

Les céréales (blé, avoine, sarrasin, méteil, seigle et orge) occupent la moitié de la superficie du sol cultivé ; les plantes sarclées, $\frac{1}{6}$; les ajones fourragers $\frac{1}{7}$; les prairies artificielles et temporaires, $\frac{1}{10}$.

Les ensemencements de blé et d'avoine, à peu près égaux, représentent au total les $\frac{2}{5}$ du sol en culture et les $\frac{4}{5}$ de la superficie consacrée aux céréales seules. Sarrasin, méteil, seigle et orge n'apparaissent plus qu'en faible quantité.

La culture essentielle est donc celle des céréales et, presque uniquement, celle du blé et de l'avoine.

L'examen des statistiques agricoles (tableau 24) permet de constater : une diminution des sols en landes et pâtures (60 à 100 hectares défrichés en 15 ans, 220 ha en 75 ans, soit 3 ha en moyenne par an) et des terres en jachères ;

l'augmentation en étendue des sols cultivés ;

la progression de la culture du froment qui arrive à égaler et même à dépasser légèrement celle de l'avoine ;

l'abandon des céréales pauvres : sarrasin, seigle, méteil, et du chanvre ;

le développement de la prairie artificielle (fourrages verts) ;

l'état stationnaire de la culture des plantes sarclées, mais la prépondérance prise par le rutabaga et par la betterave.

2. LA CULTURE DES CÉRÉALES

Le froment.

Sols ensemencés et préparation de la terre. — Le froment est semé, maintenant, dans les sols des trois zones : granits, micaschistes, schistes. Il réussit mieux, cependant, dans les sols des micaschistes. Toutefois, dans la région à l'Est de Bulat, aux villages de Quinquiscren, Le Flourden, Coatclaie, La Villeneuve, on lui préfère le méteil.

On le sème dans les terres de jachère, ou après les plantes sarclées, ou après le trèfle violet. Il demande un sol riche, une fumure abondante (fumier et engrais minéral) : « il faut le

forcer », « il faut l'acheter en double » (voir page 100), disent les cultivateurs.

Semences et semailles. — Sont semées les espèces les moins exigeantes, les blés rouges d'automne, d'hiver, et un peu ceux de printemps :

blé d'automne : le rouge barbu d'automne ;

blés d'hiver : le « *petit rouge* » (*ru-bihan*) sans barbes, lisse, sorte de goldendrop acclimaté ; c'est le blé en faveur dans les sols granitiques ;

blé de printemps : le rouge de Bordeaux sans barbes.

On utilise aussi, mais moins :

le Teverson (grain rouge, paille courte) ;

le Goldendrop à épis carrés ;

le blé Taylor du Nord ;

le blé « *Hybride de la Paix* », blanc, difficile à obtenir.

Se servir de semences sélectionnées n'est pas d'un usage répandu. Les paysans gardent, fort longtemps, la même semence qui, chaque année, dégénère (un cultivateur n'a pas renouvelé sa semence depuis 6 ans ; certains même ne la renouvellent qu'à longues échéances, tous les 10-15 ans). Ils acquièrent volontiers le grain d'un cultivateur du voisinage qui a eu une belle récolte. L'achat des semences sélectionnées se fait au Syndicat (1), à des courtiers ambulants, à des commerçants revendeurs.

Les semailles s'effectuent : à la main à la volée, plus volontiers au semoir, de novembre au premier janvier pour les blés d'automne et d'hiver, les plus communs.

« *Qui n'a pas semé à la Croix (de S. Martin),*

Au lieu d'un grain en mettra trois » ;

« *Si tu veux avoir du bon grain,*

Sème ton blé avant la S. Martin (novembre). »

Le souci des conditions lunaires semble abandonné.

Quelques ensemencements sont protégés contre les destructions des oiseaux — des corbeaux surtout — par des réseaux

(1) Prix moyen (hiver 1930-31) : 260 fr. les 50 kilogs, moins 35 fr. de ristourne aux syndiqués.

de ficelle (10 à 15 ha en tout dans la commune), protection trop onéreuse (main-d'œuvre et 12 à 15 fr. de ficelle par ha) et le plus souvent écartée.

Récolte. — La récolte commence vers le 10 août. Les blés (1), coupés à la faucille ou à la faucheuse-javeleuse, sont liés en gerbes soit avec de la ficelle, soit avec des liens faits de paille de blé ou de seigle.

Peu après la rentrée des gerbes mises en meules sur l'aire, s'opère le battage par batteries à moteur : on sait la main-d'œuvre exigée (10 à 15 servants) et la grosse dépense occasionnée (location de la batteuse, carburant compris : 250 à 300 fr. par jour). Le grain réservé à la semence est nettoyé au van à main, puis étalé sur le plancher du grenier où il est pelleté de temps à autre et sulfaté au moment de la semaille. Le grain destiné au commerce est vendu aux marchands de Bulat, au Syndicat, et surtout aux minotiers ; le manque de place, le peu d'importance des fermes, le besoin d'argent sont des causes de vente précipitée.

Rendement. — Le rendement varie de 1.000 à 2.000 Kgr. à l'hectare. En moyenne, il est de 1.600 Kgr. (1.000 Kgr. dans les régions pauvres ; 1.300 à 1.600 dans les régions moyennement riches ; 1.800 Kgr. dans les sols riches). Un cultivateur a obtenu, grâce à des soins coûteux, un rendement exceptionnel de 3.000 Kgr. à l'ha, mais sur une petite surface (un journal) et dans un courtil.

Le poids moyen à l'hectolitre atteint 75 Kgr. ; il s'élève parfois à 80 Kgr. et s'abaisse à 70-72 Kgr. (Les blés dont le poids est inférieur à 72 Kgr. par hl. ne sont pas achetés par le Syndicat.

TABLEAU DE COMPARAISON DU RENDEMENT EN HECTOLITRES

	ACTUEL	ZONE des collines (Sévegrand-1923)	1892 (Zone des collines)	1867 (Côtes-du-Nord)
Poids moyen : 1.600 kg.	21 hectol.	15 à 18 hect.	17 hl. 4	16 à 20 hl.

Tableau 36.

(1) Pas de maladies à signaler : un peu de coulure, de rouille (et verse dans certains terrains).

La paille donne 3.000 kgr. à l'ha. (en 1892 : 2.050 kgr.).

En tablant sur 1.600 Kgr. (21 hl.) de rendement moyen, la commune de Bulat peut récolter (pour la superficie indiquée au tableau 23) 6160 quintaux ou 8213 hl. de froment (et 12.000 qx. de paille).

Les progrès de la culture du blé, l'augmentation du rendement sont liés à la construction de la voie ferrée Guingamp-Callac-Carhaix, à la proximité des gares de Pont-Melvez et de Plougonver qui ont permis d'avoir la chaux à meilleur compte et en plus grande quantité et à l'emploi des engrais chimiques. La voie ferrée a été construite en 1893. A partir de cette date et peu à peu, le froment a pris une plus large place dans la culture des céréales. En 1910, de l'avis général des vieux cultivateurs, le seigle et le sarrasin commençaient à passer au second plan. L'après-guerre marque le succès du blé.

L'avoine.

Sols ensemencés. — Toujours très en faveur, l'avoine est la céréale de plus facile culture. Elle succède au blé. Le sol ne reçoit pas d'engrais. Il est même possible — au détriment de la « trempe » (voir page 81) — d'ensemencer d'avoine le même champ, deux ou trois années de suite.

Semences et semailles. On sème :

de la mi-octobre (20 octobre) à la mi-novembre, *l'avoine grise d'automne* (la plus répandue) ;

en janvier, l'avoine grise d'hiver ;

en mars-avril, l'avoine noire hybride (inversable) de Brie.

On s'attache peu au choix des semences sélectionnées.

Récolte. — La récolte de l'avoine d'automne a lieu aux premiers jours d'août.

Rendement. — L'avoine donne une moyenne de 1500 Kgr. de grain à l'ha (l'avoine de printemps, 1600 Kgr. ; l'avoine d'hiver, 1800 Kgr.). Le rendement oscille entre 1000 et 1800 Kgr. La paille atteint 3000 Kgr. à l'ha.

L'hectolitre pèse de 40 à 50 Kgr.

TABLEAU COMPARATIF DES RENDEMENTS MOYENS

Actuel	1923 (Côtes-du-Nord)	1867 (Zone des collines)
1500 kgs 33 hl.	1200 à 1500 kgs 22 à 33 hl.	1200 à 1250 kgs 22 à 25 hl.

Tableau 37.

La production totale du pays peut être évaluée à 5625 qx. de grain et 11.250 qx. de paille.

Le grain est utilisé pour la nourriture du bétail (tel qu'il est récolté ou concassé ou en mouture). En général, on se sert d'abord de la petite avoine, séchée ou non au four. Les cultivateurs vendent le plus possible d'avoine. La paille est donnée en nourriture aux bovins. Elle est préférée à toutes autres pailles pour les couvertures de chaume parce qu'elle ne casse pas et pourrit moins vite.

Le sarrasin.

Sols ensemencés. — On réserve au sarrasin : 1° les terres qui étaient sous ajonc et qu'on a défrichées ; 2° les terres nouvellement louées et non fumées ; 3° au cas où le fumier manque pour la culture des plantes sarclées, les terres particulièrement salies par deux ensemencements successifs de froment ou par une culture de froment déjà suivie d'une culture d'avoine. Le sarrasin est considéré comme une plante qui, non seulement n'affaiblit pas le sol, mais le nettoie et l'enrichit quelque peu ; certains cultivateurs prétendent, qu'après le sarrasin, la terre est meilleure pour le froment.

Chaque fermier sème, chaque année, et par habitude, un peu de blé noir (1/4 à 1/2 journal en moyenne). Une espèce de sarrasin à gros grains est en outre cultivée pour être coupée en vert.

Semences et récolte. — Semé à la fin du printemps, en juin, le sarrasin est récolté au début de septembre. Son rendement en grain est de 1.800 à 2.000 kilogs à l'hectare, en moyenne, et l'hectolitre pèse de 60 à 62 kilogs. (Rendement à l'hectare

en 1923 pour les Côtes-du-Nord, 10 à 11 quintaux (?) ; en 1867, 15 à 18 quintaux.) Le grain est donné au bétail, ou vendu, ou converti en farine pour la confection des crêpes et galettes de blé noir ; la paille sert à couvrir les silos, les meules, les crèches.

Le seigle. — Le méteil

Le seigle est semé dans les terres affaiblies ou dans les sols défrichés en été et en automne. On le cultive d'ailleurs beaucoup plus pour le couper en vert que pour le récolter en sec. On ne le cultive pas spécialement pour avoir des liens servant à faire les gerbes lors de la moisson et on ne s'en sert qu'accidentellement (généralement, on utilise les tiges mêmes des céréales qu'on coupe pour lier les gerbes). Il est semé en septembre-octobre, récolté fin juillet-début d'août.

Son rendement moyen est de 1.300 à 1.500 kilogs (paille : 4.000 kilogs). (Rendement en 1923 : 1.300 kilogs ; en 1867 : 1.150 à 1.450 kilogs). L'hectolitre pèse 70-72 kilogs.

D'un fort rendement en paille, il fournit d'abondantes litières.

La farine de seigle est parfois incorporée à la farine de blé pour la fabrication de la pâte de pain.

La culture du méteil (blé et seigle) est localisée, nous l'avons vu, dans les régions les plus pauvres du Nord-Est. On coupe aussi le méteil en vert. Le dosage de la semence employée est rarement renouvelé ; aussi, dans la semence, la proportion de seigle augmente très vite d'année en année.

Le rendement est de 16 à 20 hectolitres, 1.150 à 1.450 kilogs.

L'orge.

On la sème fin avril dans de très bonnes terres et presque toujours en couverture de trèfle violet.

« A la Saint-Georges (23 avril), mets ton orge, à la Saint-Marc (25 avril), il est trop tard. »

On la récolte en août. Rendement : 2.000 à 2.400 kilogs de grain ; 2.000 kilogs de paille à l'hectare.

3. LA CULTURE DES PLANTES SARCLÉES

Le rutabaga et la betterave.

Le rutabaga ou chou-navet à chair jaune, à collet vert ou rouge, réussit mieux que la betterave. C'est la racine fourragère des terres granitiques. Il se sème en juin et se récolte en octobre. Il est l'élément essentiel des barbotages et « mélanges ».

Rendement moyen : 170 quintaux à l'hectare (moyenne 1923 pour les Côtes-du-Nord : 180 à 200 quintaux). Le rapport des superficies ensemencées en rutabagas et en pommes de terre est d'environ $3/2$; en rutabagas et en betteraves, $2/1$.

La betterave, et un peu la carotte, sont semées en juin, de préférence dans les sols micaschisteux riches. La récolte a lieu fin octobre, début de novembre.

Rendement : 200 quintaux (moyenne 1923 : 280 à 300 quintaux).

La pomme de terre. — On plante (fin mars-début avril) surtout :

la « pomme de terre noire » ou géante bleue fourragère, d'assez fort rendement ;

la « blanche » ou géante blanche (fluke géante) ;

la « rouge » ou early rose (la région de Callac en est un centre récent de production) ;

la « rose-guen » (rose blanche), sorte d'hybride ;

un peu, la Wohltmann ou rouge du Soissonnais.

La dégénérescence est fait commun. Elle se traduit par une dépigmentation qui commence par la « tête » : la « rose-guen » et la « blanche à trous noirs » sont l'early rose et la géante bleue dégénérées.

La récolte se fait tardivement, à la fin d'octobre.

Le rendement, plutôt médiocre, varie entre 9.000 et 20.000 kilogs à l'hectare ; la moyenne ressort à 13.000 kilogs. (Régions littorales en 1923 : 20.000 à 30.000 kilogs ; régions des collines : 12.000 à 13.000). Peu vendue, la pomme de terre sert à l'alimentation du bétail et des habitants.

Le chou fourrager. — La culture du chou fourrager paraît reculer devant l'extension prise par la prairie artificielle. Cette culture est exclusive ou associée à celle de la pomme de terre. Les choux les plus estimés sont les choux à moëlle et non ligneux, dits de Péder nec (nom d'une commune des environs de Guingamp). Ils peuvent produire 1.200 quintaux à l'hectare.

4. LA CULTURE DES FOURRAGES VERTS

L'ajonc fourrager. — Fort apprécié, indispensable même à la nourriture des chevaux, l'ajonc fourrager remplace la luzerne et, partiellement, l'avoine. Il prend une place importante dans la culture et une exploitation sans champs d'ajonc trouve difficilement preneur. Il est considéré, en outre, comme une plante nettoyante et reposante.

On sème, sur avoine ou blé noir, « l'ajonc marin » récolté sur les talus du Trégorrois et vendu dans les foires et au Syndicat (prix du kilog : 30 à 40 fr.). Le gel, la trop grande humidité du sol retardent, empêchent même la croissance.

On coupe l'ajonc une première fois à 2 ou 3 ans, puis tous les deux ans. Après chaque coupe, le sol est rasé, ratelé, débarrassé. L'insuffisance de soins de nettoyage facilite l'invasion des fougères qui « mangent la récolte » et le champ devient une lande. En principe, on laisse l'ajonc 9 à 10 ans, jusqu'à la destruction de toutes les mauvaises herbes. La trop grande durée de la plantation (15 ans et davantage) non seulement aboutit à l'improductivité, mais va à l'encontre d'un des buts visés, le nettoyage.

La récolte peut être vendue sur pied (1.800 fr. l'hectare, en bon ajonc) aux cultivateurs dépourvus.

Les fourrages verts.

En dehors du seigle, du sarrasin, de l'avoine parfois, coupés occasionnellement en vert, des feuilles des choux, de l'herbe des prés, les principaux fourrages verts récoltés dans les prairies artificielles sont :

le trèfle incarnat annuel, semé sur le froment ou sur l'orge (rendement en vert : 150 à 170 quintaux) ;

le trèfle blanc ;

le trèfle violet biennal, récolté aussi en sec (rendement en sec : 50 à 55 quintaux) ;

la navette fourragère (pour une faible part).

5. LES VERGERS ET LES JARDINS

Les uns et les autres sont peu nombreux.

En général, le pommier, le seul arbre des vergers, ne réussit que médiocrement. 15 fermes environ possèdent des pommiers (10 en ont de 25 à 50).

Des expériences — plutôt que des plantations en vue du rapport — ont été tentées sans succès. La production de 25 pommiers atteint, exceptionnellement, 1.500 kilos. Elle se tient plutôt entre 200 et 500 kilogs.

Les fermes, sauf exceptions très rares, n'ont pas de jardins. Un bout de champ est consacré à une plantation d'échalotes de Jersey et de choux potagers : les carottes rouges sont semées en association avec les betteraves.

TABLEAU RÉCAPITULATIF DE LA PRODUCTION VÉGÉTALE

	Prairie naturelle	CÉRÉALES						PLANTES SARCLÉES				FOURRAGES VERTS		Pommes
		Froment	Avoine	Sarrasin	Seigle	Méteil	Orge	Rutabagas	Betteraves	P. de terre	Choux	Ajoncs	Trèfles	
en grain....		16	15	18	14	13	22	Racines 170	200	130	Tiges et feuil. 1200	?	160	350 kg par 25 arbres
en paille....		30	30		40	35	20							
four. vert														
four. sec.	20													
en hl/grain....		21	33	30	20	18								
en grain....		6.160	5.625	1530	460	455	176					250 ha		
en paille....		12.000	11.250		1600	1225	160					à		
en four. vert								20.100	11.800	8170	54.000	1000		
en four. racin												1800 fr		
en four. secs	7500											l'ha	27.200	
en hl.....		8.213	12.500	2550	800	635								

Tableau 38.

III. — L'élevage.

1. CONDITIONS ET CARACTÈRES

Les conditions géographiques, physiques et humaines actuelles n'apparaissent pas propices à une exploitation agricole orientée principalement vers l'élevage. Elles ne favorisent ni la production du bétail en qualité, ni celle en quantité.

D'une part, les lieux naturels de pâturage, prés, pâtures et landes sont de médiocre valeur et d'étendue restreinte. Les prés couvrent une faible partie du territoire (12 %) et, à l'exclusion de ceux qui sont situés à la naissance de quelques talwegs ou sur les pentes moyennes des vallées, ils ne donnent, malgré les soins dont ils peuvent être l'objet, qu'un fourrage pauvre ; en outre, dès le mois d'octobre, les eaux les envahissent et les rendent impropres au pâturage d'automne. Les landes et les pâtures (16 % du territoire), encloses de talus, sont de sûrs pacages, mais les bêtes n'y trouvent pas une nourriture substantielle. La pâture, friche humide ou lande nue, est médiocre, qu'elle abonde en herbes touffues mais mauvaises, ou qu'une végétation odorante et même savoureuse, mais rare, la tapisse ! La lande de fougère, de bruyère, de mousse, où le vieil ajonc n'est que bois, où le genêt se réfugie près des talus, n'offre à la pâture que l'herbe rase de quelques « clairières » : c'est, par excellence, la pâture maigre. Restent les bords herbeux des routes : le cultivateur y mène paître son bétail et à côté de la vache du pauvre, tenue à la corde, troupeaux de bovins et chevaux en liberté cherchent leur vie.

D'autre part, les exploitations sont, en général, de petite importance et, par conséquent, n'autorisent qu'un élevage limité. La quantité de produits récoltés (grain, pailles, racines, fourrages verts et secs) est évidemment à l'échelle de l'exploitation. Le petit cultivateur n'en garde même qu'un strict nécessaire car, pressé d'argent pour l'échéance du fermage à la Saint-Michel, il doit vendre au plus tôt ; à l'époque de la soudure, il se trouve fréquemment dépourvu de grains. Les capitaux manquent à la petite exploitation, et pour acheter de nouvelles têtes de bétail et pour remplacer les animaux qui viennent à périr (1). Seuls, en somme, les fermiers impor-

(1) Le petit cultivateur néglige, assez souvent, de s'assurer, malgré les facilités et les faibles taux des « Mutuelles agricoles ». En cas de

tants ont la possibilité de s'intéresser à la sélection des races et au choix des sujets. A ces inconvénients, il faut ajouter : la pénurie et l'insalubrité des locaux, l'instabilité des fermiers, l'ignorance et la routine, autant de causes diverses qui restreignent le développement de l'élevage ou lui font obstacle.

Malgré ces conditions défavorables, l'élevage apporte pourtant aux cultivateurs d'appréciables ressources, au moins en ces années d'après-guerre. En fait, la production animale a toujours accompagné la production végétale dont elle permet l'utilisation immédiate, nécessaire et normale en pays de petite culture. Mais les fermiers ont dû toujours compter avec le sol et avec leurs maigres moyens. Quelques essais ont été entrepris pour donner à l'élevage un essor plus rémunérateur. Au commencement du xx^e siècle (1900-1905), excités par le succès des centres voisins de Châteaulin, de Carhaix, de Callac, les cultivateurs de Bulat ont cru possible et l'élevage d'engraissement des bovins et la production de sujets de race (bovins et équidés). L'initiative de quatre ou cinq propriétaires exploitants a donné de piètres résultats. Si les fermiers les plus persévérants et les mieux installés ont pu poursuivre l'élevage d'engraissement, sur une très petite échelle, et en forçant la culture du trèfle et des racines fourragères, la pratique n'a pu s'étendre et devenir normale. L'effort accompli a cependant abouti, pour une part, à l'introduction de races bovines nouvelles (les races durham-normande et normande qui ont supplanté les races bretonnes pie-noire, pie-rouge et froment) et à l'amélioration de la race chevaline. Et, s'il n'est plus question de produire des sujets de race destinés à la vente, du moins quelques cultivateurs ont mis leur orgueil à posséder toujours un étalon de choix et une jument « de tête ».

Poussés à l'élevage par les heureuses conditions du commerce en ces années dernières, les paysans ont utilisé, au

perte de bétail, on procède à une quête dans la commune. Les sommes recueillies, insuffisantes pour réparer tout le dommage, sont directement remises au cultivateur sinistré.

L'éleveur, le cultivateur n'appellent le vétérinaire qu'en cas d'extrême urgence, quand l'animal paraît très gravement atteint. Ils s'étonnent ensuite du peu de résultats obtenus et déçus, recourent de moins en moins aux offices du praticien.

maximum, leurs ressources, ont donné aux plantes fourragères une assez large place dans l'assolement, et ont adapté la production animale aux conditions ainsi modifiées. Ils ont adopté un mode d'élevage qui paraît exactement répondre à l'état agricole local et actuel ; ils s'intéressent presque uniquement à l'entretien du plus grand nombre possible de reproducteurs femelles (juments, vaches, truies) et à la production poussée des jeunes qu'ils vendent ordinairement au moment du sevrage et qu'ils n'ont pas à nourrir. De l'avis unanime, cet élevage « rapporte », et il est le seul qui puisse « rapporter ».

2. LES ÉLEVAGES

L'élevage du cheval

Les races bretonne (trait breton) et postière-bretonne (trait postier) sont les plus répandues. On trouve aussi quelques sujets ardennais, boulonnais et percherons introduits par le hasard des maquignonnages ou par le dépôt des haras de Callac (Planche XII, fig. A, B, C, et Planche XIII, fig. A).

A vrai dire, il est assez rare de rencontrer des juments poulinières qui présentent les caractères d'une race pure. Les paysans s'en soucient assez peu. Certes, ils rêvent de « jument de tête » qui leur assureraient toute une lignée estimable ; mais, le prix est un obstacle qu'ils surmontent rarement, car il faut payer 5.000 à 6.000 francs une bonne pouliche (1931). Ils portent, par contre, toute leur attention sur le choix de l'étalon. Il n'est pas de difficultés pour avoir de bons étalons : 5 (races trait-postier et trait-breton), propriété de fermiers, existent dans la commune même ; les communes voisines (Maël-Pestivien et Saint-Servais) en possèdent également ; enfin, à Callac, il y en a 4 du haras de Lamballe. Les éleveurs exhibent leurs bêtes aux foires importantes de la région et, chaque dimanche, entre le 15 février et le 15 mars environ, sur la place du bourg. On peut admirer et choisir. Dans les fermes, le prix de la saillie est de 60 francs.

Les étalons ne travaillent pas aux champs. Mais, les poulinières sont bêtes de trait. Elles sont ménagées autant que faire se peut. Les grands déplacements, les lourds charrois

leur sont évités pour ne pas les « briser ». On les protège, en somme, au détriment des travaux de culture. Les uns et les autres reçoivent, à peu près, la même nourriture, un peu plus riche en avoine (3 à 4 litres en plus par jour) pour les étalons. L'hiver, l'ajonc broyé, les betteraves, le foin et la paille constituent l'essentiel de l'alimentation ; l'été, l'avoine, les fourrages verts (trèfle), un peu de foin, la pâture à brouter assurent une nourriture plus abondante. La ration quotidienne ne paraît pas très justement établie. L'ajonc, aussi largement dispensé que l'on voudra, ne saurait totalement remplacer l'avoine qui n'est accordée que parcimonieusement (parfois pas du tout, parfois 1 litre, et 5 à 10 litres au plus fort des travaux).

Les maladies sont rares ; on note quelques cas de croup, d'angine chaque année. L'avortement des poulinières est une calamité. Le vaccin employé, parce qu'injecté trop tard, ne donne pas les résultats espérés.

Les poulains se vendent surtout à l'âge de 5 à 6 mois, un peu avant le sevrage. Il arrive que le cultivateur garde les plus belles pouliches pour les livrer au commerce entre 18 et 30 mois. En cas d'avortement de la jument, on achète parfois un jeune poulain pour l'élevage au pâturage.

Au cours de l'hiver 1930-1931, un poulain quelconque de 6 mois atteignait le prix de 1.000-1.500 francs ; un poulain de 2 ans, celui de 1.500-3.000 francs. Les jeunes sont vendus aux maquignons, dans les foires, soit pour être élevés dans la région de Carhaix, soit pour être cédés aux régions du Midi français ou aux pays étrangers (à l'Allemagne), soit pour la boucherie en cas d'abondance de produits ou de fermeture des

TABLEAU DES PRODUITS DE L'ÉLEVAGE DES CHEVAUX

	1914	1929	1931
Chevaux.....	417	450	600
Juments (toutes)			
Juments poulinières	200	240	300
Poulains	217 moins de 3 ans	210 moins de 3 ans	150 moins d'un an
			300 poulains dans l'année Vente moyenne annuelle : 150 à 300

Tableau 39

frontières douanières. Les vieux chevaux vont à la boucherie; ils sont payés, à l'estime, de 1.000 à 1.800 francs.

L'élevage de la vache

Les races, très croisées, dérivent : de la durham-normande, de la normande, de la bretonne (pie-rouge et froment). Il n'y a plus de race bretonne pure. L'introduction de la vache normande remonte à 1890. Les premiers taureaux ont été achetés à Uzel. Sur les granits, on élève de préférence les vaches dérivées de la **race bretonne** ; sur les micaschistes et sur les schistes, on ne trouve plus que des normandes et des durham-normandes (Planche XIII, fig. B).

10 taureaux, tous croisés durham-normands, se trouvent à Bulat. Il en est d'autres dans les communes voisines. Le prix de la saillie est de 20 francs. Le choix du taureau n'est pas toujours judicieux. Quelques fermiers n'hésitent pas à conserver un jeune taureau qu'ils utilisent pour la saillie des vaches de leur ferme dès « qu'il est capable », à moins de deux ans et même sans se soucier de la dégénérescence des produits. Toutefois, on estime volontiers un beau taureau et on juge sa valeur au poids des veaux, à leur naissance.

L'herbe des pâturages est à la base de la nourriture des bovins. Ils reçoivent, en outre, et en quantité limitée, des choux fourragers, des betteraves, des rutabagas, du foin, de la paille d'avoine, des fourrages verts, parfois des grains, du son. Il ne

TABLEAU DES PRODUITS DE L'ÉLEVAGE DES BOVINS

	1914	1919	1931
Taureaux	20	25	Reproducteurs : 10
Bœufs	120	150	Bœufs d'engrais : 30
Vaches laitières et autres	530	500	930
Veaux	700 (?)	200	De 0 à 2 ans : 560
Production moyenne dans l'année 1930-1931 (veaux).....			750
Vente moyenne dans l'année (d'un poids de 50 à 75 kg.).....			450

Tableau 40.

leur est jamais donné de tourteaux. L'hiver, ils ont des barbotages de légumes cuits. L'alimentation est variée mais insuffisante. Les vaches sont maigres.

La tuberculose et l'avortement épizootique sont les maladies les plus redoutées.

Production animale. — La production bovine comprend : en premier lieu, les veaux, vendus vers 3 ou 4 semaines (sont ainsi vendus, au poids et à la qualité à la fois, les 2/3 environ de la production annuelle) ; en second lieu, les génisses et jeunes taureaux de 15 mois à 2 ans ; enfin, quelques bœufs d'engrais (une trentaine au maximum par an).

Production laitière. — Il y a environ 750 vaches laitières au début de l'année 1931. La quantité de lait produite est difficilement estimable. Le rendement et la qualité apparaissent très moyens. Quotidiennement, une bonne vache peut donner 20 litres de lait ; une vache ordinaire, 12 à 15 litres ; une mauvaise, 7 à 8 litres et moins. A titre d'indication, en comptant sur une moyenne de 12 litres, on peut évaluer, pour toute la commune, la production quotidienne à 8.000-9.000 litres ; la production mensuelle à 250-270.000 litres ; la production annuelle à 2.000.000 de litres.

Les paysans ne vendent pas le lait. Ils en consomment beaucoup, soit sous forme de lait frais, soit surtout sous forme de babeurre ou « *lait ribot* », soit sous forme de beurre. Ils ignorent la fabrication de tous fromages, — car on ne saurait donner le nom de fromage au lait caillé (*laez kaoulet*) sans présure, par léger chauffage auprès du foyer — et l'usage, dans l'alimentation, de la crème fraîche. La plus grande partie du lait sert à faire du beurre. Il faut 20 à 25 litres de lait pour obtenir un kilog de beurre. Le beurre n'est pas très apprécié ; malgré les perfectionnements de l'outillage de laiterie et parce qu'il est préparé sans soins méticuleux, il est souvent gris, sale, malodorant. Il est vendu aux commerçants du bourg et sur les marchés des environs (Callac, Plougouven, La Chapelle-Neuve, Guingamp). La production totale annuelle peut atteindre 100.000 kilogrammes.

L'élevage des ovidés

Nous ne l'indiquons que pour mémoire. Le sol ne s'y prête

pas et certains propriétaires l'interdisent par crainte des détériorations possibles aux pousses des talus. Il y a en tout 18 moutons et chèvres. Ordinairement, là où il y a un mouton, il y a une vieille paysanne sachant filer au rouet. La laine sert à confectionner gilets et chaussettes tricotés.

L'élevage du porc

C'est un élevage qui a pris dernièrement un grand développement par suite des hauts cours de vente (1). On ne peut dire s'il se maintiendra toujours aussi important et s'il résistera à la baisse des prix.

Les races craonnaise et celtique (Planche XIII, fig. C) sont les seules qui existent. Ici encore, c'est l'élevage du jeune qui l'emporte. Dans la plupart des fermes, on nourrit une truie, parfois deux et trois. Chaque truie donne de 6 à 12 petits ; mais, il faut compter avec une mortalité assez forte. On obtient 2 et même 3 portées par an, car on pousse à la production. Enfin, on achète, à l'occasion, des porcelets pour les engraisser pendant l'hiver.

La production consiste : 1) en porcelets de lait, vendus jeunes ; 2) en porcs de 4 à 6 mois destinés, partie à l'alimentation du personnel de la ferme (1 à 3 porcs par ferme et par an), partie à la vente (le poids le plus rémunérateur varie entre 100 et 125 Kgr.) ; 3) en vieilles truies, castrées et engraisées.

Les porcs sont nourris : en hiver, de barbotages cuits et crus de pommes de terre, de rutabagas, de betterave auxquels on ajoute du babeurre ; en été, de barbotages moins substantiels de choux, d'herbes diverses, de feuilles de betteraves. Il est rare qu'on donne de la mouture d'avoine et du son, denrées chères. Les porcs ne sont pas mis au pâturage ; ils vagabondent seulement dans les cours et placitres. Le gros problème est celui de la cuisson des barbotages. Le combustible manque. Certes, on utilise tout ce qui brûle : troncs de choux

(1) Dans les années 1929-1930, un fermage moyen pouvait être acquitté avec le produit de la vente d'une portée. Cf. le vieil adage cornouaillais (Le Bourhis, *Etude sur la culture et les salaires agricoles en Haute-Cornouaille*, Rennes, 1908, p. 63) : « Le fermier doit payer son maître avec ses bœufs et vivre avec ses céréales. »

desséchés, ajoncs, épines, tourbe, déchets combustibles ; mais cela ne suffit pas. Aussi, quelques cultivateurs se sont décidés à acheter de la houille. D'autres se contentent de jeter de l'eau bouillante sur le barbotage cru. L'extension de l'élevage du porcelet est ainsi limité, plus par les conditions de chauffage que par les ressources en aliments. L'utilisation de la houille nécessiterait, en contre-partie, le maintien des prix élevés.

Les mauvaises conditions d'hygiène facilitent l'éclosion des maladies : rouget et maladies des pattes.

TABLEAU DE LA PRODUCTION DE L'ÉLEVAGE DES PORCS

	1914	1919	1930
Verrats	6	1	2
Truies	120	50	160
Porcs à l'engrais	560	170	630
Porcelets		"	1.500

Tableau 41.

L'élevage de la volaille

L'élevage de la poule est le seul pratiqué. A vrai dire, ce n'est même pas un élevage suivi. Toutes les fermes ont des poules, mais de races indéfinies. En moyenne, une ferme de 10 à 20 ha a environ 25-30 poules. On trouve cependant quelques poulaillers soignés et quelques belles troupes de wyan-dottes.

La commune a, au total, 4.000-4.500 poules. Il est difficile d'indiquer le rendement en œufs ; en tout cas, il paraît faible. Les poulets sont vendus surtout très jeunes, à peu près gros comme des pigeons ; on s'en débarrasse au plus tôt. Toutefois, en été et à la fin de l'automne, on vend des poulets de taille moyenne, mais non engraisés spécialement : c'est du « tout-venant ».

L'élevage de l'abeille

Il y a dans la commune une centaine de ruches, toutes de

paille tressée (on ignore la ruche à cadres). Les propriétaires ne donnent, à peu près, aucun soin aux abeilles ; ils se contentent de recueillir les essaims. Il est assez rare qu'ils consomment le miel. Mais — et la pratique est assez curieuse, — ils vendent au marché, en octobre, toute la ruche : à la fois, le panier de paille tressée, les abeilles et le miel, cédés au poids. L'ensemble vaut actuellement 3 francs le kilog et une ruche pleine pèse de 15 à 25 Kgr. Le miel a une saveur très forte, désagréable aux palais non habitués ; sa couleur est brunâtre.

L'élevage du chien épagneul breton

Deux éleveurs assez importants de Callac répartissent, dans la région, leurs jeunes épagneuls âgés de six semaines. Ils les placent chez des cultivateurs qui les nourrissent jusqu'à un an, moyennant 15 à 20 francs par mois. Une dizaine d'épagneuls sont ainsi élevés en Bulat. Il ne s'agit que d'un élevage sporadique, accidentel ; il n'y a pas lieu d'en prévoir l'extension.

TABLEAU RÉCAPITULATIF DE LA PRODUCTION ANIMALE

	Chevaux				Bovins				Moutons et chèvres	Porcs			Volailles	Ruches	Chiens épagneuls
	Etalons	Hongres	Juments	Poulains	Taureaux	Bœufs	Vaches	Veaux		Verrats	Truies	Elèves			
Nombre..... (hiver 1930-31)	5	4	450	100	10	30	930	560	18	2	160	630	4.000-4.500	100	10
Quantité annuelle, moyenne				305				750				1500			
Vente annuelle...				150-300				450				1000			
Production en lait (année).....					2.000.000 litres										
— en beurre (année).....					100.000 kil.										
Œufs.....													250.000-300.000		

Tableau 42.

IV. — L'industrie.

Bulat n'a aucune industrie importante. La seule qui soit possible est l'extraction de la pierre ; mais, l'éloignement des villes de la région (qui trouvent du granit presque sur place), le mauvais état des communications locales s'opposent à son développement.

L'artisanat rural, agricole surtout, est assez développé. La plupart des métiers utiles à la culture (fabrication et réparation des outils et machines agricoles, maréchalerie, entreprises de battages, entreprises de transports, meunerie) ou se rapportant à la construction et à la réparation des bâtiments, à la confection des vêtements, à l'alimentation, se trouvent représentés.

Ils sont exercés par des ouvriers dont ils constituent l'occupation exclusive, par des cultivateurs qui augmentent ainsi leurs revenus, par des commerçants. Dans l'ensemble, ils ne permettent que de maigres profits. Ce n'est qu'exceptionnellement qu'ils « nourrissent leur homme ».

Métiers se rapportant à l'exploitation des ressources naturelles (pierre, bois)

Nous avons indiqué, page 105, qu'en tout et pour tout, 3 carriers et tailleurs de pierre, maçons à l'occasion, se livraient à l'exploitation des « rochers volants » de granit, exploitation réduite, trouvant actuellement un débouché extérieur (fig. 43). Quelques propriétaires s'opposent à la destruction des rochers.

2 scieurs de long débitent des planches et des poutres. Ils n'ont qu'irrégulièrement du travail. Ils sont, avant tout, journaliers agricoles.

Il existe 2 sabotiers au bourg, creusant parfois des sabots, vendant, de préférence, les produits de sabotiers d'autres communes. L'un des deux est facteur rural.

Métiers se rapportant à la fabrication et à la réparation des outils et machines agricoles, et à la maréchalerie (fig. 43).

Le charronnage est assez développé. 3 charrons (à Coz-Caraës, à Bulat, à Kerjulou), faisant aussi un peu de culture, fabriquent des voitures à récoltes, des charrues-araires, des

rouleaux de bois surtout. Ils sont également menuisiers et charpentiers.

Les forgerons-maréchaux-ferrants fabriquent de moins en moins d'outils. Ils modifient les faucilles usagées, forgent les socs émoussés, réparent les machines agricoles, ferment les chevaux. Il y en a 3 : à Bulat, à Parc-an-Ty, au Château.

Un bourrelier ambulant confectionne et répare les harnais au domicile des fermiers.

Généralement, les cultivateurs font exécuter leur travail dans l'atelier le plus proche. Il se peut donc qu'ils s'adressent à des artisans de communes voisines, à Pont-Melvez, à Les Mais, à Burtulet.

Entreprises de battage. — Des cultivateurs possédant des batteuses à moteur payent patente (4 en Bulat) et offrent leurs services aux fermiers ; ils ont à subir la rivalité d'entrepreneurs de communes voisines.

Entreprises de transport. — Depuis 1929, il s'est organisé un service de transports des personnes et des marchandises de Bulat à Guingamp ou à Callac, service assuré pour les marchés, les mercredis et samedis, par trois autocars appartenant à des particuliers de Bulat. Un camionneur de marchandises par automobile (camion de 5 tonnes) réside au bourg. Il trouve peu de travail local et se rend sur des chantiers éloignés (transport de pierre pour les Ponts-et-Chaussées). Les marchandises lourdes et venant de loin (chaux, engrais, etc...) sont transportées par le train (1).

Meunerie (fig. 45). — Quatre petits moulins (de Bo-deillo, de Pont-bras, de Moulin-neuf, de Kernalleguen) existent en Bulat. Les moulins du Fol et du Véot, bien que situés sur le territoire des communes de Callac et de Saint-Servais, effectuent du travail pour les habitants de Bulat. Le moulin de

(1) Nombre d'automobiles à Bulat-Pestivien (1932-1933):

Autocars servant au transport des voyageurs : 3.

Camion : 1.

Camionnettes : 2 (boulangier, courtier en bestiaux).

Voitures dites de tourisme, mais utilisées pour l'exercice d'un métier (transport de voyageurs, commerce) : 2.

Voitures de tourisme : 2.

Motocyclettes : 3.

Kernaleguen ne sert plus qu'au fermier locataire qui prépare lui-même sa mouture d'avoine.

Tous ces moulins sont en voie de disparaître : les grandes minoteries des environs (de Callac, Duault, Carnoët, Moustéru, Guingamp, Bourbriac) leur enlèvent la plus grosse part du travail qu'ils pourraient faire ; la clientèle s'en écarte, car ils sont difficilement accessibles, peu pratiques ; ils ne produisent pas une farine fine (1) et se font payer en nature. Sans ressources, les meuniers ne peuvent plus entretenir les canaux et les biefs (2). Ils n'ont plus qu'à s'incliner devant les conditions économiques modernes. D'ici quelques années, les petits moulins seront probablement abandonnés.

Le moulin a deux meules : l'une pour le froment, l'autre pour l'avoine, le seigle ou le sarrasin. Il est équipé pour moudre en moyenne, 1.500 à 2.000 Kgr. de grain par meule et par jour. Tout y est rustique : l'eau arrive dans un conduit en bois et se déverse sur une roue à une seule rangée de rayons et à aubes de bois ; les meules sont en grès et un système d'élévation par crémaillère et chaîne ou par treuil grossier permet la charge, le nettoyage, la taille ou « retrempe ». Deux tambours inclinés (un par meule) à un seul tamis, enfermés dans des cages à rideaux, recueillent la mouture et la tamisent ; la farine se dépose sur le plancher de la cage, en forme de plateau clos ; on l'en extrait avec un petit râteau plein. Le local, enfoui dans le sol, en désordre, presque sans lumière, est plutôt médiocrement tenu et envahi de toiles d'araignées.

Le moulin fonctionne par intermittence. La saison morte va de mai à août ; la saison vive commence vers la Saint-Michel et se poursuit jusqu'au 1^{er} janvier. Quand les conditions sont les plus favorables, le meunier compte sur 500 Kgr. de grain à moudre dans la semaine. Obligé de se déplacer fréquemment, d'aller quêter le grain, soucieux d'arriver avant le minotier ou avant le petit meunier voisin, d'aller livrer la farine (voir fig. 45 le rayon d'action du meunier de Bodeillo),

(1) L'habitant est de plus en plus avide de pain blanc. Un meunier déplore la mentalité moderne et dit : « Ah ! aujourd'hui, on mange le pain blanc avec les yeux ! »

(2) Au Moulin-Neuf, il faudrait, chaque année, dépenser 1.000 francs, occuper une trentaine d'hommes pour réparer les bords des fossés et creuser les biefs.

il perd la majeure partie de son temps en voyages. Ce n'est qu'ainsi qu'il peut, cahin caha, continuer son métier.

Les petits fermiers restent la clientèle la plus fidèle. Ils ne s'approvisionnent pas, pourtant, au moulin, de toutes les farines et moutures dont ils ont besoin. Toutefois, à l'époque de la soudure, quand leurs provisions sont épuisées, ils viennent y acquérir la farine de blé nécessaire à leur subsistance.

Le paiement du meunier s'effectue en nature. Il retient 10 à 12 % du poids de grain livré. (Les minotiers ont un tarif fixe — 12 francs par 100 Kgr. de grain à moudre — qui explique en partie leur succès.) Il est ainsi conduit à utiliser les grains ou farines recueillis, soit qu'il engraisse des porcs (au Moulin-Neuf, avant la guerre, 30 porcs étaient élevés à la fois ; en 1931, il n'y en a plus que 8 et l'élevage n'est pas continu), soit qu'il fasse un peu de commerce.

Ainsi réduits à d'insuffisantes ressources, les meuniers se livrent à la petite culture. Deux meuniers parlent d'abandonner leurs moulins, l'un pour tenir une ferme, l'autre pour occuper une place d'ouvrier dans une minoterie ou pour tenter provisoirement sa chance dans un moulin plus important et moins concurrencé.

Métiers se rapportant à la construction et à la réparation des bâtiments

Les cultivateurs effectuent eux-mêmes, toutes les fois qu'ils le peuvent, les travaux de construction, de réparation, de couverture. On trouve cependant trois maçons, trois charpentiers-menuisiers et deux couvreurs.

Confection de vêtements. — C'est surtout l'œuvre des femmes. A côté d'un tailleur ambulant, d'un cordonnier-savetier, il y a au bourg principalement, quelques couturières, tricoteuses à la machine et repasseuses de coiffes.

Alimentation. — Les bouchers — qui font peu d'affaires — viennent de Pont-Melvez et de Callac. Ils ne « tiennent » pas les fermes (1). Un boucher local ambulant tue les porcs et les vaches, à la demande des fermiers.

Un boulanger installé au bourg et deux fourniers — un au

(1) Ils n'offrent pas leur marchandise de ferme en ferme.

bourg et l'autre à Kernuzunet — font cuire les pains tout préparés.

Autre métier. — A Pennec'h, un cultivateur exerce le métier de cordier. Venu à Bulat il y a quelques années, il a continué à faire des cordes. Il les vend, le mercredi, au marché de Callac et achète le chanvre qui lui est nécessaire à Rostrenen.

Il n'y a jamais eu de ressources locales qui permissent l'installation importante et permanente de petits métiers. La possibilité de trouver en ville, facilement, à meilleur compte et mieux faits, les outils agricoles et les harnais a diminué l'importance de l'artisanat agricole : les forgerons sont principalement maréchaux-ferrants. Les charrons trouvent encore à s'occuper et réussissent habilement les lourdes voitures et les rouleaux de bois. L'abandon du costume breton, la coquetterie des jeunes qui s'habillent à la mode des villes, l'invasion des costumes tout confectionnés ont réduit le rôle du tailleur-rural : il fait quelques complets de drap noir et quelques vêtements de velours. Les couturières ont à coudre les robes, les sarraus, les chemises, etc... Quant aux tricoteuses, il en est à Bulat comme il en est partout maintenant : des placiers ont réussi à vendre quelques appareils mécaniques.

V. — Le Commerce.

1. PETIT COMMERCE LOCAL D'ALIMENTATION, D'ÉTOFFES, DE PETIT OUTILLAGE

En 1931, tous les commerçants résident au bourg : 16 patentés sur un total de 27 patentés dans la commune. Ils sont des vendeurs ou regrattiers : épiciers, marchands de tissus, de vêtements, de chaussures, quincailliers. Le plus souvent, ils font à la fois, tous les commerces et, parfois, y ajoutent encore celui des boissons (débits et cafés). Le commerçant a, en outre, une occupation extérieure : il est cultivateur, artisan, camionneur, maquignon, journalier ; la femme s'occupe spécialement du détail des marchandises et garde la boutique.

Le petit commerce n'est pas florissant. Les paysans achètent peu ; ils font le plus possible d'achats à la ville, profitant de leurs déplacements pour les foires et marchés ; quelques com-

merçants ambulants (le « Caïffa » en particulier) circulent dans la campagne et gagnent les fermes les plus accessibles soit avec une voiturette, soit à bicyclette, soit à pied ; enfin, les articles de consommation courante et presque exclusive sont en nombre assez réduit : le café et la chicorée, le sucre, le sel, le vinaigre, peu ou pas d'huile, de conserves, de préparations alimentaires.

2. COMMERCE DES PRODUITS AGRICOLES

a) *Commerce local*

En plus des commerces embryonnaires tenus par les regrattiers (grains, engrais, bestiaux), il existe une importante maison spécialisée dans le commerce du beurre, des œufs, des volailles et du gibier. Son ravitaillement est assuré : par les divers commerçants du bourg qui reçoivent des cultivateurs le beurre et les œufs apportés communément le dimanche matin ; par un marchand ambulant qui, au cours de la semaine, va de ferme en ferme quérir la marchandise (une ristourne de 0 fr. 25 par livre (hiver 1930-1931) est accordée à ces intermédiaires) ; par l'achat direct au producteur sur le marché de Callac. Ainsi, cette maison a centralisé, à son profit, les acquisitions réalisées par les petits commerçants. Elle est parvenue à dominer presque entièrement le commerce local de beurre et d'œufs (1). Par ses méthodes d'achat, elle a résolu le problème de la main-d'œuvre nécessaire à la quête des produits dans les fermes disséminées ; elle a ménagé les susceptibilités paysannes et maintenu les commodités d'échange, le cultivateur troquant volontiers son beurre contre des marchandises de toutes sortes dans les regratteries à commerces multiples.

Elle étend son action dans les communes voisines du sud-est (Maël-Pestivien, Saint-Nicodème, Peumerit-Quintin). Par camion-automobile, elle lève les achats groupés par les dépositaires qui agissent pour son compte. Aucun lien contractuel ne lie marchand en gros et dépositaire ; il n'y a qu'une en-

(1) Je n'ai pu connaître le chiffre d'affaires exact. Il est difficile de fournir des indications pour le commerce d'œufs et de volailles ; mais le commerce du beurre portait bien sur 50.000 kilogrammes en 1931.

tente verbale qui peut être rompue à la volonté des parties (fig. 44).

Certes, bien que seule à Bulat, cette maison ne recueille pas toute la production communale : les intermédiaires n'hésitent pas à vendre la totalité ou une partie de leurs achats quand ils trouvent une occasion favorable, mais rare ; les cultivateurs des villages situés à l'ouest du territoire de la commune cèdent leur beurre aux marchands concurrents des bourgs voisins (Pont-Melvez, La Chapelle-Neuve), en outre, des paysans transportent leurs provisions aux marchés de Callac et de Guingamp où ils comptent les céder à meilleur prix aux particuliers consommateurs. Quoi qu'il en soit, elle acquiert la plus grosse part de la production. Le beurre est l'élément essentiel du commerce : il abonde, rapporte à coup sûr, n'a pas à craindre les aléas des cours. Grossièrement trié, mais ni malaxé, ni nettoyé, il est dirigé :

1) Partie — le meilleur beurre — le dimanche, en grande vitesse, vers Paimpol, pour la consommation locale ; 2) partie — la plus grande quantité — vers Paris où deux mandataires aux Halles en prennent livraison. Les œufs, la volaille, le gibier gagnent également Paris. Les expéditions se font le lundi principalement, aux gares de Plougonver, de Pont-Melvez et de Callac.

b) *Commerce des courtiers,
maquignons, maisons de grains, d'engrais, etc...*

Jusqu'à présent, les commis-voyageurs, courtiers et maquignons ne vont de ferme en ferme qu'en cas d'affaire sûre. Il faut rendre responsables de cette abstention : les voies de communication déplorables, le peu d'affaires traitées, l'habitude d'acheter dans les foires. En principe, le paysan est rebelle aux achats passés sur commande ; il préfère voir, palper la marchandise. Aussi, le commerce par représentation est très réduit et il s'arrête au bourg.

Les achats de grains et d'engrais se font dans les « maisons » de Callac et tout spécialement au bureau du Syndicat agricole. Quant aux ventes de grain (blé, avoine), elles s'effectuent aux minoteries, sur les marchés, chez quelques commerçants, au Syndicat. La vente et l'achat des bestiaux se font presque exclusivement dans les foires.

c) *Les marchés et les foires* (fig. 46)

On sait l'importance qu'ils ont conservé en Bretagne. Ils permettent certes d'écouler les produits agricoles (de la culture et de l'élevage), d'acquérir l'utile et parfois l'agréable, mais ils sont aussi une occasion de sortir, de voir, de parler, de faire provision de souvenirs pour plusieurs semaines ou plusieurs mois de solitude.

Les marchés. — Les cultivateurs de Bulat fréquentent, chaque semaine, deux marchés : le mercredi, celui de Callac, à 12 km. ; le samedi, celui de Guingamp, à 22 km. Le marché de Callac est, de beaucoup, le plus suivi. Ils se rendent à Guingamp par auto-cars ou par le train, à Callac, par auto-cars, à pied ou en voiture à cheval. A Callac, le commerce est surtout agricole et les hommes y vont nombreux (50 à 100 à chaque marché) : c'est le principal débouché de Bulat. A Guingamp, le marché n'est vraiment fréquenté que depuis l'organisation du service de transports par auto-cars : c'est plus un marché d'achat que de vente ; réservé aux femmes, il est une occasion de faire des emplettes dans les magasins.

Les foires. — Les foires de la région présentent trois caractères : elles sont d'abord des marchés de bestiaux ; elles sont aussi de grands marchés où s'échangent tous produits d'usage courant ; elles sont enfin des fêtes religieuses : pardons ou grandes fêtes de l'année.

Les habitants de Bulat fréquentent celles qui se tiennent dans un rayon de 25 à 30 kilomètres. Les principales sont :

les foires de chevaux du Menez-Bré, près de Louargat, très importantes : le 17 juin et le 22 septembre ;

les foires de Guingamp dites « foire de la mi-carême », « foire fleurie » à la fête des Rameaux, « foire du pardon » au début de juillet, « foire de Noël » ;

les foires de bestiaux de Carhaix dans le Finistère ;

la foire de chevaux de Christ, près de Pont-Melvez, en mai ;

la foire de Bulat-Pestivien ou « foire du pardon », au début de septembre.

Le trafic de la foire de Bulat porte surtout sur les poulains et sur les chevaux, aussi sur les vaches et sur les porcs. Il y aurait, en moyenne, 2.500 chevaux et poulains pré-

sentés ; 300 à 400 se vendraient. Les habitants sont fiers de leur foire et déplorent son déclin : « le train l'a perdue », affirment-ils (1).

A la foire de Christ, à 6 km. du bourg de Bulat, les échanges porteraient sur 500 têtes.

Secondaires sont les foires de Kérien, en Bourbriac, au milieu de juillet, et les foires récentes de Callac, de chevaux et de vaches, instituées en 1928 par le Conseil général des Côtes-du-Nord et fixées en février, avril, août, novembre. Jusqu'à présent, les foires de Callac n'ont acquis qu'une médiocre réputation. A noter enfin les petites foires de Pont-Melvez, de Saint-Nicodème, de Maël-Pestivien, peu ou pas fréquentées, en tout cas, très locales.

CONCLUSION

En résumé, la production naturelle — production du sous-sol et du sol non cultivé — apparaît insignifiante : le granit et le sable abondent, mais ne sont presque pas exploités ; les couches superficielles et peu étendues de tourbe ne peuvent servir qu'à une consommation locale peu exigeante ; le bois manque et la lande improductive n'est qu'un mauvais lieu de pâturage.

Les cultures sont de deux sortes : celles qui se font en vue de la vente immédiate des produits ; celles qui sont pratiquées en vue de l'élevage. Le froment et l'avoine, seules céréales qui

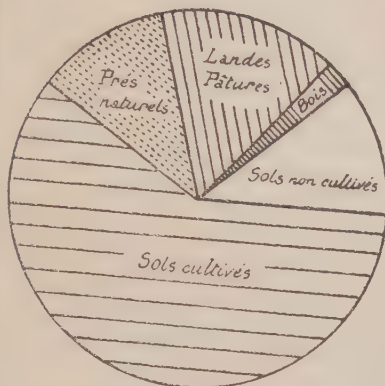
(1) Compte rendu de la foire de 1932 (*L'Ouest-Journal*) : « La foire a obtenu cette année un aussi grand succès que les années précédentes ; elle a réuni un très grand nombre de chevaux que l'on peut évaluer de 2.800 à 3.500. Dès l'aube, les routes en direction de Bulat étaient en grande partie occupées par de longs convois de chevaux se rendant au célèbre champ de foire. Les marchands du Léon et du Nord-Finistère étaient en très grand nombre et recherchaient principalement les jeunes poulains. Les transactions ont été fortes en poulains, mais par contre les juments et chevaux de service n'ont trouvé acquéreurs qu'entre cultivateurs. De l'avis de tous les cultivateurs, les cours pratiqués cette année à la foire ont fléchi par rapport à ceux pratiqués l'année dernière, de 45 à 50 %. On a coté : juments poulinières, de 1.800 à 2.500 francs ; chevaux de service pouvant encore fournir un bon travail, de 1.700 à 2.800 francs ; poulains de 5 à 6 mois, 400 à 500 francs ; quelques extras ont atteint les prix de 800 à 1.000 francs, mais c'est très rare et encore s'agit-il de poulains issus de mères de grande race. »

comptent, sont cultivés pour la vente. Les rendements, très moyens, ne permettent certes pas de grands bénéfices. Une ferme moyenne de 10 hectares, qui cultive environ 6 hectares, ensemence 1 ha 1/4 de blé et 1 ha 1/4 d'avoine, récolte 2.000 kilogs de blé et 1.900 kilogs d'avoine. Le rutabaga et la betterave, la pomme de terre fourragère, l'ajonc et le trèfle, éléments essentiels de la nourriture des animaux, occupent les 2/5 du sol exploité. Ainsi, actuellement, la culture est nettement équilibrée : près de la moitié du sol en culture est consacré aux céréales ; près de la moitié aux plantes fourragères.

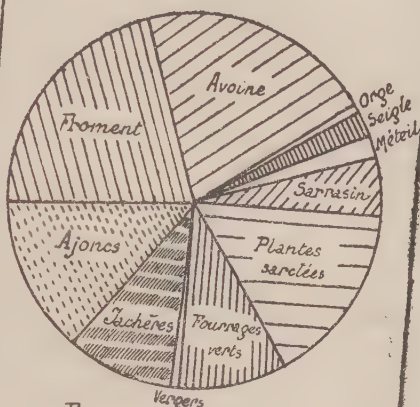
L'élevage est à la fois multiple et réduit : multiple puisqu'il porte sur les chevaux, les bovins et les porcs ; réduit puisqu'il ne s'intéresse qu'à la production des jeunes. Il vient heureusement compléter les ressources de la culture ; il constitue même la ressource essentielle du pays. La petite ferme de 10 hectares peut vendre chaque année, au minimum, un poulain, deux ou trois veaux, une dizaine de porcelets. Enfin, la vente du beurre et des œufs n'est pas négligeable.

Bulat n'a pas d'industrie ; l'artisanat agricole est réduit à l'indispensable. Le commerce agricole s'effectue surtout dans les foires et les marchés. Petit centre commercial du beurre et des œufs, Bulat doit, par ailleurs, acheter et vendre aux commerçants des villes voisines. C'est à Callac qu'il trouve son principal débouché et l'essentiel de son approvisionnement.

CULTURE — INDUSTRIE — COMMERCE



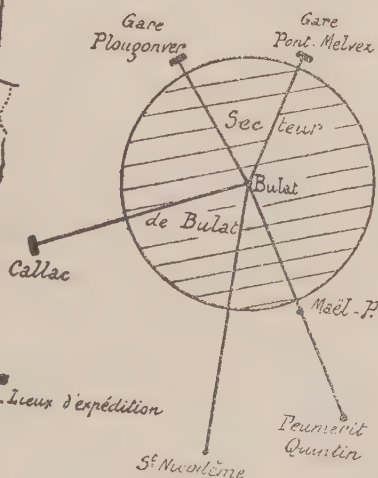
Répartition des terres, prés...
Fig. 41



Proportion des cultures
Fig. 42.

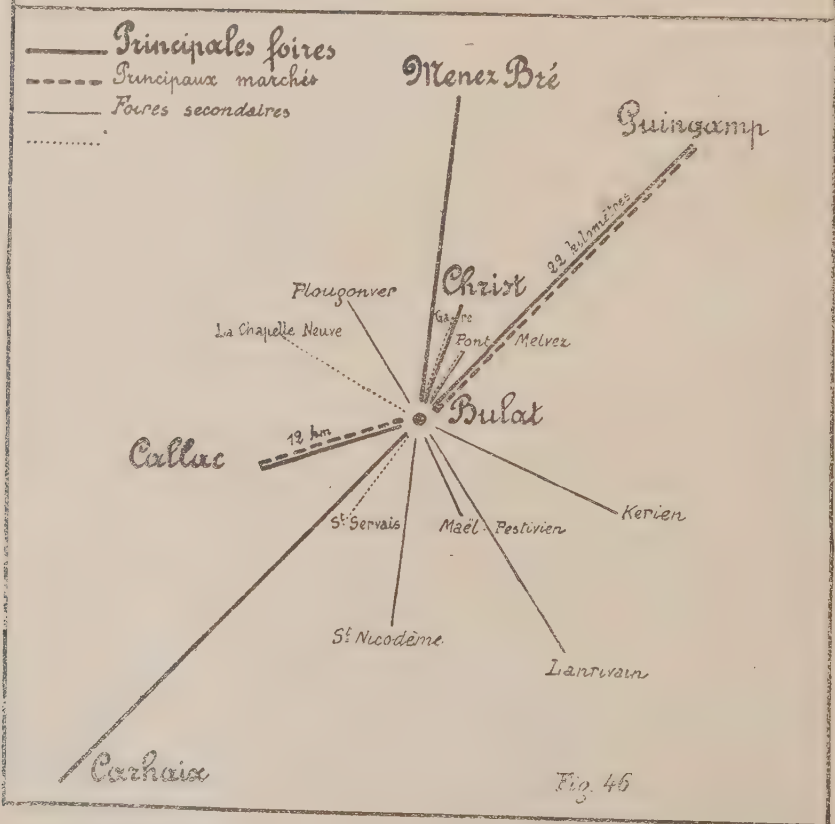
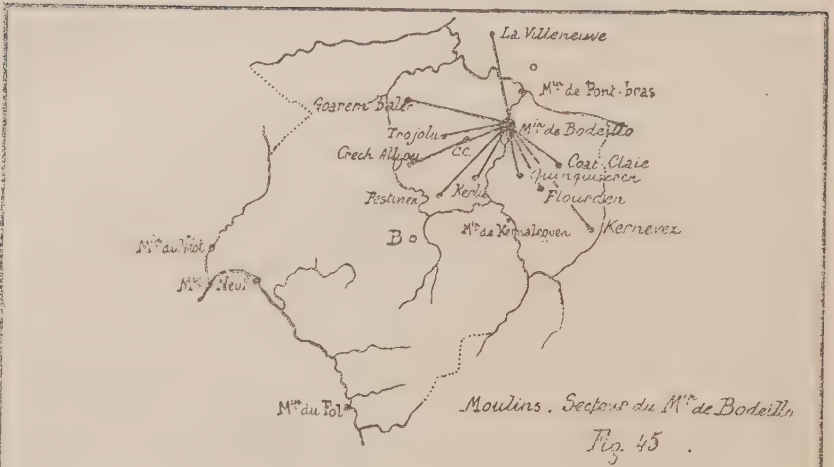


Fig. 43



Rayon d'action de la Maison
de commerce de beurre, œufs, volailles...
Fig. 44

COMMERCE



CHAPITRE QUATRIÈME

LA VIE RURALE

I. — La vie matérielle.

1. LA NOURRITURE

Aliments et boissons. — Les aliments essentiels sont : *le pain de froment et le pain de méteil* — le pain de méteil contient, en proportions variables, de la farine de froment et de la farine de seigle ; le plus couramment, il y a deux parties de froment pour une partie de seigle ; le pain de seigle pur n'est plus consommé ; les pains portés à la cuisson pèsent 10 et 12 livres, et les provisions sont préparées pour une semaine au moins ; — *le lait et surtout le babeurre ; le beurre* (un tiers environ de la production totale est réservé à l'alimentation locale, soit 400 grammes à peine par habitant et par semaine) ; *les œufs ; les pommes de terre ; la viande de porc* salée et, en particulier le lard ; exceptionnellement, *les viandes de bœuf et de veau*. On procède ainsi à la conservation de la viande de porc : les saucisses et saucissons sont séchés et fumés ; la panne (enveloppe adipeuse des reins) est coulée dans une vessie de porc ou roulée et fumée ; les morceaux de viande et de lard, les andouilles, parfois tout un côté du porc, la tête, imprégnés de gros sel par malaxage superficiel sont placés sous la table où l'on mange, séparés par des lits de paille et laissés trois semaines (il n'y a pas de charniers spéciaux) ; retirés ensuite, ils sont pendus au plafond et on taille, au jour le jour, la quantité de chair voulue pour la consommation. S'il arrive qu'on tue une vache, la viande en est salée comme celle du porc.

La principale boisson est le cidre. Le pays ne produit presque pas de pommes. Aussi, les cultivateurs fabriquant leur cidre achètent-ils les pommes (en Normandie, en Ile-et-Vil-

laine, dans la Manche). Les petits fermiers se procurent leur cidre chez les marchands de cidre de Pont-Melvez, de Callac, ou bien ils l'achètent aux autres cultivateurs. La consommation quotidienne est évaluée à un litre, un litre et demi par personne. Seuls les fabricants peuvent obtenir en quantité suffisante de l'eau-de-vie de cidre ou « calvados », par distillation des marcs de pommes. Les eaux-de-vie les plus consommées sont les eaux-de-vie dites de commerce. Il ne se fait d'ailleurs pas une grande consommation d'alcool.

Repas. — En période de travail, les cultivateurs ffont régulièrement cinq repas (1) : à 5 heures ou 7 heures en hiver (*déjeuner*), soupe (au lait ou au bouillon de viande de porc), cidre, café ; à 9 heures ou 10 heures (*adlein*), pain, beurre ou lard ou viande, cidre ; à midi (*lein*), soupe (comme à 5 heures), pain, lard ou viande (le porc est toujours préféré au bœuf) comme à 9 heures ou œufs en omelette, pommes de terre ; à 16 heures (*haveren ou méren*), pain, beurre, cidre, café ; à 19-20 heures (*koen*), soupe, pain, beurre, rarement de la viande. Les repas sont pris à la ferme. Exceptionnellement, la nourriture est portée dans les champs aux travailleurs, à 9 heures et à 16 heures, quand le chantier est éloigné de la ferme ou quand le travail presse. Il est rare qu'on adjoigne, au menu quasi invariable, des suppléments comme les crêpes de blé noir ou de froment, la bouillie de farine fermentée d'avoine. Les repas extraordinaires ou « fricots » ont lieu à l'occasion des grandes fêtes religieuses, des noces, d'un défrichement important de lande (V. *planche n° XIV*, fig. A une équipe de défrichement servant 4 charrues), de l'abatage d'un porc ; les mets les plus réputés sont : le *rôti de porc* avec garniture de pruneaux ; la *saucisse* cuite à l'eau ou rôtie accompagnée de pommes de terre en purée ; la *viande de bœuf bouillie* et servie avec une abondante sauce tomate ; la *volaille* bouillie puis rôtie et, parmi les desserts, le *far* (2) et le flan

(1) Cf. : Enquête sur les salaires (1912) : 5 repas, à 5 heures (soupe ou café) ; à 9 heures (pain et lard) ; à 12 heures (soupe, viande, légumes) ; à 16 heures (pain, beurre ou lard) ; à 19 heures (soupe, viande ou légumes).

(2) Le *far* est une pâtisserie à pâte molle et à peine cuite composée de farine de froment, d'œufs et de lait dans laquelle on incorpore des pruneaux entiers ou des raisins secs (grains de raisins de Corinthe).

d'œufs. Le temps des écuelles en bois, des trous creusés, dans la table, en forme d'écuelles, des porte-cuillers en bois, suspendus au plafond et où chacun rangeait son couvert, est passé. Les vieux en évoquent encore le souvenir. On fait usage d'assiettes creuses de faïence, de bols, de soupières individuelles, de « bolées » au lieu de verres. La coutume qui consiste à puiser les aliments avec sa cuiller dans le plat commun, à tremper ensuite la cuillerée d'aliments dans le bol de lait ribot est toujours pratiquée. La vaisselle est lavée dans des bassines d'eau chaude placées sur la table ou sur le sol ; il n'y a d'éviers nulle part.

2. LE VÊTEMENT

Le vêtement de travail des hommes est un costume de velours à côtes (*Planche XIV, fig. B*) ou d'une sorte de velours râpé appelé « peau de taupe ». Les vieux paysans portent le chapeau de feutre ; les jeunes, la casquette de drap ; à la coiffe se colle la chique de tabac momentanément délaissée. Tous les cultivateurs sont chaussés de sabots de bois ; la paille fraîche remplace les chaussettes. Le dimanche, les hommes revêtent une chemise blanche empesée à col, avec ou sans cravate noire, un costume de drap noir ; ils se coiffent d'un chapeau de feutre noir et chaussent des souliers ou des sabots (*Planche XIV, fig. C*) ; les jeunes gens ont des « complets » achetés à la ville. Il n'y a pas de costume breton local. Les femmes mettent un sarrau sur leurs vêtements noirs ou gris et longs. La petite tenue de sortie comporte : la pèlerine de laine tricotée ou grattée, ou de fourrure l'hiver, de drap léger orné de rubans de taffetas, l'été ; la coiffe à deux ailes, dite de Guingamp ou de Tréguier. La grande tenue, d'étoffes noires, comprend : le corsage, la jupe longue, le « mouchoir » ou châle de laine ou de soie, le tablier court brodé, la coiffe aux ailes plus longues (*Planche XIV, fig. C*). De plus en plus, les jeunes filles suivent les modes des villes.

3. L'AMEUBLEMENT, LE CHAUFFAGE, L'ÉCLAIRAGE

Nous avons indiqué à la page 52 les pièces essentielles de l'habitation. Les meubles de la salle commune (*fig. 20*) sont :

la table rectangulaire à vaste tiroir où l'on range les couverts, la vaisselle, le pain entamé ; les deux bancs de table ; les lits (l'ancien lit clos breton (1) se trouve peu, on l'a remplacé par le lit ordinaire de châtaignier entouré ou non de rideaux de cretonne) ; les armoires en châtaignier, disposées le long du mur sur une estrade basse ; quelquefois, le buffet-dressoir ancien ; les bancs ou fauteuils de bois au coin de l'âtre, sur la dalle même du foyer. Dressoir, armoires, horloge et lits occupent en une rangée continue le fond de la pièce. Il n'est pas rare que les armoires et la boîte de l'horloge aient la même corniche moulurée ininterrompue.

La « salle » de quelques grandes fermes est meublée d'une table ronde, d'une armoire ou d'un buffet, d'une commode, de chaises, presque tous meubles de châtaignier clair et vernis. Le goût des meubles en châtaignier se maintient. Autrefois fabriqués dans la commune ou dans les communes voisines (Pont-Melvez-Callac), ils sont encore, aujourd'hui, acquis chez les artisans locaux ; mais, on préfère de plus en plus les acheter, faits d'avance, chez les marchands de meuble, revendeurs ou fabricants. Les meubles, dits modernes ou de « style Henri II » sont peu communs : il en existe quelques-uns au bourg. Dans les familles paysannes, on se transmet le mobilier de génération en génération.

La literie comprend : une paillasse de paille de blé, une « couette » de balle d'avoine, un seul drap sur lequel on se couche, une seconde « couette » de balle qui sert de couverture, parfois une couverture de laine piquée, un « tapis » ou pièce d'étoffe de coton qui recouvre le tout.

L'âtre est large et surhaussé (de 20 à 25 cm.). Le manteau de la cheminée, assez élevé, permet de s'asseoir sur les côtés du foyer. Les grandes fermes possèdent des cuisinières en fonte : elles sont plus un ornement qu'un appareil d'usage habituel. On brûle un peu de tout : de l'ajonc, du genêt, des épines pour les flambées, du bois « cassé » (chêne, hêtre de préférence), des trognons de choux, de la tourbe qu'on amoncelle en cordon autour du feu de bois, de la sciure, exceptionnellement de la houille (voir page 127).

(1) Nous en avons compté 6 ou 7 dans la commune. Les plus vermoulus, les moins beaux ont été relégués dans les celliers ou les greniers. Antiquaires et amateurs en ont acquis quelques-uns.

Les aliments sont cuits devant le feu de l'âtre, dans des casseroles de fonte placées sur des trépieds, ou sur le feu, dans des chaudrons, des « pots de fer » suspendus à la crémaillère ou disposés sur de hauts trépieds. L'usage des casseroles de fer émaillé, d'aluminium commence à se répandre.

Presque partout, une lampe à pétrole est suspendue au plafond ; on l'allume occasionnellement, pour un repas de fête par exemple. La bougie et la petite lampe à essence, genre « lampe Pigeon » (dans laquelle on verse du pétrole) sont couramment utilisées. La petite lampe, sans verre, est fixée à une paroi latérale de l'âtre. Elle s'appelle encore le « *lutik* » en souvenir de l'ancienne lampe à huile.

4. L'HYGIÈNE, LA SANTÉ

L'hygiène laisse beaucoup à désirer. La plupart des maisons sont humides et sombres, parfois très mal tenues. La proximité, la malpropreté du corps et des vêtements — ce n'est pas général, — l'habitude invétérée de cracher par terre et partout, l'usage du « plat commun » sont de fâcheuses conditions d'hygiène auxquelles s'ajoutent la négligence des soins, l'ignorance des dangers, l'absence des plus élémentaires précautions en cas de maladie contagieuse.

Les paysans consultent plus volontiers qu'il y a quelques années l'un ou l'autre des trois médecins de Callac. Ils n'hésitent même pas à recourir, dans les cas graves, aux soins des médecins de Guingamp ou des spécialistes. Toutefois, les consultations demandées aux domiciles mêmes des docteurs sont bien plus nombreuses que les visites particulières chez l'habitant. Les malades acquièrent toujours la totalité des médicaments prescrits. Dans presque toutes les familles, on a, en réserve, les produits nécessaires aux premiers pansements : eau oxygénée, teinture d'iode, alcali volatil, bandes de gaze, onate. Le recours plus fréquent au médecin, l'achat des produits pharmaceutiques s'explique plus par le bénéfice de la gratuité des soins dont jouit un bon nombre d'habitants (assistés, pensionnés, assurés) que par le souci de conserver sa santé, quelles que soient les dépenses à faire.

L'ensemble de la population paraît assez robuste. Il est

admis qu'une sélection s'opère dès le jeune âge, sélection aveugle qui atteint certes les faibles, mais aussi les enfants bien constitués. Il est du reste une vingtaine d'infirmes dans la commune. En outre, les paysans s'enivrent peu. Le maire de la commune s'enorgueillit de constater que la sortie du dimanche ne prête pas aux nombreuses libations d'ivrognes, ce qui ne signifie pas, évidemment, que la tenue de tous est irréprochable. Il ne semble pas, pourtant, qu'on puisse parler d'alcoolisme endémique. Enfin, les mariages entre consanguins, les mariages entre jeunes gens et jeunes filles de la commune sont exceptionnels. Il existe deux ou trois familles importantes où l'on compte six à dix ménages apparentés ; l'une d'elles tient la majorité des fermes de M. de Keroüartz. La statistique des mariages montre que sur une moyenne de onze mariages annuels (1), il n'y en a que deux ou trois entre jeunes gens de Bulat. Avant-guerre, les mariages entre habitants de la commune étaient plus fréquents.

Maladies de la peau, des muqueuses de la bouche, des ganglions, tuberculoses (il se produit, chaque année, plusieurs cas de tuberculose pulmonaire), humeurs froides, anémies sont répandues. On remarque aussi le mauvais état des dentitions atteintes par la carie. Le manque de propreté et d'hygiène, l'insuffisance de nourriture substantielle, l'hérédité occasionnent la plupart des maux.

(1) Mariages.	Année	Total	Entre individus de Bulat-Pestivien	Entre jeunes filles de Bulat-Pestivien et jeunes hommes des communes voisines
	1900	13	8	5
	1910	12	5	7
	1918	8	3	5
	1928	9	2	7
	1931	9	2	7

auxquels il faut ajouter les mariages entre jeunes hommes de Bulat-Pestivien et jeunes filles d'autres communes (6 à 8 annuellement), les cérémonies s'effectuant habituellement au domicile de l'épousée.

II. — La vie spirituelle et morale.

1. LA LANGUE

Les habitants s'expriment habituellement en dialecte breton, parler local (la prononciation, la signification de certains mots diffèrent déjà à 15-20 kilomètres de Bulat) à l'accent rude, rocailleux, de transition entre l'âpre et dur accent de la Cornouaille du sud et le parler relativement doux et chantant du littoral. Entre eux, au sein de la famille comme dans les rapports avec les autres habitants du pays, les paysans ne parlent qu'en breton. Le français ne s'emploie qu'avec un interlocuteur ignorant le breton. Pourtant, presque tous les habitants peuvent s'exprimer en français ; seuls l'ignorent les jeunes enfants qui ne fréquentent pas encore l'école et une soixantaine de vieillards et de femmes. La connaissance du français est due : à la guerre qui a permis aux hommes adultes d'apprendre l'essentiel de la langue ; au service militaire ; à l'école primaire surtout. C'est à l'école et presque uniquement à l'école que les enfants entendent parler français, s'expriment en français, apprennent le français. Les éléments du langage, les premiers connus, sont ceux qui s'acquièrent à l'école. Par la suite, le vocabulaire s'appauvrit. Quelques habitants désirent se faire une réputation de beaux parleurs, de connaisseurs de la langue française. Si l'instruction leur manque, ils ont tendance à chercher et à employer des mots dont les sonorités, les redondances, la rareté ou la distinction apparente les frappent. Ils n'omettent pas de les placer dans leur conversation, à toutes occasions, mais fréquemment hors de propos ou mal à propos. Même ceux qui les emploient à bon escient s'en voudraient de ne pas étaler ce qu'ils croient être richesse de vocabulaire. Les jurons, les exclamations se disent toujours en breton.

2. L'INSTRUCTION

L'instruction primaire est donnée aux enfants dans deux écoles publiques (une de garçons à trois classes, une de filles à une classe primaire et à une classe enfantine) et dans une école privée catholique de filles tenue par des Sœurs de la Pro-

vidence de Créhen. 120 garçons et 15 filles fréquentent les écoles publiques ; 100 à 110 filles vont à l'école libre, où fonctionne un pensionnat. Les enfants des villages situés à l'extrême nord et à l'ouest de la commune vont aux écoles de Pont-Melvez et de Les Mais. Quelques garçons sont pensionnaires à l'école primaire des frères de Callac. Peu poursuivent leurs études (en 1931, à Guingamp : deux garçons, quatre filles aux Ecoles primaires supérieures ; un ou deux garçons au Collège libre, Institution Notre-Dame).

Les écoles primaires de Bulat sont régulièrement fréquentées. Toutefois, les enfants viennent assez âgés à l'école (à 7 et 8 ans) par suite des longues distances à parcourir. Il n'y a ni pensionnat, ni cantine dans les écoles publiques ; les élèves qui ne peuvent regagner à midi le domicile de leurs parents apportent leur nourriture (soupe, pain, beurre) et l'absorbent dans une maison amie ou au cabaret.

Le nombre des illettrés est peu élevé. Il correspond, à peu près, au nombre de vieillards (65-70 ans et plus) ne parlant pas le français, soit une proportion de un illettré par vingt-cinq habitants. Tous les conscrits des classes 1930 à 1933 (en moyenne 15 à 18 conscrits par classe) savent lire et écrire.

Passé l'âge scolaire, c'en est à peu près fini de toute instruction. On lit peu. Pourtant, bien des paysans aimeraient lire ; mais ils n'ont ni livres, ni bibliothèque locale. Les journaux même sont rares : une vingtaine d'exemplaires du quotidien régional, le journal hebdomadaire, le journal corporatif des syndiqués agricoles. Les jeunes gens et surtout les jeunes filles s'adonnent cependant à la lecture de romans populaires bon marché.

3. LA VIE RELIGIEUSE

La religion catholique, très pratiquée, est la religion de tous les habitants. Les offices du dimanche, célébrés par deux prêtres (un « recteur » et un vicaire en 1931) sont régulièrement suivis par les hommes et par les femmes. La « personne de garde » qui reste à la ferme toute la journée du dimanche, surveillant et soignant les animaux, va cependant à la « petite messe » du matin. Aller à la messe est à peu près la seule occasion qu'aient les habitants de se rendre tous au bourg une fois par semaine, qui en voiture, qui à pied. Avant et après la

cérémonie, ils vendent leurs produits, s'approvisionnent, consultent le secrétaire de mairie sur leurs « affaires », écoutent le bannisseur qui, juché sur le socle de la croix du cimetière, lit les avis municipaux, échangent leurs impressions, parlent un peu politique. Ils n'oublient pas de se rendre sur les tombes de leurs morts et d'y prier. Avant de s'en retourner à la maison, les femmes boivent, au cabaret, leur café au lait ; les hommes, leur verre de vin ou leur café.

Deux pardons ont de l'importance : celui de Notre-Dame de Bulat qui se tient au bourg le dimanche qui suit le 8 septembre ; il dure trois jours et il est, à la fois, une fête religieuse et une foire ; y viennent de nombreux pèlerins ; celui de Saint-Blaise, à la chapelle de Pestivien, le premier dimanche de février, pardon tout local appelé aussi pardon du coq : les offrandes (volailles, beurre) des fidèles faites, le prêtre lance aux assistants, du haut du clocher, un des coqs reçus ; c'est l'occasion de joyeuses poursuites. Le pardon de Sainte-Anne ar Radenec (1^{er} dimanche d'août) est sans renommée ; il n'est même plus fêté.

4. LES DISTRACTIONS, LES COUTUMES

Les paysans recherchent peu les distractions. Leur besogne terminée, ils aiment rester à la maison, repliés sur eux-mêmes. Un brin de conversation leur suffit de temps à autre. Ils se rendent assez rarement les uns chez les autres pour passer en commun une après-midi de dimanche ou une soirée. Ils diffèrent en cela des habitants de la région de Guingamp qui, fréquemment, se réunissent pour boire le café, le cidre, jouer aux dominos et aux cartes l'hiver, aux boules pendant la belle saison. A Bulat, il n'est pas d'usage d'aller s'attabler au cabaret pendant de longues heures. En somme, quelques réunions de voisins, d'amis, quelques jeux, quelques parties de boules menées dans les chemins plutôt que sur l'allée spéciale du bourg sont les rares occasions de distractions en groupe.

La chasse et la pêche ne sont pas considérées comme des diversions à la vie quotidienne monotone. On recherche le gibier et le poisson pour le profit, pour la vente plutôt que pour la consommation. En 1930, 24 habitants ont pris des permis de

chasse ; il paraît qu'ils ne sont pas les seuls à capturer le gibier. Les pêcheurs pratiqueraient volontiers la pêche de nuit aux engins interdits.

Les jeunes gens ne trouvent pas d'amusements au bourg. Les bals y sont en principe prohibés (on en compte 4 ou 5 par an : au Pardon, à la fête des conscrits principalement). Aussi, garçons et filles gagnent en bicyclette les bourgs voisins, heureux de faire la route, de s'arrêter à quelque débit, de danser aux sons de l'accordéon, du piano mécanique ou du « jazz ». (Il n'existe pas de joueur de biniou, de bombarde dans la région de Bulat.) Ils fréquentent les pardons et « bouquets » (sortes de fêtes paroissiales et patronales) à cinq ou six lieues à la ronde.

Enfin, hommes et femmes se rendent avec joie aux foires et aux marchés : ce sont vraiment les distractions les plus appréciées, les mieux savourées.

Il ne s'est pas conservé de vieilles coutumes sociales. La « veillée des morts » qui réunit la nuit, autour du cadavre, les représentants de toutes les familles du hameau et des villages voisins, tend à disparaître.

III. — La vie corporative.

L'organisation syndicale semble surtout estimée en tant qu'organisation commerciale d'achat et de vente des produits agricoles, semences, engrais, outillage. On devient sociétaire pour jouir des facilités d'approvisionnement et pour bénéficier des ristournes distribuées. Aussi, l'intérêt et la confiance qu'on accorde au Syndicat sont limités et on ne comprend pas qu'on tout le rôle de ces sortes d'associations. Il y a, en Bulat, environ 70 syndiqués (sur 251 exploitants) groupés en un Syndicat général rattaché à l'Union des Syndicats agricoles de l'arrondissement de Guingamp et à l'Union des Syndicats agricoles du Finistère et des Côtes-du-Nord dont l'office central est à Landerneau.

La coopération locale — en dehors de la forme coopérative du syndicat, d'ailleurs peu comprise — n'existe pas.

L'habitude, la négligence, la pauvreté aussi expliquent l'insuffisance des assurances. Les compagnies (4 assureurs régio-

naux et la Société d'assurances mutuelles agricoles qui a une caisse locale) ne manquent pourtant pas d'attirer l'attention du paysan sur la nécessité de s'assurer. En général, ni les récoltes, ni même le bétail ne sont garantis contre les pertes possibles ; les bâtiments ne sont pas tous assurés contre l'incendie ; par contre — et c'est la conséquence des dangers croissants de la circulation sur les routes — beaucoup de cultivateurs ont pris leurs précautions contre les risques d'accidents causés à des tiers.

On néglige également de prévoir l'accident personnel, la maladie, la vieillesse indigente. Les dernières assurances sociales (loi de 1930) n'ont pas eu de succès. Sur 15 personnes inscrites (manœuvres et journaliers, carriers, domestiques de culture, secrétaire de mairie), 3 seulement versent réellement leurs cotisations.

Deux personnes bénéficient de la loi des Retraites ouvrières et paysannes de 1910.

CONCLUSION

L'habitant vit très simplement, résigné ou satisfait, volontiers recueilli, fidèle aux usages, aux mœurs, à la religion de de la race et du pays.

Il se contente d'une nourriture frugale, invariable, apprécie peu les mets extraordinaires ou les dédaigne. Par nécessité et par habitude, il ne gaspille pas, restreint même ses appétits, refrène les désirs coûteux. Econome toujours, il devient facilement parcimonieux. Il réussit ainsi à posséder quelques réserves d'argent. Les plus favorisés des cultivateurs parviennent même à s'enrichir.

Il se plaît dans le cadre de sa maison et de son horizon. Il en accepte et il en conserve, sans modification, les éléments. Il ne cherche ni à changer la disposition et les pièces de son mobilier, ni à améliorer la tenue de son intérieur, ni à s'entourer de propreté méticuleuse, d'hygiène, de bien-être. Son attachement à une maison, à un paysage particulier n'est peut-être pas très profond ; mais, en passant d'une ferme à l'autre, il retrouve, sans grands changements, le cadre familial et aimé. Sans ambition, sans aversion non plus, il ne s'expatrie

ie plus souvent que matériellement contraint, non par avidité du gain, non par insurmontable envie d'abandonner la terre.

La vie retirée, isolée, le rend silencieux ou méfiant. Il se garde devant l'étranger dont il craint la ruse, les entreprises, l'exploitation. Renfermé, bourru parfois, il ne livre pas ses pensées et son accueil est froid. Un long commerce peut toutefois le rendre confiant et hospitalier.

Relativement éloigné des villes, privé de vie intellectuelle, de tout ce qui peut développer la sociabilité, il n'a guère l'occasion d'enrichir son expérience, de corriger ses goûts. Sans être foncièrement hostile aux nouveautés, il reste borné dans ses aspirations et fidèle aux anciennes pratiques auxquelles il est accoutumé.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Bulat-Pestivien est donc, essentiellement, une commune agricole, tirant ses ressources de la culture et de l'élevage.

La nature fournit un chantier, le plus souvent ingrat : le sol, dans l'ensemble, est pauvre ou pénible ; le relief mouvementé dispense les vallées profondes et étroites, les plats fangeux, les abrupts rocheux, les dômes arides ; l'eau, pendant huit mois de l'année, ruisselle, désagrège les terres, envahit les fonds où elle séjourne. Mais, par un travail opiniâtre, les habitants ont réalisé de nombreuses améliorations. Ils ont apporté, au sol, amendements et engrais ; ils ont défriché des landes, drainé de mauvaises prairies, boisé des abrupts et, parfois, les sommets. Ainsi, combattant les médiocres conditions naturelles, ils ont agrandi le domaine cultivable et enrichi la terre. Certes, les résultats ne peuvent être maintenus que par une lutte sans cesse renouvelée : en cas de négligence, la lande improductive et tenace, sèche ou marécageuse, reprend vite ses droits. Bulat est un pays difficile.

Les difficultés du terrain ne sont pas les seules. Malgré les améliorations apportées au sol, le paysan végète. C'est qu'il est fermier et petit fermier. S'il agrandit son domaine cultivable, qu'il défriche ou qu'il draine, ce ne peut être que de quelques « *devez-arat* » (journaux de terre). Quoi qu'il fasse, ses ressources restent maigres. Il ne saurait, faute d'argent, employer abondamment les engrais, sélectionner les semences, renouveler son matériel de culture. Les cadres actuels de la propriété et de l'exploitation restreignent l'initiative, entravent la bonne volonté, s'opposent aux réalisations de grande envergure et ne permettent, en somme, qu'une lente évolution toujours bornée et restreinte. Il est extraordinaire même que le paysan ne se décourage pas. Rien n'excite vraiment son effort ; rien ne l'incite à multiplier ou à spécialiser la production : ni les prédispositions naturelles d'un sol, au contraire exigeant

et peu fructueux ; ni l'appel de foyers de consommation, débouchés faciles ou avides. Il n'a aucun espoir de larges bénéfices rémunérateurs. Le paysan travaille par nécessité de vivre et par habitude du labeur.

Pourtant, peu à peu, l'économie agricole a été modifiée. A la culture des céréales pauvres s'est substituée la culture des céréales riches : le froment remplace le sarrasin et le seigle. Une large part a été faite aux plantes fourragères : à la betterave, au trèfle, à la prairie artificielle, cultures qui ont permis d'ajouter, aux ressources agricoles, les ressources de l'élevage. A l'élevage rudimentaire et sporadique a succédé un élevage particulièrement adapté aux conditions locales, aussi judicieux, aussi avantageux que possible : la production du jeune bétail. D'une part, la seule production agricole n'aurait abouti qu'à des gains décevants ; d'autre part, une économie tout entière dirigée vers l'élevage n'était pas possible. Il s'est établi une économie mixte et équilibrée. Les profits obtenus assurent la vie de la ferme. Bulat est une commune aux modestes ressources.

Tels quels, les résultats sont déjà remarquables. Rien, actuellement, ne laisse espérer mieux. Les vœux des cultivateurs sont peu nombreux : ils souhaitent tenir de grandes fermes et avoir de bons chemins. Agrandir le cadre de l'exploitation et, par là, accorder les moyens de fertiliser la terre, apparaît peu réalisable : peut-on songer à un regroupement de l'exploitation ! Améliorer l'état des chemins et faciliter ainsi le travail agricole est sans doute nécessaire et possible ; mais, comme il serait utile aussi d'assainir et d'embellir l'habitat !

BIBLIOGRAPHIE

1. Monographies de Bulat-Pestivien.

Les monographies et études publiées, ci-dessous indiquées, sont d'ordre historique, archéologique et religieux.

Abbé DANIEL. — *Monographie de Notre-Dame de Bulat et Pestivien*. Annuaire des Côtes-du-Nord, Saint-Brieuc, 1864.

M. L. DAVY. — *Documents pour servir à l'histoire de Bulat-Pestivien et de Plougonver* (venant des Archives de M. de Kerouartz et des Archives départementales des Côtes-du-Nord). Saint-Brieuc, 1913. (Bibliothèque municipale de Rennes, n° 40.323).
Mémoires de la Société archéologique et historique des Côtes-du-Nord : Bulat-Pestivien, 2^e série, t. II, Saint-Brieuc, 1883-1885, p. 58 sqq

Abbé LE MEN. — *Monographie de Bulat-Pestivien*. Saint-Brieuc, 1912.

2. Monographies géographiques communales : ouvrages et articles.

ARBOS (Ph.). — *Questionnaires pour l'étude de la vie pastorale en montagne*. Revue de géographie alpine, X, 1922, p. 490-494.

BAUCOMONT (J.). — *Un plan de monographie communale géographique et historique*. L'Ecole libératrice, 1932, p. 191-192.

DEMANGEON (A.). — *Enquêtes régionales. Type de questionnaire*. Annales de géographie, XVIII, 1909, p. 78-81.

DUBREUIL (L.). — *Société des agriculteurs de France : Monographie de la commune de Bouin (Vendée)*. Sancerre, 1905.

SORRE (M.). — *Monographies communales* (Instructions pour leur établissement en Bas-Languedoc). *Bulletin de la Société languedocienne de géographie*, 1910.

Conseils pratiques sur les travaux de vacances. — Institut national agronomique, Ministère de l'Agriculture, Paris, 1931.

3. Ouvrages et Articles généraux.

ANGOT (A.). — *Etudes sur le climat de la France*. Annales du Bureau central météorologique, 1897, I ; 1900, I ; 1902, I ; 1903, I ; 1906, I ; 1907, I ; 1911, I ; 1912, I ; 1913, I ; 1914, I.

- BLOCH (M.). — *Les plans parcellaires*. Annales d'histoire économique et sociale, I, 1929, p. 60-70.
- BLOCH (M.). — *Les caractères originaux de l'histoire rurale française*. Paris, Les Belles Lettres, 1931. (Compte-rendu par A. Demangeon, Annales de géographie, XLI, 1932, p. 233-241).
- BRUNHES (J.). — *La Géographie humaine*. 3 vol., Paris, 1925 (3^e édition).
- DEMANGEON (A.). — *L'habitation rurale en France : essai de classification des principaux types*. Annales de géographie, XXIX, 1920, p. 352-375.
- DEMANGEON (A.). — *Un questionnaire sur l'habitat rural*. Annales de géographie, XXXV, 1926, p. 289-292.
- FOURNIER (E.). — *L'interprétation des cartes géologiques au point de vue de l'agriculture*. Bul. S. C. Géologique de France et des typographies souterraines, XV, 1903-1904, p. 309-310.
- FOVILLE (A. DE). — *Enquête sur les conditions de l'habitation en France. Les maisons-types*. 2 vol., Paris, 1894 et 1899.
- LAPPARENT (DE). — *Etude sur les races, variétés et croisements de l'espèce bovine en France*. Paris, 1902.
- LAUNAY (L. DE). — *Géologie de la France*. Paris, 1921.
- MUSSET (R.). — *L'élevage du cheval en France*, précédé d'une bibliographie de l'élevage du cheval en France du XVIII^e siècle à nos jours, suivi d'études sur l'élevage du cheval dans le Perche, le Boulonnais et la Basse-Normandie. Paris, 1917.
- RISLER. — *Géologie agricole*. 4 vol., Paris, 1889-1897.
- ROUPNEL (G.). — *Histoire de la campagne française*. Paris, 1932.
- VIDAL DE LA BLACHE. — *La France : tableau géographique*. Paris, 1908.
- YOUNG (A.). — *Voyages en France en 1787, 1788 et 1789*. Traduction H. Sée, 3 vol., Paris, 1931.

4. Histoire : Bretagne, Côtes-du-Nord.

Archives départementales des Côtes-du-Nord.

- Agriculture : Epizooties (an IX-1830). 1 liasse non cotée.
- Statistique : Statistique générale 11 M² (an VIII-1858). 1 liasse.
- Biens nationaux : Registre 1^{re} origine Série Q. Carton n° 24.
- Biens nationaux : Registre 2^e origine Série Q. Carton n° 60.
- Mercuriales : Registres (ans IX-X-XI ; 1807-1814).
- Subsistances : 7 M¹, 1 liasse (an VIII-1820).
- Bulletin administratif du département des Côtes-du-Nord.*
- Le Moniteur des Côtes-du-Nord.*

E. DE FOURCY. — *Carte géologique des Côtes-du-Nord*. Echelle 1/86.400. Paris, 1843.

Ouvrages et Articles

- BOURDAIS (F.) et DURAND (R.). — *L'industrie et le commerce de la toile en Bretagne au XVIII^e siècle*. Paris, 1922.
- CHATELLIER (A. DU). — *L'agriculture et les classes agricoles de la Bretagne*. Paris, 1863.
- DUBREUIL (L.). — *La vente des biens nationaux dans le département des Côtes-du-Nord (1790-1830)*. Paris, 1912.
- DUPONT (E.). — *La condition des paysans dans la Sénéchaussée de Rennes à la veille de la Révolution, d'après les cahiers des paroisses*. Paris et Rennes, 1901. (Extrait des Annales de Bretagne, XV et XVI).
- DUPUY (A.). — *L'agriculture et les classes agricoles en Bretagne au XVIII^e siècle*. Annales de Bretagne, VI, 1894.
- DURAND (R.). — *Le commerce en Bretagne au XVIII^e siècle*. Annales de Bretagne, XXXII, 1917, p. 447-420 (avec carte).
- DURAND (R.). — *Le département des Côtes-du-Nord sous le Consulat et l'Empire*. 2 vol., Paris, 1926.
- LEFEUVRE (P.). — *Les communs en Bretagne à la fin de l'ancien régime (1667-1789)*. Rennes, 1907.
- LETACONNOUX (J.). — *Le régime de la corvée en Bretagne au XVIII^e siècle*. Rennes, 1905.
- LETACONNOUX (J.). — *Les subsistances et le commerce des grains en Bretagne au XVIII^e siècle*. Rennes, 1909.
- MARÉE, CAMPION, BLANCHARD. — *Poids et mesures. Anciennes mesures des Côtes-du-Nord comparées aux mesures métriques et rapport de prix*. Saint-Brieuc, 1840.
- SAVINA (J.) et BERNARD (D.). — *Cahiers de doléances des Sénéchaussées de Quimper et de Concarneau pour les Etats Généraux de 1789*. (Collection de documents inédits sur l'histoire économique de la Révolution). 2 vol., Rennes, 1927.
- SÉE (H.). — *Les classes rurales en Bretagne au Moyen-Age*. Paris, 1895.
- SÉE (H.). — *Les classes rurales en Bretagne du XVI^e siècle à la Révolution*. Paris, 1906.
- SÉE (H.). — *La question de la vaine pâture en France à la fin de l'ancien régime*. Revue d'histoire économique, 1914.
- SÉE (H.). — *L'industrie et le commerce de la Bretagne dans la première moitié du XVIII^e siècle, d'après le mémoire de l'intendant des Galois de la Tour*. Bulletin de la Commission de recherche et de publication des documents relatifs à la vie

économique de la Révolution (Publication du Comité d'Ille-et-Vilaine, IV). Rennes, 1922.

SÉE (H.). — *Le partage des biens communaux en France à la fin de l'ancien régime*. Revue historique de droit français et étranger, IV^e série, II, 1923, p. 47-81.

SÉE (H.) et LESORT (A.). — *Cahiers de doléances de la Sénéchaussée de Rennes pour les Etats Généraux de 1789*. (Collection de documents inédits sur l'histoire économique de la Révolution). 4 vol., Rennes, 1909-1912.

5. *Enquêtes. Statistiques. Annuaire. Publications périodiques bretonnes.*

Archives statistiques de la France. Ministère des Travaux Publics, de l'Agriculture et du commerce. 2 vol., Paris, 1835-1837.

Statistiques agricoles communales. Archives municipales et Préfecture des Côtes-du-Nord.

Statistiques sur la population. Bulletin administratif départemental. *Annuaire du département des Côtes-du-Nord*. Saint-Brieuc.

Statistique agricole générale de 1842. L'Agriculture française par MM. les Inspecteurs de l'Agriculture. Côtes-du-Nord. Paris, 1844.

Enquête agricole de 1867. Ministère de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics. Paris, 1871.

Statistique de 1892. Ministère de l'Agriculture, Paris.

La petite propriété rurale en France. Enquêtes monographiques (1908-1909). Ministère de l'Agriculture, Office des Renseignements agricoles. Paris, 1909.

Enquête sur les salaires agricoles, Paris, 1912.

Ar Vro Goz. Bulletin de l'Union des Syndicats agricoles du Finistère et des Côtes-du-Nord.

Le petit moniteur agricole. Organe du Cours d'agriculture par correspondance (Union des Syndicats agricoles du Finistère et des Côtes-du-Nord, Union régionale des Syndicats agricoles d'Ille-et-Vilaine).

Bulletin de la Société d'études d'histoire et de géographie en Bretagne.

Bulletin de la Société géologique et minéralogique de Bretagne.

Bulletin de la Société des Sciences naturelles de l'Ouest de la France. *Revue bretonne de botanique*.

Bulletin de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord.

Bulletin de la Société scientifique et médicale de l'Ouest.

6. Géographie : Bretagne, Côtes-du-Nord. — Agriculture.

- ARDOUIN-DUMAZET. — *Le recul de la lande bretonne*. Journal d'agriculture pratique, XVI, 1908.
- LE BAIL (A.). — *Le Finistère agricole*. Angers, 1925.
- BARROIS (Ch.). — *Des divisions géographiques de la Bretagne*. Annales de géographie, VI, 1897, p. 23-44.
- BLÉAS (F.-M.). — *Les chevaux bretons*. Morlaix, 1912.
- BOBIERE. — *Etude chimique sur la végétation des landes en Bretagne*. Mémoire de la Société d'Agriculture de France, I, 1876, p. 233-234.
- LE BOURHIS (F.). — *Etude sur la culture et les salaires agricoles en Haute-Cornouaille*. Rennes, 1908.
- CALLON (G.). — *Le mouvement de la population dans le département des Côtes-du-Nord au cours de la période de 1831-1920 et depuis la fin de cette période*. Bulletin de la Société d'Emulation des Côtes-du-Nord, LXIII, 1931, p. 97-135.
- CHAUSSIS (E.). — *Les Côtes-du-Nord*. Nouvelle géographie départementale. Saint-Brieuc, 1926.
- CHOLEAU (J.). — *Condition actuelle des serviteurs ruraux bretons (Domestiques à gages et Journaliers agricoles)*. Paris, 1907. (Compte-rendu par H. Sée dans les Annales de Bretagne, XII).
- CHOLEAU (J.). — *L'expansion bretonne au xx^e siècle*. Paris, 1912. (Analyse par R. Musset dans les Annales de géographie, XXXII, 1923, p. 185-188).
- Comité d'action économique de la X^e région. *Le développement économique des Côtes-du-Nord : Agriculture, Industrie, Commerce*. Saint-Brieuc, 1919.
- FROUIN (E.). — *Contribution à l'étude du cheval breton, en particulier dans le département des Côtes-du-Nord*. Saint-Brieuc, 1926. Réédité avec quelques modifications : *Le cheval breton*. Saint-Brieuc, 1927 (très belle illustration photographique).
- GALLOUÉDEC (L.). — *La Bretagne*, Paris, 1917.
- GRILLET (L.). — *La reconstruction économique de la Bretagne et de la région de l'Ouest de la France et la décentralisation industrielle*. Revue d'Etudes et d'actions économiques I, Rennes, 1922.
- Inspecteur général de l'Agriculture et Directeurs des services agricoles de la Région. *Ce que l'Agriculteur de la Région de l'Ouest doit savoir sur les engrais*. Rennes, 1926.
- Illustration économique et financière*. Numéro spécial pour les Côtes-du-Nord, n° 8, 1926.
- Inspecteurs de l'Agriculture. *Agriculture française. Département des Côtes-du-Nord*. Paris, 1844.

- JOLLIVET (B.). — *Les Côtes-du-Nord. Histoire et géographie de toutes les villes et communes du département.* 4 vol., Guingamp, 1854 (III, p. 367).
- LE LANNOU (M.). — *Le Trégorrois : étude de géographie agricole.* Annales de géographie, XL, 1931, p. 24-38.
- LECLERC-THOUIN (O.). — *L'Agriculture de l'Ouest de la France, étudiée plus spécialement dans le département de Maine-et-Loire.* Paris, 1843.
- LETACONNOUX (J.). — *Note comparative sur la distance en temps entre l'intérieur de la Bretagne et la mer.* Travaux du Laboratoire de Géographie de l'Université de Rennes, n° 5, Rennes, 1908 — et Annales de Bretagne, XXIII, 1907-1908, p. 305-321.
- LOTH (J.). — *Les langues bretonne et française en Bretagne.* Revue celtique, XLIII, 1926, p. 419-427 ; *Les langues romane et bretonne en Armorique,* Ibid. XXVIII, 1907, p. 374-403.
- MARTONNE (E. DE). — *La pénéplaine et les côtes bretonnes.* Annales de géographie, XV, 1906, p. 213-236 et 299-328.
- MARTONNE (E. DE) et ROBERT (E.). — *Excursion géographique en Basse-Bretagne (Monts d'Arrée. Trégorrois).* Travaux du Laboratoire de Géographie de l'Université de Rennes, n° 3, Rennes, 1904 — et Bulletin de la Société scientifique et médicale de l'Ouest, XIII, 1904, n° 2.
- MAZÈRES (R.). — *Histoire géologique de la Bretagne.* Extrait du Bulletin de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord, Saint-Brieuc, 1930.
- MÉNARD (A.), professeur d'agriculture à Guingamp. — *Etude des terres provenant de chaque formation géologique, Côtes-du-Nord* — inédit.
- MÉNARD (A.). — *Les zones culturelles de la circonscription de Guingamp* — inédit.
- MUSSET (R.). — *Le Bas-Maine,* Paris, 1917.
- MUSSET (R.). — *Le relief de la Bretagne occidentale.* Annales de géographie, XXXVII, 1928, p. 209-223.
- PATRIX (F. et L.). — *Progrès de l'agriculture dans la région de Saint-Brieuc.* Bulletin de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, février 1911, et Annales de Bretagne, XXIX, 1913-1914.
- PICQUENARD (Ch.-A.). — *La végétation de la Bretagne étudiée dans ses rapports avec l'atmosphère et avec le sol.* Paris, 1900.
- RIEFFEL. — *Agriculture de l'Ouest de la France.* Paris, 1840 et suiv.
- ROBIEN (H. DE). — *Le Norfolk breton. Au pays de Cornouailles.* Paris, 1909.
- ROBERT (E.). — *La densité de la population en Bretagne, calculée par zones d'égal éloignement de la mer.* Annales de géographie, XIII, 1904.

- ROGER (H.). — *Le Finistère. Ses habitants. Leurs mœurs. Les richesses du pays.* Montpellier, 1919.
- SEVEGRAND (P.). — *Monographie agricole des Côtes-du-Nord.* 1923 — inédit.
- SEVEGRAND (P.). — *Progrès de l'Agriculture dans le département des Côtes-du-Nord.* Saint-Brieuc, 1923.
- SEVEGRAND (P.). — *Emploi des engrais. Conseils pratiques aux cultivateurs des Côtes-du-Nord.* Saint-Brieuc, 1926.
- VALLAUX (C.). — *La Basse-Bretagne. Etude de Géographie humaine.* Paris, 1907.
- VALLAUX (C.). — *La Bretagne et les Marches de l'Ouest (Géographie Universelle Quillèt).*
- VIVIER (R.). — *Les Côtes-du-Nord. Géographie départementale.* André Lesot, Paris, 1932.
- VIIGNIER (R.). — *L'exploitation de la terre en France : Bretagne, Normandie, Picardie, Flandre.* Paris, 1932.

VU ET LU :

Caen, le 19 Décembre 1933.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Caen :*

A. BARBEAU.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Caen, le 20 Décembre 1933.

Le Recteur de l'Académie de Caen :

L. MAIGRON.

PHOTOGRAPHIES HORS-TEXTE



Fig. A. — Blocs arrondis à Quinquiscren.



Fig. B. — Une « grosse pierre » à Kerjulou (cote 300).



Fig. C. — Exploitation des « grosses pierres » à Croas-Névez

Planche II
Bulat-Pestivien.



Vue d'ensemble (prise du monadnock de Kerjulou-Kermac'h).

Au fond : la chaîne SSE-NNW des hauteurs de 300 m.

Au centre et à droite : les collines de 240-280 m.



Fig. A. — Route de Callac et franchissement d'un col de la chaîne des 300 mètres.



Fig. B. — Vallée du ruisseau de Bodeillo, à l'amont de l'étang.



Fig. C. — Vallée du ruisseau de Pestivien.



Fig. A. — Vallée de l'Hière — Irrigation à flanc de prairie.



Fig. B. — Chemin creux à Kernavanen.



Fig. C. — Etang de Bodeillo vu de l'aval.



Fig. A. — Coat-Claie, village à 280 m. d'altitude.



Fig. B. — Goarem Guélec.



Fig. C. — Bulat : la Place du Bourg.



Bulat.

Planche VI. — Bulat-Pestivien.



*Fig. A. — Vieille ferme à Coatclaie. Type rudimentaire ancien.
(remarquer la soue, à droite).*



Fig. B. — Type rudimentaire (avec appentis) à Ar Botlan



Fig. C. — Type accolé à Pont-Meur.



Fig. A. — Type élémentaire à Quinquiscren (vieille ferme à gauche).



Fig. B. — Type allongé à Kernavanen.



Fig. C. — Type manoir à Clos-Bras (Le puits couvert à gauche).



Fig. A. — Intérieur du village de Crec'h am Blaie (Au fond : la soue).



Fig. B. — Kerbidiry : un puits.



Fig. C. — Kerbidiry : une aire (leur).



Fig. A. — Kerbidiry : un four.



Fig. B. — Kerbidiry : le broyeur d'ajonc.



Fig. C. — Vieux chêne à Trojolu.

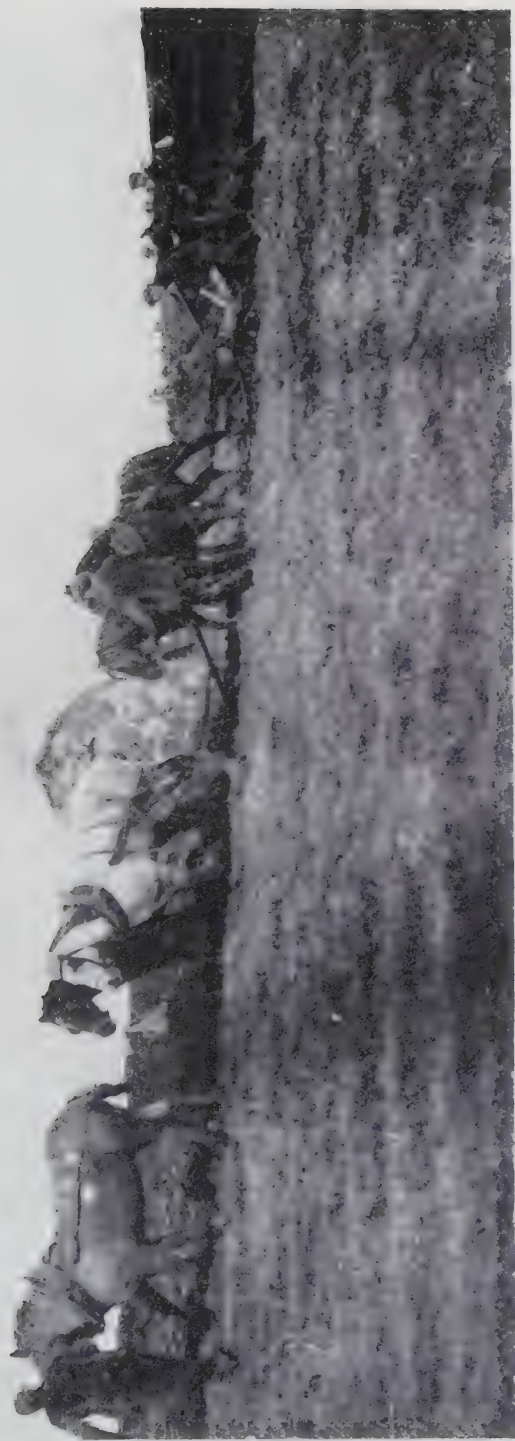


Planche XI. — Bulat-Pestivien.

Défrichement à Quinquiscren.



Fig. A. — Etalon trait postier-breton (Ferme de Kerlu).



Fig. B. — Jument trait breton (Ferme de Kerlu).



Fig. C. — Poulain de race ardennaise (Kerlu).

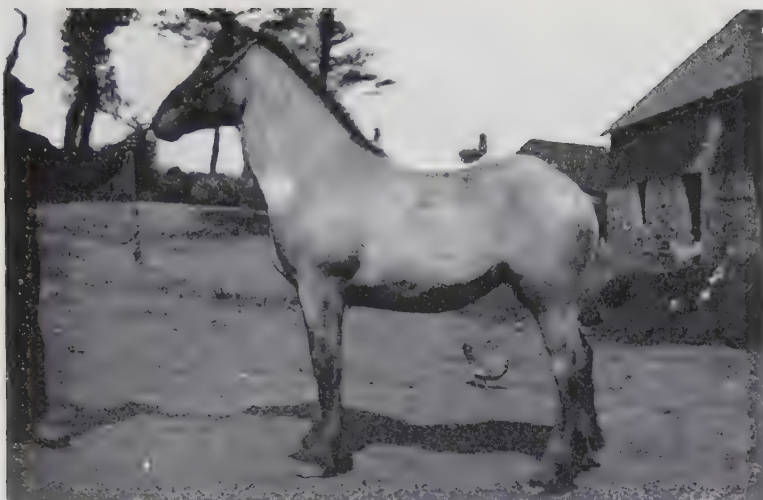


Fig. A. — Poulie de race bretonne (Ferme de An Iziliec).



Fig. B. — Taureau durham-normand (An Iziliec).

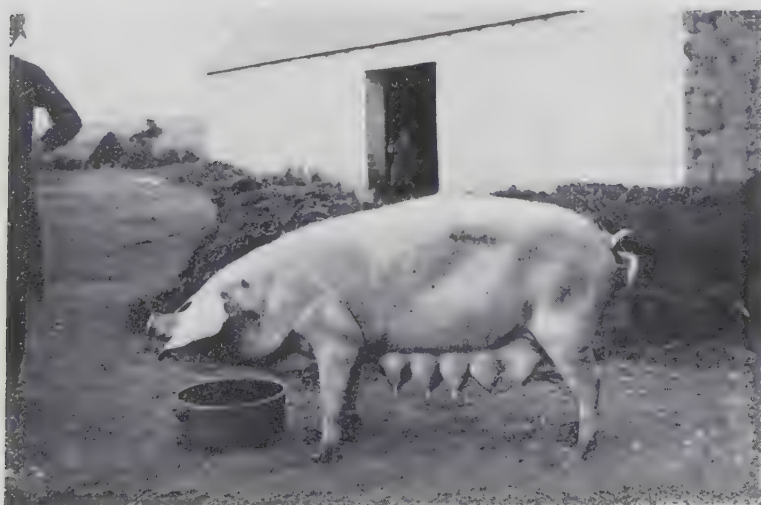


Fig. C. — Tuie craonnaise (Kerbidiry).



Fig. A. — Equipe de défrichement (4 charrues servies, 4 cuisinières).
Costumes de travail des hommes et des femmes.



Fig B. — Cultivateurs en costume
de travail.



Fig. C. — Cultivateurs aisés
en costumes « du dimanche ».

TABLE DES CARTES ET FIGURES

	Pages.
Fig. 1. — Région de Pestivien : schéma topographique..	34
Fig. 2. — Région de Pestivien : chevelu des cours d'eau	34
Fig. 3. — Bulat-Pestivien : carte géologique	35
Fig. 4. — Importance relative des surfaces occupées par les différents sols	35
Fig. 5. — Coupe géologique	35
Fig. 6. — Bulat-Pestivien : Carte du relief et des princi- paux cours d'eau	36
Fig. 7. — Relief : Coupe longitudinale de la vallée du Léguer et de celles des affluents	37
Fig. 8. — Relief : Coupe longitudinale de la vallée de l'Hière et de celles des affluents	37
Fig. 9. — Climat : Répartition mensuelle des pluies à Callac	38
Fig. 10. — Climat : Courbes du régime des pluies (coeffi- cients relatifs mensuels)	38
Fig. 11. — Climat : Courbes du régime des pluies (coeffi- cients relatifs saisonniers)	38
Fig. 12. — Climat : Régime des pluies. Schéma rectiligne..	38
Fig. 13. — Climat : Régime des pluies. Schéma rectiligne, Lannion servant de terme de comparaison..	38
Fig. 14. — Climat : Rapports de l'altitude et des précipi- tations	38
Fig. 15. — Chemins et villages	61
Fig. 16. — Importance des villages en nombre d'habitants	62
Fig. 17. — Importance des villages en nombre de fermes et de feux	62
Fig. 18. — Population : Courbe de la population de la com- mune de 1801 à 1931	63
Fig. 19. — Population : Graphique des naissances et des décès	63
Fig. 20. — Disposition intérieure de la maison	64
Fig. 21. — Proportion en nombre des propriétés	64
Fig. 22. — Proportion en surface des propriétés	64
Fig. 23. — Comparaison et graphique des prix de vente et de location des terres	64
Fig. 24. — Carte des labours, prés, landes, bois	102
Fig. 25. — Morcellement à Coz-Caraës	103
Fig. 26. — Exploitations à Carlouët et à Crec'h-am-blaie ..	103

TABLEAUX DANS LE TEXTE

	Pages.
Tableau 1. — Répartition mensuelle et saisonnière des pluies à Callac, Corlay, Glomel	26
Tableau 2. — Coefficients pluviométriques relatifs mensuels (Callac, Corlay, Trégomar)	27
Tableau 3. — Coefficients pluviométriques relatifs saisonniers (Lannion, Callac, Corlay, Glomel, Creac'h d'Ouessant)	28
Tableau 4. — Etat comparatif de l'importance des feux en nombre d'habitants	39
Tableau 5. — Tableau de la répartition des feux par village	40
Tableau 6. — Tableau de l'importance des villages en population	40
Tableau 7. — Population à Bulat-Pestivien. Répartition par villages et par feux	41
Tableau 8. — Population de Bulat de 1800 à 1931	44
Tableau 9. — Densités comparées de la population des Côtes-du-Nord et de la commune de Bulat	45
Tableau 10. — Tableau des naissances et décès à Bulat ..	45
Tableau 11. — Répartition des propriétés en nombre et en grandeur	65
Tableau 12. — Superficie occupée par les propriétés de même catégorie	66
Tableau 13. — Répartition générale des terres, prés, landes.	67
Tableau 14. — Répartition générale des terres, prés, landes. Proportion pour 100 ha de sol possédé ..	67
Tableau 15. — Tableau comparatif des prix moyens de l'ha de 1867 à 1930	68
Tableau 16. — Nombre des parcelles et moyenne de la superficie de chaque parcelle	69
Tableau 17. — Nombre des exploitations et importance en étendue	75
Tableau 18. — Nombre des exploitations et importance en étendue. Proportion pour 100 exploitations	76
Tableau 19. — Nature des exploitations	76
Tableau 20. — Nature des exploitations. Proportion pour 100 exploitations	77
Tableau 21. — Prix de location moyen de l'hectare	78
Tableau 22. — Résultats des élections à Bulat-Pestivien	86

Tableau 23. — Comparaison des propriétés De Cleux du gagne et de Keroüartz	87
Tableau 24. — Répartition des terres, prés, landes... dans la propriété de Keroüartz	88
Tableau 25. — Condition des fermiers de M. O. de Keroüartz	88
Tableau 26. — Nombre moyen de chevaux par ferme	89
Tableaux 27, 28, 29. — Tableaux récapitulatifs de l'outillage	94
Tableau 30. — Rendement des prés à l'hectare	107
Tableaux 31 et 32. — Répartition des sols et proportion pour 100 ha de superficie totale	108
Tableau 33. — Répartition des cultures et proportion pour ha de sol cultivé	109
Tableau 34. — Tableau comparatif de la répartition des sols et cultures en 1854, 1914, 1919, 1928, 1931	110
Tableau 35. — Répartition des céréales et du froment en 1892 et en 1931	109
Tableau 36. — Comparaison du rendement du blé (en hec- tolitres)	113
Tableau 37. — Tableau comparatif des rendements moyens de l'avoine	115
Tableau 38. — Tableau récapitulatif de la production végé- tale	119
Tableau 39. — Elevage des chevaux	123
Tableau 40. — Elevage des bovins	124
Tableau 41. — Elevage des porcs	127
Tableau 42. — Tableau récapitulatif de la production ani- male	128



TABLE DES PHOTOGRAPHIES HORS TEXTE

- Planche I. — A. Blocs arrondis à Quinquiscren.
 B. Une « grosse pierre » à Kerjulou (cote 300).
 C. Exploitation des « grosses pierres » à Croas-Nevez (Lauden an derve).
- Planche II. — Vue d'ensemble (prise du monadnock de Kerjulou-Kermarc'h).
- Planche III. — A. Route de Callac et franchissement d'un col de la chaîne des 300 m.
 B. Vallée du ruisseau de Bodeillo, à l'amont de l'étang.
 C. Vallée du ruisseau de Pestivien.
- Planche IV. — A. Vallée de l'Hière. Irrigation à flanc de prairie.
 B. Chemin creux à Kernavanen.
 C. Etang de Bodeillo, vu de l'aval.
- Planche V. — A. Coat-Claie, village à 280 m. d'altitude.
 B. Goarem Guélec.
 C. La place du bourg de Bulat.
- Planche VI. — Bulat.
- Planche VII. — A. Vieille ferme à Coat-Claie : type rudimentaire ancien.
 B. Ferme à Ar-Borlan : type rudimentaire avec appentis.
 C. Ferme à Pont-Meur : type accolé.
- Planche VIII. — A. Ferme à Quinquiscren : type élémentaire.
 B. Ferme à Kernavanen : type allongé.
 C. Ferme à Clos-Bras : type manoir.
- Planche IX. — A. Village de Crec'h-am-blaie : intérieur.
 B. Kerbidiry : un puits.
 C. Kerbidiry : une aire.
- Planche X. — A. Kerbidiry : un four.
 B. Kerbidiry : le broyeur d'ajonc.
 C. Vieux chêne à Trojolu.
- Planche XI. — Défrichement à Quinquiscren.

Planche XII. — A. Etalon trait postier-breton.
B. Jument trait breton.
C. Poulain ardennais.

Planche XIII. — A. Pouliche bretonne.
B. Taureau durham-normand.
C. Truie craonnaise.

Planche XIV. — A. Equipe de défrichement : costumes.
B. Cultivateur en costume de travail.
C. Cultivateurs aisés en costume « du dimanche ».



TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
AVANT-PROPOS	9
INDICATIONS GÉNÉRALES	13

CHAPITRE I^{er}

LES FACTEURS GÉOGRAPHIQUES

A. LES CONDITIONS NATURELLES :

I. Le sol : 1) le sous-sol ; 2) le sol et la couche arable ; 3) le relief	15
II. Le climat : 1) la température ; 2) les vents ; 3) les pluies	23
III. Les eaux : les ruisseaux ; les sources ; les vallées ; les puits	29
IV. La végétation spontanée et messicole	32
Conclusion	33

B. LES CONDITIONS HUMAINES

I. La population et l'habitat	39
1) La population : a) densité ; b) répartition	39
c) les mouvements de la population	43
2) L'habitat	46
Les villages : a) situation	46
b) disposition intérieure ; c) le bourg ; d) les noms de villages	47
Les maisons : a) les types	50
b) les matériaux de construction ; l'appareil ; c) la disposition in- térieure	52
d) les dépendances de la ferme ..	53
II. Le personnel agricole	54
III. Les chemins	56
1) Les routes	56
2) Les chemins : chemins empierrés des villages ; che- mins de terre	57
Conclusion	60

CHAPITRE II

L'ÉCONOMIE RURALE

I. LA PROPRIÉTÉ ET L'EXPLOITATION	65
1) La propriété : a) nombre et grandeur des propriétés	65
b) répartition des terres, prés, landes entre les catégories de propriétés	67
c) prix de la propriété	68
2) Le morcellement parcellaire : a) le morcellement	69
b) les régions de plus grand et de plus petit morcellement	71
c) les clôtures ; d) toponymie	71-73
3) L'exploitation : a) nombre et nature des exploitations ..	75
b) la jouissance du sol ; c) le renable	78-81
d) du mouvement des fermiers	83
Appendice : La propriété de M. de Keroüartz	85
II. LA MISE EN PRODUCTION DU SOL : L'OUTILLAGE ; LES PROCÉDÉS DE CULTURE	89
1) L'outillage : a) les moyens de traction : les chevaux, les tracteurs	89
b) l'outillage : instruments servant aux façons culturales, instruments servant à la récolte ; instruments servant au transport des récoltes ; instruments de ferme	89-91-92
2) La mise en production du sol ; les procédés de culture ..	95
a) les assolements ; b) les façons culturales : les labours, les défrichements, le drainage	95-96
c) amendements et engrais	98
Conclusion	100

CHAPITRE III

LA PRODUCTION. — L'INDUSTRIE. — LE COMMERCE

I. LA PRODUCTION NATURELLE	105
1) Les produits du sous-sol : a) la pierre) ; b) le sable et l'argile	105
c) la tourbe	106

2) Les produits du sol non cultivé : a) le bois	106
b) la lande, la pâture ; c) la prairie naturelle	107
II. LES CULTURES	108
1) Répartition des sols et des cultures	108
2) La culture des céréales : le froment ; l'avoine ; le sarrasin ; le seigle et le méteil ; l'orge	111
3) La culture des plantes sarclées : le rutabaga et la betterave ; la pomme de terre ; le chou fourrager	117
4) La culture des fourrages verts : l'ajonc fourrager ; les fourrages verts	118
5) Les vergers et les jardins	119
III. L'ÉLEVAGE	120
1) Conditions et caractères	120
2) Les élevages : le cheval ; la vache ; le mouton ; le porc ; - la volaille ; l'abeille ; le chien épagneul	122
IV. L'INDUSTRIE	129
Métiers se rapportant à l'exploitation des ressources naturelles. — Métiers se rapportant à la fabrication et à la réparation des outils et machines agricoles et à la maréchalerie. — Entreprises de battage. — Entreprises de transport. — Meunerie. — Métiers se rapportant à la construction et à la réparation des bâtiments, à la confection des vête- ments, à l'alimentation. — Autre métier	129
V. LE COMMERCE	133
1) Petit commerce local d'alimentation, d'étoffes, de petit ou- tillage	133
2) Commerce des produits agricoles	134
a) commerce local ; b) commerce des courtiers, mar- chands, etc.	134-135
c) foires et marchés	136
Conclusion	137

CHAPITRE IV

LA VIE RURALE

I. LA VIE MATÉRIELLE.	141
1) La nourriture : aliments et boissons	141
2) Le vêtement	143

3) L'ameublement ; le chauffage ; l'éclairage	143
4) L'hygiène et la santé	145
II. LA VIE SPIRITUELLE	147
1) La langue	147
2) L'instruction	147
3) La vie religieuse	148
4) Les distractions. Les coutumes	149
III. LA VIE CORPORATIVE.	150
Conclusion	151
Conclusion générale	153
Bibliographie	155
Table des cartes et figures	165
Tableaux	167
Table des photographies hors texte	169
Table des matières	171



